

Le  
Folklore  
Brabançon

Le  
Folklore  
Brabançon

JUIN 1961

N° 150

Notre couverture :

*Chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Uccle-Stalle  
Façade principale.*

# Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques  
et Folkloriques de la Province  
de Brabant

RUE ST-JEAN, 4 — Tel. 13.07.50  
BRUXELLES

## SOMMAIRE

<i>La Chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Uccle-Stalle,</i> par H. CROKAERT . . . . .	169
<i>Esquisse d'une Monographie de la Commune d'Evere (lez-Bruxelles) (suite et fin),</i> par Maurice DESSART . . . . .	196
<i>La Vallée de la Woluwe,</i> par Joseph HILSON . . . . .	241
<i>Géographie littéraire du Brabant,</i> par Joseph DEIMELLE . . . . .	283
<i>Bibliographie</i> . . . . . <i>Commune d'Evere (lez-Bruxelles) (suite et fin),</i>	330

JUIN 1961

N° 150

PRIX : 35 FR.



Le Service de Recherches  
Historiques et Folkloriques du Brabant  
publie également une Revue en néerlandais  
« DE BRABANTSE FOLKLORE »

Au sommaire du n° 150  
de juin 1961 :

« De Moord op Bisschop Albert van Leuven »,  
par Jean van Bellingen.

« Jozef De Doncker, burgemeester van Hekelgem »,  
par Remy De Schrijver.

« Diesterse Folklore »,  
par Jos. Philippen.

« De uitzichtloze Tocht van Amandus  
in de Markestreek »,  
par P.-P. Vande Spaginen.

« Schrift en schrijfmateriaal » (suite),  
par A. Vanderstichel.

## La Chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Uccle-Stalle

Sur la route qui mène du *Globe* à *Neerstalle*, à côté de l'ancien domaine de *Stalle* (1) qui, pendant des siècles lui a prêté un cadre de verdure prestigieux, se dresse une chapelle vieillotte, amie de beaucoup d'artistes-peintres, dessinateurs et graveurs. C'est la chapelle de *Notre-Dame du Bon Secours de Stalle* qui, au milieu d'une agglomération toujours grandissante, vit la vie de l'animation moderne et serait sans doute sacrifiée à l'heure actuelle si, en 1931-1932, l'Administration communale d'Uccle, n'avait procédé, non seulement à sa restauration, mais aussi à l'aménagement de ses abords immédiats qui la dégagent fort heureusement.

Parmi les titres au respect que pouvait avoir la chapelle de *Notre-Dame du Bon Secours de Stalle*, il faut noter qu'elle rentre dans la lignée de nombreux petits sanctuaires de même style, disséminés dans les campagnes brabançonnnes. La sollicitude dont elle fit l'objet, il y a trente ans, était justifiée tant par l'intérêt historique que par l'intérêt artistique qu'elle suscite.

(1) L'ancien domaine de *Stalle* est actuellement connu sous le nom de propriété Allard. C'est le dernier témoin de l'opulente seigneurie de *Stalle* dont A. Wauters a tracé l'histoire : *Histoire des Environs de Bruxelles*. — T. III, p. 803 et suiv. — Voir aussi H. Crokaert : 1) *La Barannie de Stalle et Overhem dans Uccle au Temps Jadis*. Uccle Centre d'Art, 2<sup>e</sup> édit., 1950; 2) *Evolution territoriale d'Uccle : La Constitution des seigneuries locales*, p. 71. Publié par l'Administration Communale d'Uccle. La propriété Allard est à l'heure actuelle en plein lotissement et l'administration communale a procédé au tracé des plans définitifs pour la création d'un nouveau quartier résidentiel qui va complètement transformer la physionomie de cette partie importante de la commune.



La chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Uccle-Stalle avant sa restauration.

Le problème de son origine est difficile à résoudre, les chroniques et documents anciens la concernant se réduisant à très peu de chose. Aussi reste-t-il à en considérer les éléments architecturaux qui la caractérisent pour la dater avec quelque exactitude. Notre but n'est point de tenter de refaire l'histoire de la vieille chapelle de *Stalle* mais seulement de préciser l'une ou l'autre époque se rapportant à son édification, à ses modifications et de relever les détails d'architecture, toutes proportions gardées, qui apparentent celle-ci à bien d'autres sanctuaires brabançons.

Parmi les documents graphiques dont nous avons pu disposer il convient de citer :

1. Plan de la chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à *Stalle*;
2. Coupe transversale et coupe longitudinale;
3. Façade vers la chaussée;
4. Façade principale (2);
5. Du XVI<sup>e</sup> siècle, une vue de *Stalle* et de sa chapelle par Hans Collaert (3);
6. Une vue de la même chapelle par Puttaert (4).

Indifférente au progrès et à l'extension rapide de l'agglomération enveloppante, la chapelle de *Stalle* avait conservé son aspect rustique au point que, encore à la veille de la première guerre, elle se présenta aux regards des passants et des fidèles à peu près dans le même état que Hans Collaert et Puttaert l'avaient fixée de leur trait fin et menu.

\* \* \*

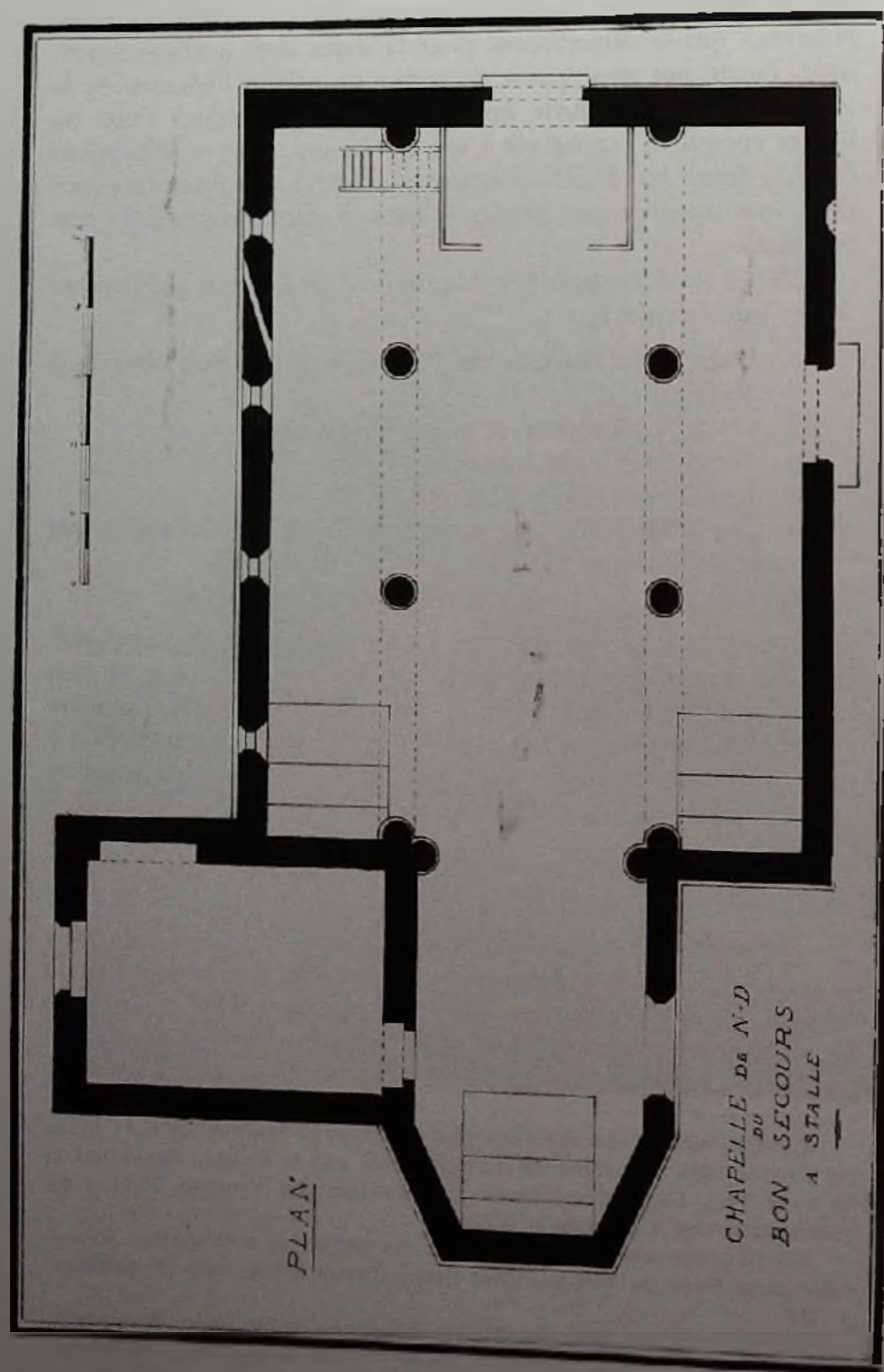
Du point de vue architectural la chapelle de *N.-D. du Bon Secours de Stalle* a quelque mérite. Complètement restaurée, elle apparaît de nos jours dépouillée des plâtras et des couches de chaux que les siècles avaient accumulés. Son architecture sobre

(2) Ces relevés ont été faits par l'Architecte Pauwels et sont datés du 7 mars 1930. Les plans furent approuvés par le Collège Echevinal le 20 avril 1931. Ils sont conservés aux Services des Travaux Publics de l'Administration Communale d'Uccle.

(3) Gravure conservée au Cabinet des Estampes à Bruxelles. Reproduite dans *Uccle au Temps Jadis*. Uccle, Centre d'Art, 1950 (2<sup>e</sup> édition), p. 123.

(4) Gravure sur bois datant des débuts du XIX<sup>e</sup> siècle. Reproduite dans A. Mabilie : *Les Environs de Bruxelles*, Bruxelles, J. Lebegue, p. 102.





Plan terrier (d'après les plans déposés à l'Administration Communale d'Uccle.)

met en valeur les pierres anciennes, d'origine locale, sous des formes rappelant les procédés de construction qui caractérisent la plupart des églises et chapelles du Brabant.

*Le Plan.* Le plan de la chapelle est un plan basilical classique, comprenant une nef à trois travées, flanquée de bas-côtés, distribution interne qui est commune à beaucoup d'édifices brabançons.

Le chœur se termine par un chevet à trois pans. Cette disposition, parfaitement classique se retrouve peu fréquemment dans la région, les chevets à trois pans y étant rares. Une entrée est ménagée dans l'axe de la façade principale, une autre s'ouvrant dans le collatéral gauche. A l'extrémité des deux bas-côtés s'élèvent deux autels latéraux.

Le même type de plan terrier se retrouve dans une église suburbaine de Bruxelles, l'église de Woluwe Saint Lambert, abstraction faite de l'ancienne tour romane qui se dresse en tête de l'édifice. Plus près de Stalle, à Forest, le plan primitif de l'église paroissiale de Saint-Denis avait, avant le XVI<sup>e</sup> siècle, un plan identique, sauf qu'il comprenait une nef à quatre travées au lieu de trois, mais le chœur se terminait également par un chevet à pans coupés (5). La même disposition se retrouve à l'église de Drogenbosch, également toute proche (6).

Les murs extérieurs, quoique ayant subi des modifications au cours des temps, suivent actuellement encore le tracé ancien, nous laissant de la sorte les dimensions primitives de la chapelle.

*Les Nefs.* Dans ses mensurations restreintes, la nef centrale se caractérise par des proportions fort belles. Les murs gouttereaux portent sur des colonnes par l'intermédiaire d'arcs en anse de panier, agrémentés simplement d'un modeste chanfrein et solidement tenus par des tirants en fer forgé. Les arcs de la première travée retombent sur des colonnes engagées dans la maçonnerie de la façade principale. Elles sont de même module que les colonnes proprement dites, avec même chapiteau et même base.

Le profil de la base et des chapiteaux n'est pas exceptionnel dans la région. Ce type de colonne, assez massif, semble proche

(5) Le plan terrier de ces deux églises est reproduit dans l'ouvrage de G. Demarez : *Traité d'Architecture dans son application aux Monuments de Bruxelles*, pp. 19 et 96. Bruxelles, Vromant, 1921. — M. A. Dugardin : *L'Église St-Denis à Forest* — *Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles*, T. 46, p. 175 (1942-43).

(6) Abbé M. Thibaut de Mézières : *L'Église de Drogenbosch* *Bulletin de la Soc. Roy. d'Arch. de Bruxelles*, 1931, p. 65.





de l'époque romano-ogivale et pourrait se dater de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, époque plus ancienne que celle qui se rapporte à l'ensemble de l'édifice (7).

Ces colonnes, au fût cylindrique, composé d'une série de blocs découpés en segments de cercle, sont au nombre de quatre. Elles sont construites en pierre, avec chapiteau se terminant en tailloir, légèrement mouluré à sa partie inférieure; la corbeille est ornée de deux tores dont l'un sert d'astragale.

Trois fenêtres rondes s'ouvrent de chaque côté du clair étage; celle du milieu seule s'ouvre dans l'axe de la deuxième travée. Ainsi, la nef émerge d'environ un mètre par ses murs gouttereaux, au-dessus des toitures des bas-côtés.

Ceux-ci sont restés couverts d'une voûte en bois en demi berceau jusqu'à la restauration de la chapelle. Ces voûtes reposaient sur des sabliers classiques et une série de dix arceaux servaient de charpente aux bardeaux.

La présence de ces voûtes en bois, alors qu'un plafond plat couvrait la nef centrale et le chœur, pose la question de la couverture primitive de l'édifice. En réalité ni la nef, ni le chœur n'étaient destinés à soutenir un plafond plat, mais étaient vraisemblablement pourvus de voûtes en bois analogues à celles des bas-côtés, sachant que ce n'est qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, en 1693, qu'on les métamorphose, selon le goût du jour, en confiant l'établissement des plafonds au talent des strucateurs. Celui du chœur porte effectivement cette date ce qui n'empêcha d'habiles artisans d'exécuter plus tard, deux monogrammes en plein plâtre, au chiffre du Vicomte de Roest d'Alkemède et de son épouse Maria-Anna Sirejacob, derniers seigneurs de Stalle, le premier au milieu de la nef centrale, le second au chœur de la chapelle (8).

*Le chœur.* Le chœur, la partie la plus élégante de l'édifice, est construit dans l'axe de la nef. La corniche qui la contourne à l'extérieur est une simple moulure formée d'une gorge et d'un tore séparés par un simple filet. Le pavement est au niveau de la nef. L'arc qui s'ouvre sur la nef appartient au gothique ter-

(7) De cette époque datent plusieurs colonnes, au profil identique, de la crypte de l'Eglise d'Anderlecht et de l'Eglise de N-D. de la Chapelle à Bruxelles. Ces prototypes sont reproduits dans G. Des Marez. *Traité d'Architecture*, fig. 24 et 29, p. 33-34. Les colonnes de la chapelle de Stalle proviennent-elles d'un édifice plus ancien? La question peut se poser.

(8) Le monogramme du chœur complète un ensemble d'ornements dont une colombe aux ailes déployées et un second monogramme d'ordre religieux.





Chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Uccle-Stalle.  
Fenêtre oblique. — Façade sud.

taire. Il dessine une baie équilatérale de très bonne ligne. A côté de la travée droite du chœur s'ouvre la sacristie, de forme rectangulaire, donnant, en dehors, l'impression d'un allongement latéral démesuré. Une crédence en plein cintre, à côté de la baie de la sacristie, complète l'ornementation de cette partie de la chapelle.

*Les bas-côtés.* Les nefs latérales ou bas-côtés ont subi, semble-t-il, des transformations nombreuses. C'est ainsi que le mur *nord* était percé, avant la restauration, d'un seul oculus ce qui constituait une anomalie vis-à-vis du mur *sud* où quatre fenêtres rondes, de mêmes construction, éclairaient l'intérieur de la chapelle (9).

Les collatéraux sont actuellement couverts d'un plafond plat et d'un toit en apentis.

Lors des travaux de dérochage les restaurateurs firent apparaître dans le mur du collatéral gauche une petite niche en arc de mitre. Du côté du collatéral droit ils dégagèrent une étroite fenêtre oblique, à hauteur d'homme, large d'une quinzaine de centimètres, haute de quarante, s'ouvrant, à l'intérieur, dans la première travée. L'angle de cette ouverture-fenêtre, de vingt degrés par rapport à l'axe de la chapelle, est calculé de façon à permettre de voir le maître-autel dans son ensemble, de l'extérieur de l'édifice.

Cette découverte, pour le moins inattendue, a donné naissance à plusieurs versions, les unes plus fantaisistes que les autres. Un fait reste établi : cette ouverture servait de fenêtre et devait permettre à quiconque de suivre l'office de l'extérieur du bâtiment. Le curé E.-H. Putzeys, curé d'Uccle de 1703 à 1771 nous apporte probablement la solution. Il annote dans son *Manuaal-boek* (10), en 1713, qu'en dehors des jours fériés, spécialement réservés, il était interdit de dire la messe à la chapelle de *Stalle* les autres dimanches et jours de fête, si ce n'était qu'avec une permission spéciale qui ne fut jamais accordée ni par l'évêque ni par le curé d'Uccle. De plus, les messes prévues au calendrier ne pouvaient y être dites ou chantées que portes closes et sans qu'elles soient annoncées au préalable par sonneries de cloches. L'ouverture de cette singulière fenêtre oblique permettait donc aux fidèles de suivre l'office tout en satisfaisant aux exigences

(9) L'architecte chargé de la restauration a fort heureusement rétabli deux de ces fenêtres, la troisième ayant eu jadis sa place à l'endroit même de la porte d'entrée latérale qui a été maintenue.

(10) Archives du Doyenné d'Uccle. Publié en partie par le Dr E. Vanderlinden dans *Eigen Schoon en de Brabander*, 16<sup>e</sup> année, 1933.



du clergé d'Uccle qui avait grand intérêt à voir les habitants de sa paroisse assister aux offices religieux à la seule église Saint-Pierre (11).

*L'Appareil.* Le choix des matériaux, faut-il le dire, a dépendu pour une grande part des richesses du sous-sol local. C'est donc une question purement économique et non de style car les pierres employées pour édifier la chapelle de *Stalle* sont d'un excellent grès lédien, tiré des carrières ucloises (12). Ces matériaux convenaient parfaitement aux travaux de maçonnerie à grand appareil.

*Aspect extérieur.* Avant la restauration les deux pans du chevet seuls étaient percés d'une fenêtre en ogive, sans meneaux. Une autre fenêtre, de dimensions plus réduites, s'ouvrait dans l'axe de la façade principale, au-dessus de la porte d'entrée. Ces fenêtres étaient d'un type simple et fortement campagnard, de proportions discutables, mais à grand écartement. De par leurs dimensions, elles appartenaient au gothique tertiaire. Durant les travaux de restauration une nouvelle fenêtre fut ouverte dans l'axe du chevet. Toutes ces fenêtres ont été complétées d'un remplage à meneaux bifurqués de style flamboyant.

Quant aux petites fenêtres rondes qui éclairent la nef et les bas-côtés, elles présentaient, à côté de leur forme originale cette particularité qu'elles avaient leur ébrasement extérieur identique à celui de l'intérieur.

Les deux portes donnant accès à la chapelle sont restées à la même place qu'elles occupaient avant la restauration, tout en conservant leur forme primitive. C'est un type de porte du XVIII<sup>e</sup> siècle sans intérêt.

(11) Outre la chapelle de *Stalle*, la chapelle castrale de *Carloo-St-Job*, la chapelle de *Calevoet* et les paroisses de *Boendael* et de *Drogenbosch* qui étaient toutes soumises à la dîme, eurent à se soumettre à des exigences du clergé d'Uccle. La chapelle de *Stalle* payait annuellement au curé d'Uccle la somme de huit florins mais ce dernier était tenu à pourvoir à l'éclairage, au vin et aux habits ecclésiastiques pour la célébration des vingt-quatre messes annuelles fondées par Reynbouts, seigneur de *Stalle* en 1650.

(12) Toutes les carrières de sable de la commune ont donné ce grès en abondance pour l'établissement des fondations. Il fut un temps et surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle où l'exploitation du grès lédien se fit par puits et galeries fort importants. On les appelait *Schijnspuiten*. Les blocs y étaient extraits et taillés sur place. Plusieurs édifices à Bruxelles et notamment la façade de l'Église des Minimes sont construits dans cette pierre sortie des puits d'Uccle. Voir Pl. Lefèvre O. Praem, *L'Église des Minimes. Bulletin de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles*, 1931, p. 20 et suiv.

La partie la plus pittoresque de *N.-D. du Bon Secours de Stalle* est son beau pignon *ouest*, servant de façade principale. Il dessine classiquement l'ensemble de la nef et des collatéraux. Le seuil de la fenêtre, fortement en glacis, sert de support à une console sur laquelle repose l'image d'une Vierge.

Un clocheton, sur plan octogonal, termine l'édifice. Les documents anciens que nous avons consultés nous montrent un clocher bien différent (13). C'est assurément vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que l'actuel clocheton fut mis en place.

Depuis cette date il abrite deux cloches qui, a plus d'un point de vue, méritent de retenir notre attention. Bien longtemps la population ucloise a accordé foi à la tradition qui voulait que ces cloches provenaient de l'abbaye de *Boetendael* et que celles-ci avaient émigré vers la chapelle de *Stalle* lors de la fermeture de cette opulente institution religieuse voisine. Le fait est qu'elles évoquent le souvenir de leurs donateurs, le vicomte de Roest d'Alkemade et de son épouse M.-A. Sirejacob, derniers seigneurs de *Stalle*.

En février 1918, vers la fin de la première guerre mondiale, les autorités occupantes exigèrent de l'Épiscopat belge qu'un inventaire des cloches et des orgues de toutes les églises fut dressé. C'est à cette ordonnance que nous devons la description des cloches de la chapelle de *Stalle* :

*Une première cloche mesurant :*

0,365 m. de hauteur;

0,445 m. au plus grand diamètre;

0,225 m. au plus petit diamètre;

fondue en 1781 à Bruxelles chez N. et B. Van Laer; portant comme inscription, sur la panse, en caractères romains :

M: Her H: B: Borgrave DE ROEST D'ALKEMADE;

HEERE VAN STALLE NEDERSTALLE EN OVERHEM;

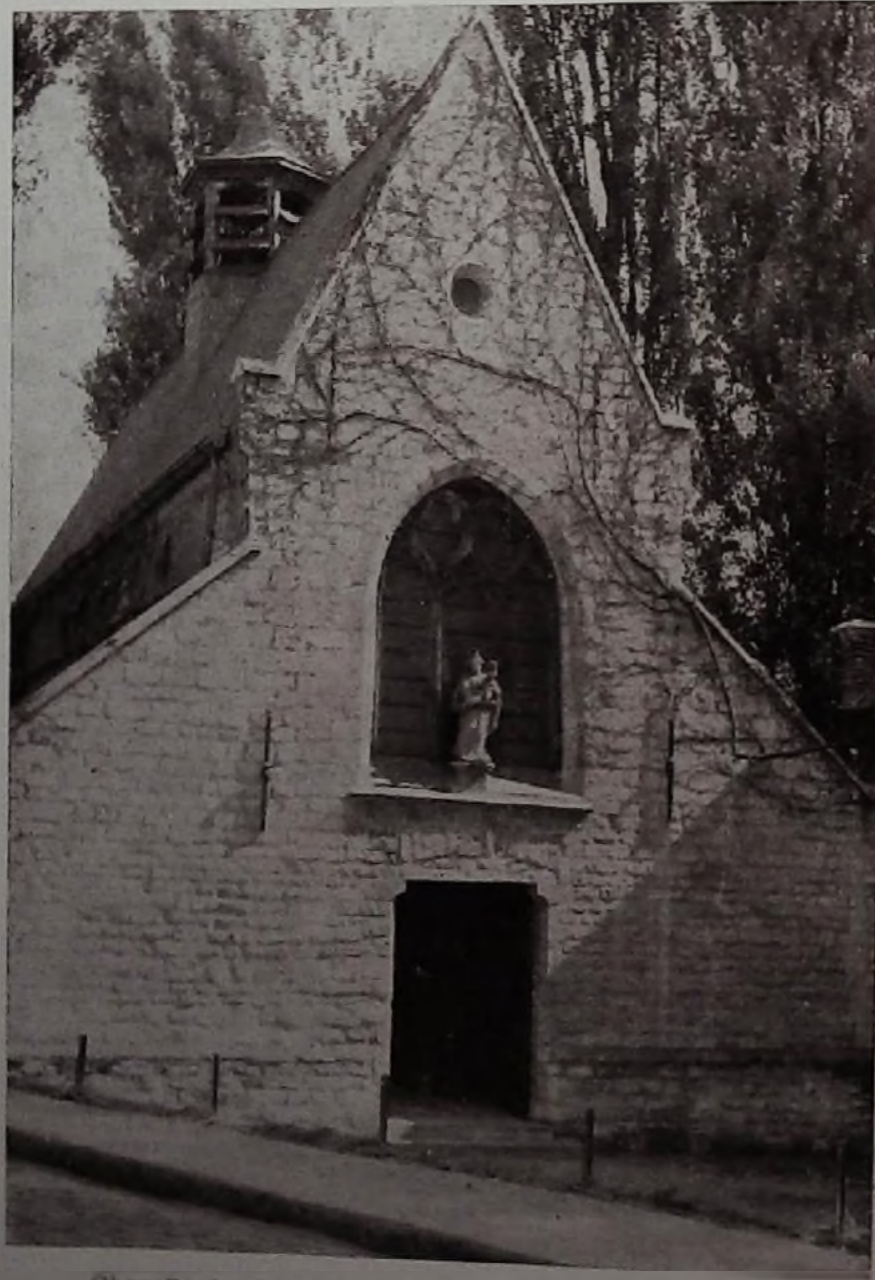
ENDE SYNE COMPAGNE M: A: SIRE JACOB GEVERS  
DESER KLOK.

Sur le cerveau : N: et B: VAN LAER F. BRUXEL anno 1781.  
anno 1781.

La décoration consiste : dans la partie supérieure et sur toute la circonférence : en une bande réservée à la mention du fondeur

(13) Archives Générales du Royaume. Cartes et Plans Manuscrite. Carte n° 216, datant de 1775, donne encore une vue de l'ancienne tourelle pointue, sur plan carré, tout comme le dessin de Hans Collaert du XVI<sup>e</sup> siècle. Le clocheton actuel rappelle la forme typique des clochetons du XVIII<sup>e</sup> siècle : ouïes, simples ouvertures rectangulaires à encadrement percées dans chaque pan et garnies d'abat-sons légèrement découpés.





Chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Uccle-Stalle.  
Façade principale.

comprise entre deux rangs de deux filets en relief; en une prise de cinq centimètres formée d'entrelacs et d'arabesques; dans la partie inférieure : en deux séries de filets contournant la cloche, distantes de cinq centimètres et comportant l'un quatre, l'autre six baguettes; dans la partie centrale, coulées à mi-relief et en titre des armoiries à couronne comtale, à savoir : deux lions servant de supports à deux écus appariés, celui de gauche au lion dressé, sur plain, celui de droite à chevron chargé de trois séries de six besans accompagné de fleurs de lys, deux en chef, une de chaque côté et une en pointe.

L'anse en est constituée par trois moitiés d'anneaux de huit centimètres de hauteur et rattachées en leur milieu par un tenon.

Une seconde cloche, semblable à la précédente quant aux dimensions, aux inscriptions, aux motifs décoratifs, frises, cannelures et armoiries et s'en distinguant par le poids et par les anses qui, à la seconde, ont 0,065 m de hauteur et 0,015 d'épaisseur (14).

*Chronologie.* La chapellenie de la Vierge de Stalle (O.-L.-V. van Noot ou ten Noodt) fut fondée, en son château, le 21 septembre 1369, par le Chevalier Florent de Stalle, dit de Rivieren (15). Florent et Daniel de Stalle dotèrent la chapellenie de plusieurs honniers de terre et sa fondation, *capellaniam perpetuam*, fut confirmée par Isabelle, abbesse de Forest, car une partie de la chapelle dépendait de son abbaye, l'autre partie de la collation appartenant au seigneur de Stalle et à ses héritiers. A. Wauters, à qui nous empruntons cette notice ajoute, que « la chapelle s'y trouvait depuis un temps immémorial » (16).

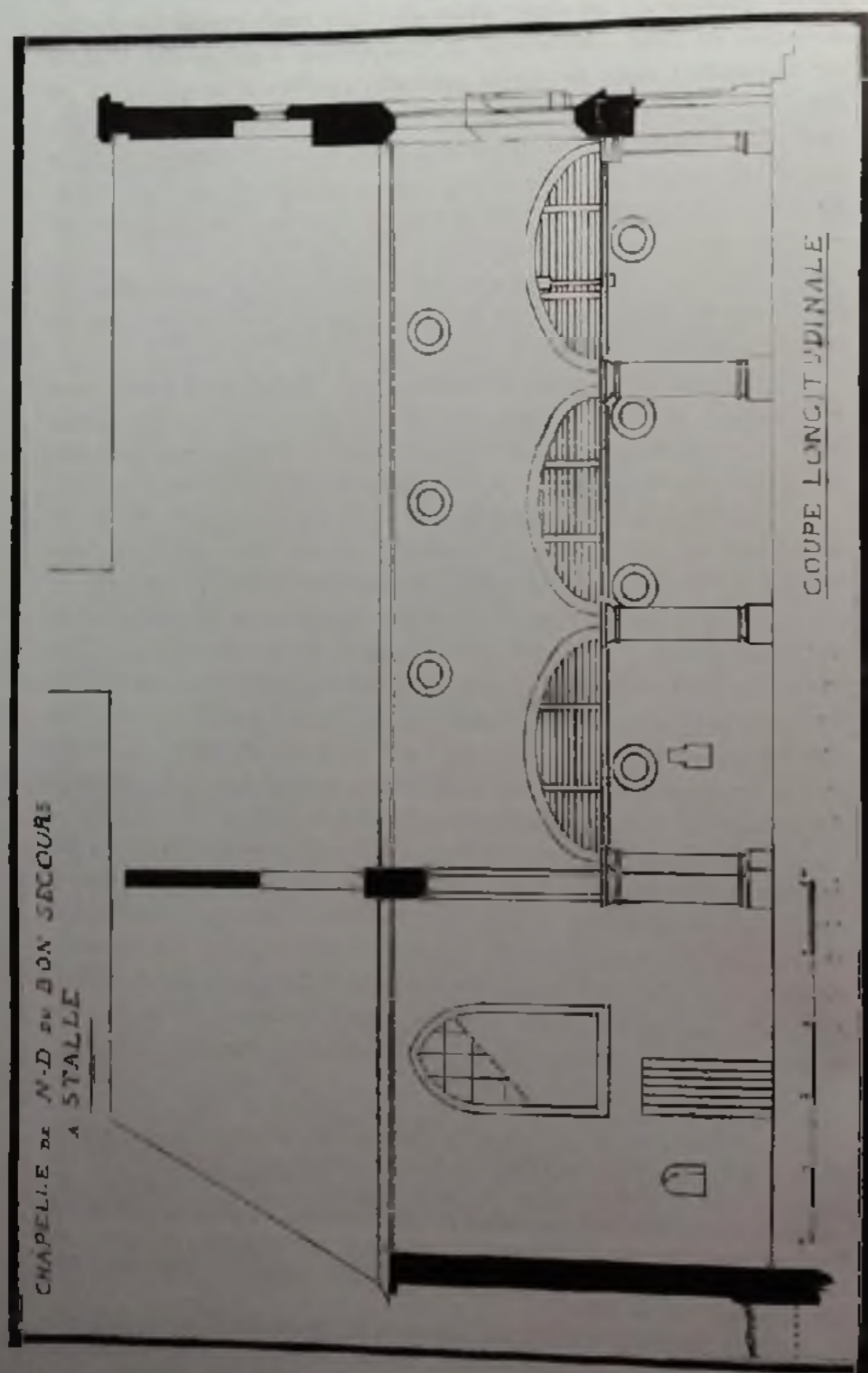
La précision des dates amène à la conclusion qu'elle avait été fondée indépendamment du manoir et qu'un sanctuaire beaucoup plus ancien avait existé à Stalle bien avant la construction de la chapelle actuelle. Cette chapelle castrale qui s'y trouvait depuis un temps immémorial, suivant le témoignage de A. Wauters, était sans doute juste suffisante au seigneur et à sa famille à l'exclusion des quelques familles habitant le hameau.

(14) Relevé dressé par A. et D. Carron, géomètres jurés à Uccle, le 25 févr. 1918. Archives du Doyenné d'Uccle. Voir aussi : *Uccle au Temps Jadis*, p. 88-89, 1<sup>re</sup> Edition, Uccle, 1925.

(15) Au XIV<sup>e</sup> siècle, quatre Florent de Stalle sont seigneurs de Stalle. C'est Florent, quatrième du nom qui fut seigneur de Stalle en 1369. Il signa la charte de Cortenberg de l'an 1372 et la paix accordée aux Louvanistes en 1383.

(16) A. Wauters. *Histoire des Environs de Bruxelles* T. III, p. 604, etc. Bruxelles, 1855. — J. Daelemans, *Uccle Maria's Dorp*. Bruxelles, J. Adriaens, 1858. Auth. Miraeus. *Op. Dipl.* éd. 2<sup>e</sup>. Foppens, 1723-48.





Les formes architectoniques, les lignes générales, les proportions, les arcs, nous font dater la chapelle actuelle de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Elle a subi peu de transformations au cours des temps et on peut difficilement admettre que des fresques aient été découvertes, cachées sous d'épaisses couches de chaux, dans le chœur (17).

Les oculi que nous retrouvons à la chapelle de *Stalle* furent fréquemment employés ailleurs, mais furent assez rares chez nous, surtout dans le Brabant. Ils appartiennent, eux aussi, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

La chapelle de *N.-D. du Bon Secours* à *Stalle* dépendait de tous temps de l'ancienne église romane d'Uccle, détruite en 1775, qui était aussi l'église paroissiale du pays (18).

Cette église, de même que la plupart des églises de l'ouest du Brabant, avait été fort endommagée lors des troubles religieux de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Un rapport décanal, daté de 1593, stipule que l'église *St-Pierre* d'Uccle fut incendiée au cours des émeutes et qu'elle était dans un état de délabrement tel que les offices n'y furent plus célébrés en hiver. Mais, ajoute l'auteur du rapport, aux environs de l'église, dans la même paroisse, la chapelle de *Stalle*, que j'ai aussi visitée, reste intacte quoique certains travaux de restauration doivent y être entrepris sans retard (19).

En 1693 des travaux importants furent exécutés, notamment des transformations dans le goût du XVII<sup>e</sup> siècle finissant, comme nous l'indique ce millésime modelé dans le plafond du chœur.

Il correspond fort probablement avec la disparition des plus importantes voûtes en bois de l'édifice qui firent place à un plafond plat en stuc couvrant, en même temps que le chœur, toute la nef centrale. Cette transformation malheureuse fut entreprise à l'époque où Guillaume Van Hamme, Bourgmestre de Bruxelles, de 1681 à 1692, éleva la seigneurie de *Stalle* en Baronnie.

(17) J. Daelemans. *Uccle Maria's Dorp*. Bruxelles. J. Adriaens, 1858, p. 78.

(18) L'église mère d'Uccle avait un clocher central carré selon la mode caractéristique du Brabant occidental avec bas-côtés et transept saillant.

(19) *Visitations Decanales districtus Bruxellensis 1593-1614*. Fol. 17. Archives archépiscopales de Malines.



Quatre années plus tard, en 1697, un nommé Marcus Desmanne, Greffier de *Stalle*, fit poser un nouveau dallage dans le chœur (20).

La restauration de la chapelle date des années 1931-1932. Elle fut menée à bonne fin par l'architecte J. Pauwels qui a heureusement sauvé le style original de l'édifice (21).

### INVENTAIRE DU MOBILIER ET ŒUVRES D'ART

Jusqu'à la date de sa restauration, la chapelle de *N.-D. du Bon Secours de Stalle* a conservé deux belles Piétra dont l'une était attribuée, erronément, à Pourbus, la seconde présentant les caractères propres à l'école italienne.

Outre ces deux œuvres importantes, qui ne manquaient pas de qualités, un très beau portrait de Pierre Beaufort, daté de 1656, ornait à cette époque la nef centrale. C'était une toile fort bien venue d'un maître inconnu du XVII<sup>e</sup> siècle et qui avait été placée à la chapelle à la suite d'un bienfait obtenu par le donateur. Une inscription rappelait que Beaufort fit en outre don à la chapelle d'une lampe en argent (22). Plus d'un siècle plus tard, le 18 mai 1779, les derniers seigneurs de *Stalle*, la famille de Roest d'Alkemade, firent procéder à une restauration complète du tableau (23).

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, pendant l'occupation française, un arrêté du Directoire exécutif de l'Administration du Département de la Dyle, en date du 5 et 14 Brumaire de l'an VI (24), ordonnait qu'un inventaire du mobilier et des œuvres d'art conservés à la chapelle fut dressé sans retard. Le voici dans sa forme lapidaire et originale :

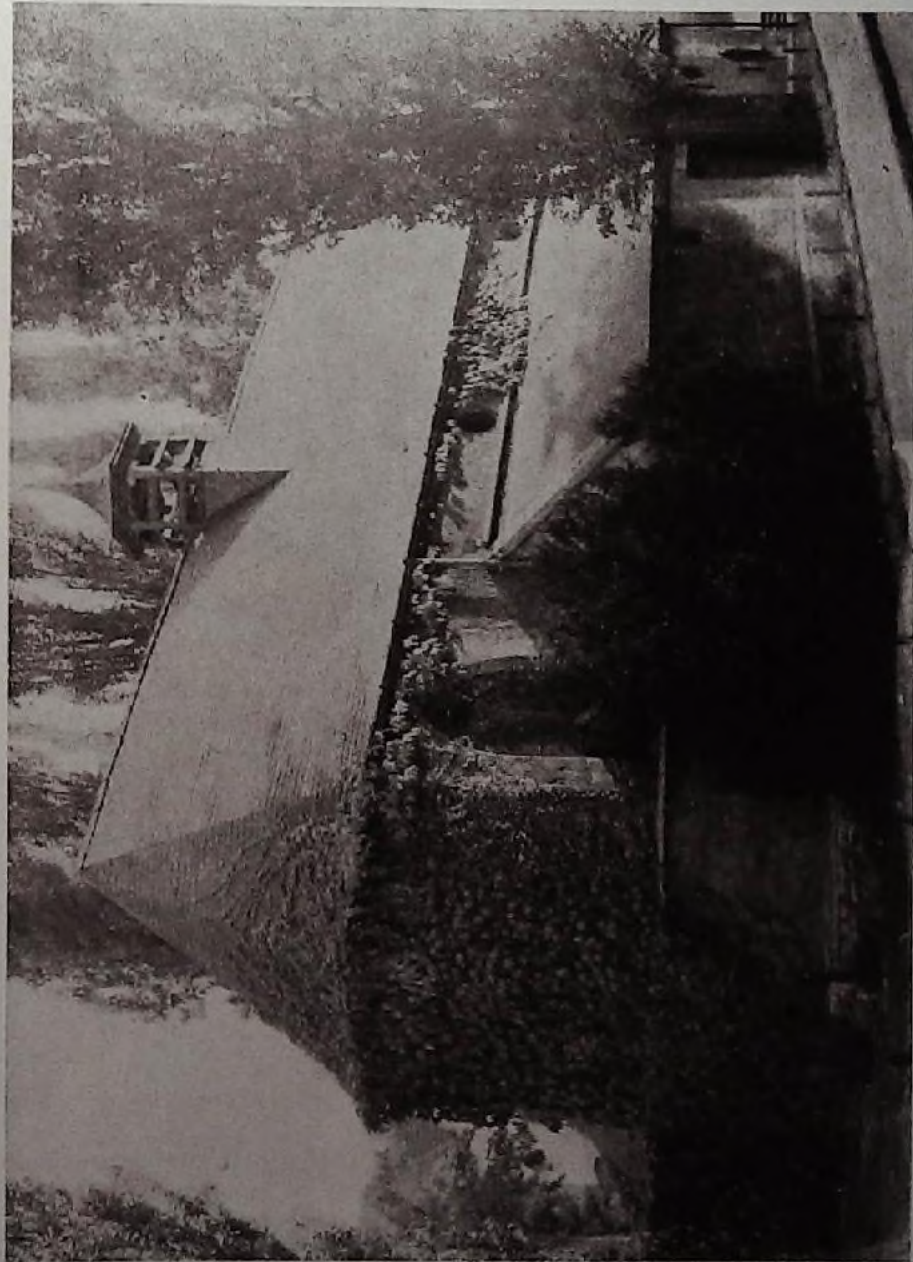
(20) Une dalle funéraire, à l'entrée du chœur, rappelle la mémoire du bienfaiteur.

(21) Sur une dalle du mur droit du chœur l'inscription suivante : « L'an 1932, avec participation des pouvoirs publics, la restauration de cette chapelle a été effectuée grâce à la généreuse intervention des enfants et de Madame Victor Allard, née Marguerite Wittouck († 1927) qui en avait pris l'initiative ».

(22) *M. Peter Beaufort heeft ter danksegginge een dese rapelle een silvers lampe ghegheven, hondert guldens tot een jaertijde alle jaren te celobrerem den 18 julu met diake en de subdiake. Biedt voor die siele, anno 1656.*

(23) La deuxième inscription stipule : *gerestaureert door den actuelen rdelen here en Mevrrou van Stalle, enz., den 18 may 1779.*

(24) 27 octobre et 6 novembre 1798



Chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Uccle-Stalle



*Chapelle de Notre Dame de Stall, appartenant au citoyen de Roest, comme suit, à savoir :*

*Dans la sacristie : une armoire avec deux portes.*

*Dans la chapelle : un autel dans le chœur — un banc de communion ; — deux clochettes achetées et payées par le citoyen Deroest.*

*Ainsi formé dans la susdite chapelle le 1<sup>er</sup> frimaire an VI.*

*Signé : Delcor et C. Verassel.*

*Pour copie conforme, était signé : Delcor C. Defossé, loco secrétaire (25).*

A Uccle, comme partout ailleurs en Brabant, la confiscation des biens de l'église fut sérieusement combattue par les autorités locales. C'est la raison pour laquelle tous les inventaires des églises et chapelles d'Uccle ne mentionnent ni œuvres d'art, ni argenteries, ornements ou vêtements sacerdotaux, ceux-ci ayant été soustraits à temps à la réquisition (26).

Le dernier inventaire, dressé après la restauration de la chapelle, comporte peu d'objets d'art ou simplement décoratifs. Actuellement on y trouve (27) :

**1. Mobilier :**

a) Un autel armoirié en style baroque, fin XVII<sup>e</sup> siècle;

b) Un banc de communion orné d'un Pélican, de rocailles, un calice, l'agneau et les Pains de Proposition. Travail du XVII<sup>e</sup> siècle;

c) Deux obits, l'un de 1700, avec les armoiries de la famille Van Hamme-Frankheim (28) entourées des blasons des familles Wittelnoort, Dermaase, Zanen, Stalle, Lemire, Kersbeke et Van den Eede-Chevet; l'autre de 1778, aux armes de de Roest d'Alkemade et de Sirejacob Chevet;

d) Double écusson en bois sculpté et polychromé. Chevet;

e) Une pierre tombale avec l'inscription :

(25) Archives Générales du Royaume. Département de la Dyle, Farde, 1292.

(26) Une ordonnance aux résolutions de l'Administration municipale du Canton d'Uccle, en date du 12 nivôse an VI (4 janvier 1798) met les agents municipaux en demeure de veiller à la conservation du mobilier des églises du canton. Arch. Gén. du Royaume. Département de la Dyle, 1292.

(27) Comte J. de Borgrave d'Altena. Notes pour servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant. Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles. Tome 47, 1944-46, p. 197.

(28) Guillaume Van Hamme qui avait épousé, le 4 juin 1667, Caroline, Françoise Frankhelm.



*Chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Uccle-Stalle.  
Le chevet.*



D. O. M.  
 Hier leyt begraven  
 Sr Marcus Desmanne  
 Grefijer van Stalle, etc.,  
 die strefst den 14 november  
 1705 ende Martina van Slachmolen zijne  
 Huisvrouw die  
 Strefst den 12 Junius 1699  
 hebbende dese chore  
 doen pavyen inden  
 jaere 1697.

## II. Sculptures :

- a) Vierge gothique ornant l'autel (29) ;
- b) Deux statuettes, gothiques : une Madeleine et une Sainte Cathérine ;
- c) Une statuette représentant Saint-Roch.

## CONFRERIES ET DEVOTIONS

Au luxe un peu ostentatoire, presque profane, aux richesses chargées d'inspirations théâtrales dont maintes madones du Brabant étaient entourées, la Madone de Stalle opposait une honnête et noble modestie. Au cours des temps, elle fut plus d'une fois héroïque mais toujours à sa manière et à sa mesure.

Remplissant son rôle, elle fit de Stalle l'un des chemins les plus chargés de dévotions (30). Trop modeste pour être triomphale, elle dut cependant émouvoir au point que dès le XVII<sup>e</sup> siècle, une puissante confrérie fut créée en son honneur. L'acte d'insitution fut donné par l'archevêque de Malines, à la requête de Guillaume Vanderhorst, curé d'Uccle, du Seigneur de Stalle et des autorités locales, le 12 mars 1651 (31).

(29) Une sculpture dont le visage rustique contraste avec la draperie dans la manière du XIV<sup>e</sup> siècle (Notes pour servir d'Inventaire... op. cit.)

(30) La chapelle de Stalle fut de tous temps une halte importante sur la route du grand pèlerinage de Hal.

(31) « *Jacobus doner de gratia Gods en van den heiligen stoel van Roomen, Aertsbisshop van Mechelen, allen die dezen zullen zien, zalighen. De menigvuldige mirakelen die men verstaet dat God almachtig. Vader van barmertigheid, van over vele jaren genadelijk is betoonende*

La confrérie groupait hommes et femmes. Par une lettre datée de Rome, 9 septembre 1653, le Pape Innocent X accordait déjà aux adeptes de la confrérie des indulgences spéciales et certaines prérogatives (32). Ses membres se recrutaient principalement parmi les bourgeois de la ville, à l'exemple de ce qui s'était fait à Carloo-Saint Job deux siècles auparavant, la population autochtone de nos hameaux et de Stalle en particulier n'étant pas à même de créer et de tenir en activité une association spirituelle d'une telle importance (33).

La Confrérie de *N.-D. du Bon Secours de Stalle* fêtait sa patronne deux fois l'an, le deuxième jour de la Pentecôte, selon la vieille tradition jour anniversaire de la consécration de la chapelle et le jour de l'Assomption. Les kermesses de Stalle, bien oubliées à l'heure actuelle, devaient leur origine à ces fêtes car ici, comme partout ailleurs en Flandre et en Brabant, l'origine historique confondait la fête religieuse et la fête profane. La sortie de la procession s'effectue encore le deuxième jour de Pentecôte. La tradition s'est peu à peu atténuée car il fut un temps où la foule venant de la ville et d'ailleurs s'y pressait en masse.

Après la Vierge, c'est à Saint Roch que nos ancêtres vouaient les plus ferventes de leurs dévotions. Patron et protecteur des pestiférés, on continue à l'invoquer en période d'épidémie.

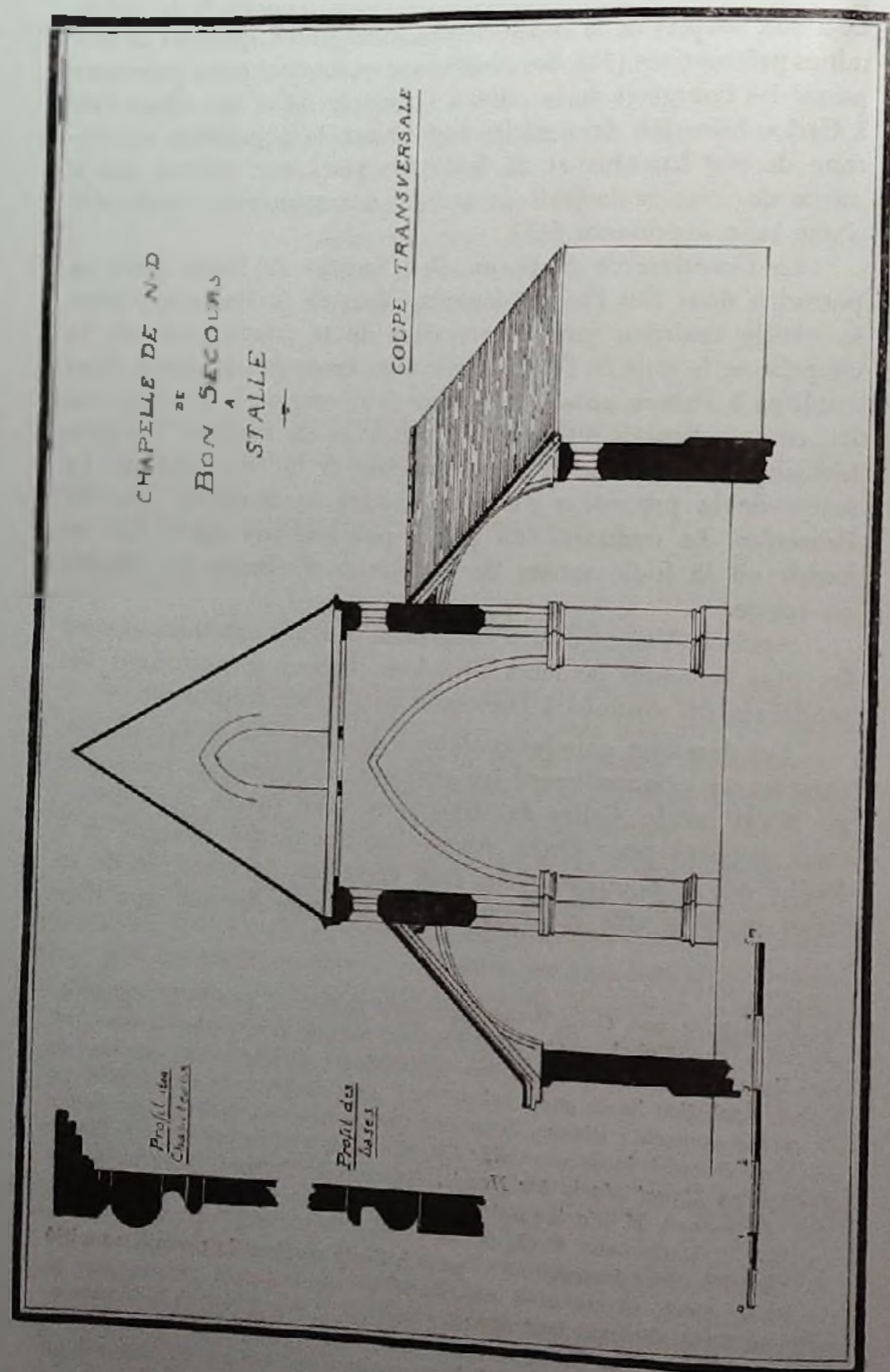
Les dernières grandes épidémies de peste qui ravagèrent nos contrées et principalement les environs de Bruxelles, remontent au XVII<sup>e</sup> siècle. Celles de 1636 et de 1668 furent particulièrement néfastes pour Uccle. Aucun hameau ne fut épargné et à *Stalle*, où la population fut fort éprouvée, le souvenir de ce fléau survécut très longtemps. C'est de cette époque que date

*in de Kapelle van O.-L. Vrouw genoemd ter Nood te Stalle, onder de parochie van Uckel, onzes Aertsbisdom, hebben ons bewogen ten ootmoedigen versoeke van den heer Guilielmus Vanderhorst, pastoor te Uckel, lacheher in de gods geleerdheid, den edelen heer van Stalle, en de goede gemeente aldaar, benevens vele devote persoonen, ingezetene der stad Brussel, in de voorzeide Kapelle in te stellen een Alderheiligste Moeder en Maget Marie ter Nood... Gegeven te Brussel dezen 12 maart 1651. J. Boonen. N. Marius Sekretaris.*

(32) J. Daelemans. *Uccle Maria's Dorp*. Brux., 1859, p. 19.

(33) Un dénombrement des foyers à Uccle pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et conservé aux Archives du Doyenné signale que le seigneur de *Stalle* englobait dans les limites de ses terres 48 habitations, 125 communiantes et 92 non-communiantes. Le hameau se composait de 37 ménages, chiffre supérieur à la population du village d'Uccle qui ne dénombrait que 26 habitations à la même époque.





la fervente dévotion que les habitants de Stalle vouèrent à Saint Roch, persuadés qu'ils étaient que la puissance de guérir du Saint était grande et réelle.

La grande épidémie de 1668 raviva les esprits et rendit le Saint très populaire. Celle-ci disparut plus tard pour renaître en 1832.

La confiance que la population Uccloise avait mise en Saint Roch, en ces temps de misère, était telle que des centaines de personnes se pressaient tous les jours aux portes de la chapelle de N.-D. du Bon Secours de Stalle pour prendre part au pèlerinage et accompagner l'image du Saint, portée processionnellement autour du sanctuaire. Les chroniqueurs nous disent que cette foule, fidèle et confiante, faisait le tour de la chapelle en tenant des cierges en main.

Les membres de la Confrérie de Saint Roch avaient leur place dans la procession d'Uccle comme dans celle de Stalle. Le droit d'y porter leur saint patron leur était reconnu. D'origine essentiellement religieuse, cette communauté devint, en 1820, une très populaire société instrumentale, toujours très active de nos jours.

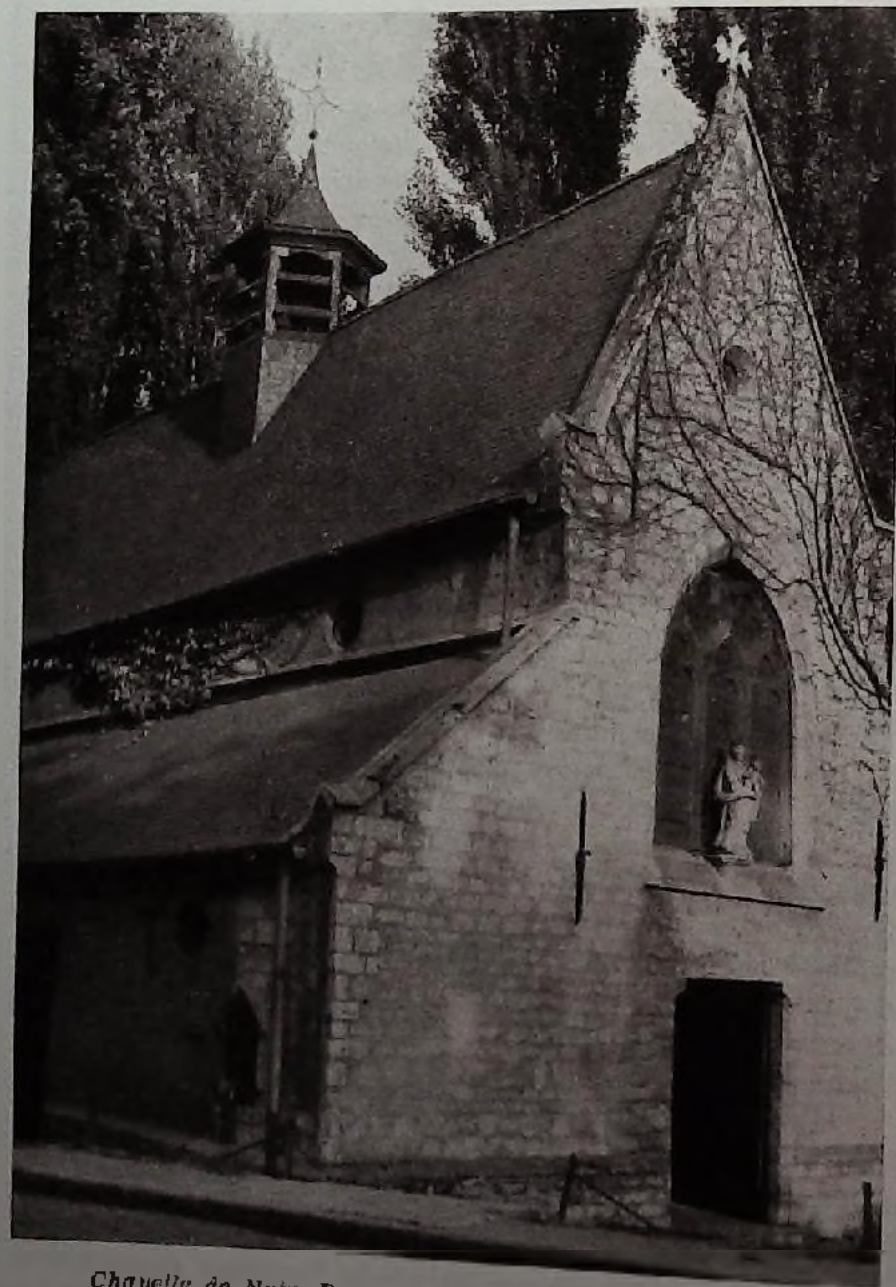
Des reliques de Saint Roch reposent, depuis 1668, à la chapelle de N.-D. du Bon Secours de Stalle. Un autel latéral lui est réservé.

\* \* \*

Il fut un temps où le chœur de la chapelle recueillait un tas d'objets hétéroclites, parmi lesquels des ex-voto, des béquilles et des bandages. C'étaient autant de témoins visibles des divines faveurs qui, aux yeux du peuple, avaient récompensé la dévotion. Même de nos jours, N.-D. de Stalle reste le secours de quelques dévôts fidèles. Ce sont surtout des femmes qui y viennent encore implorer la pitié de la Vierge; elles allument des bougies à son intention, font le tour des nefs en reconnaissance de bienfaits obtenus ou à obtenir. Elles invoquent Notre-Dame pour être d'heureuses mères.

L'image de la Madone qui se dresse au-dessus du maître-autel ne se distingue pas particulièrement des statues du même genre, éparpillés un peu partout dans nos campagnes. Elle a cependant son histoire car plus d'une fois, au cours de son existence, elle dut être mise à l'abri, afin d'échapper aux méfaits des iconoclastes. En 1643, lorsque les armées françaises remportèrent la victoire de Rocroy, qu'elles entrèrent à Binche peu après et qu'elles se trouvèrent aux portes de Nivelles, les habitants d'Alsemberg furent vers la ville, emportant l'image de leur Vierge





Chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Uccle-Stalle.  
Façade principale et niche en arc de mitre (façade nord).

miraculeuse. Il n'en fallut pas plus pour que quelques jours plus tard, le 22 juillet, les bruxellois viennent charger la Madone de *Stalle* sur leurs épaules pour la conduire processionnellement à la Colégiale des SS Michel et Gudule (34).

Avec l'image miraculeuse d'Alsemberg et la Madone du Bon Secours de Bruxelles, *Notre-Dame de Stalle* figura cette même année dans une procession restée célèbre, qui parcourut les rues de la ville à la suite d'une neuvaine spéciale, tenue dans plusieurs églises par ordre de Philippe IV (35). Quelques jours plus tard, le 9 août de cette même année 1643, la Vierge reprit sa place à la chapelle de *Stalle*. Vingt-cinq années durant elle ne quitta pas son sanctuaire mais, en 1668, lorsque les armées françaises menaçaient à nouveau d'envahir le pays, la statue se retrouva en sécurité dans les murs de la ville.

La statue de la Vierge, qui se dresse sur socle à l'extérieur de l'édifice, au-dessus de la porte d'entrée, date de 1838 et y fut placée par le vicaire Vander Taelen. Jadis on pouvait lire sur la partie séparant la niche du linteau, la chronogramme que voici : *Vera pax huic domui ac universo Stalle* (Paix à cette maison et à tout *Stalle*).

Une autre inscription a parlé longtemps au cœur des habitants et des pèlerins de *Stalle*. Dépourvue de tout lyrisme, elle avait de la grâce dans sa simplicité, tout en rendant parfaitement l'atmosphère de profonde vénération :

*Langs dezen weg zet geen en voet,  
Of zegt : Marie Wees Gegroet.* (36)

Nulle inscription ne pouvait mieux concentrer le sens ni la poésie des mystères de la vénération, jadis sans défaillance.

Les habitants d'Uccle se rappellent l'ancienne chapelle de *Stalle*, celle d'avant la restauration, aux murs blanchis à la chaux. Elle semblait venir de très loin dans le temps quoique accusant, en maints endroits, la minutie de l'artifice.

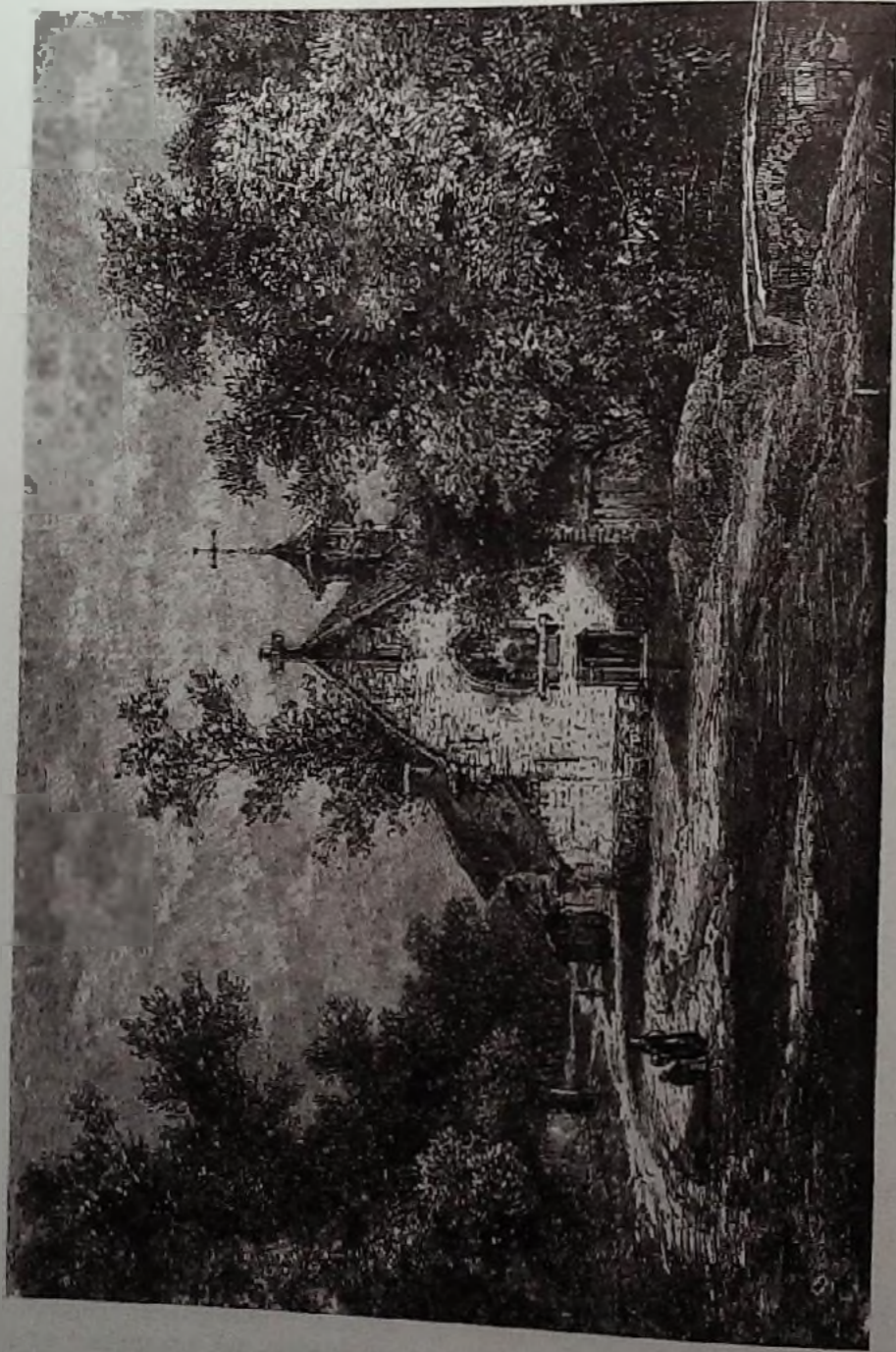
Si la construction ne paraît plus de son âge, après les travaux de restauration, l'ornementation intérieure conserve heuteu-

(34) Van Laethem. *Historie van Onze-Lieve-Vrouw te Alsembergh*. S. d. J. Daelemans, Uccle, Maria's Dorp.

(35) Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle on organisa régulièrement, notamment à la chapelle de la Madeleine, vers la mi-août, des processions en honneur des saints protégeant de la peste.

(36) L'inscription s'y trouvait aussi en latin : *Hac ne rade via, quin dixeris : Ave Maria.*





Chapelle de Notre-Dame du Bon Secours à Uccle-Stalle.  
Gravure sur bois de Puitaert, Début XIX<sup>e</sup> siècle.

sement tout son charme du passé. On y retrouve la sobriété du temps des seigneurs avec ses statuettes de Saints, la Madone, une sainte Barbe, une sainte Catherine, toutes hautement polychromées, un saint Roch s'y trouvant bien chez lui puisqu'un autel latéral lui est réservé.

Tout cela appartient fortement au patrimoine folklorique de la commune. De toutes les chapelles conservées à Uccle, celle de *Stalle* est la plus importante. Elle y occupe une place de choix parce qu'elle conserve, grâce à l'architecte qui fut chargé de sa restauration, son caractère propre et parce qu'elle constitue le seul témoin d'une seigneurie puissante qui a eu son temps d'opulence et dont le passé est si intimement lié à l'histoire de notre commune.

H. CROKAERT.



*Esquisse d'une Monographie*  
de la  
*Commune d'EVERE (lez-Bruxelles)*

CHAPITRE XIII



*Kermesse brabantonne.*  
Estampe de Nicolas Mildeman (XVI<sup>e</sup> siècle)

*Folklore*

**C**EST à dessein que nous avons consacré les derniers chapitres de notre étude à cette science, relativement neuve, qu'est le folklore. Au long du déroulement des chapitres précédents le lecteur aura pu se faire une idée assez concrète du territoire sur lequel nous nous proposons de faire évoluer, dans leurs manifestations matérielles et morales, les types ethnographiques décrits à l'occasion du chapitre « Ethnologie ». Le folklore touche de très près à l'ethnographie et un travail du genre, pour être complet (mais quelle est l'étude qui peut réellement revêtir toute la signification qu'apporte ce terme ?), eût nécessité le concours d'un grand nombre de personnes : les différents services commu-

naux, directeurs d'écoles, dirigeants de confessions religieuses et laïques, notabilités de l'endroit, le plus grand nombre d'habitants possible, etc. Ces conditions, on s'en apercevra, sont très difficiles à remplir, comme l'avait constaté L. Vanderkindere à l'occasion d'un travail auquel nous avons déjà fait allusion. Les lignes qui suivent n'ont par conséquent pas la prétention d'épuiser le sujet. Elles sont le résultat de plusieurs années de recherches et d'observations personnelles, augmenté de ce que nous avons pu glaner de divers côtés auprès de gens de bonne volonté (la chose n'est pas aussi aisée qu'on pourrait le croire...). Nous nous sommes inspiré de la méthode préconisée par le professeur de sciences naturelles, feu le grand folkloriste Isidore Teirlinck, comme étant plus adaptée à nos besoins et qui ne nécessite pas les moyens requis par celle de la Commission Nationale de Folklore (dont elle se rapproche intimement, d'ailleurs).

Ce chapitre n'a donc pas d'autre but que d'apporter sa modeste contribution à la connaissance d'un ensemble de faits, n'ayant pas encore été abordés pour la commune d'Evere, et partie intégrante de notre folklore national.

*Considérations générales*

Le mot *folklore* n'existe pas depuis bien longtemps; c'est un terme anglais qui a été employé pour la première fois par William J. Thoms, dans un article paru dans l'hebdomadaire « The Athenoem » (22 août 1846). *Folklore* est un mot composé se rattachant à *folk* = petites gens, classe populaire, identique pour la forme à l'allemand et au flamand *volk* = peuple, ainsi qu'à *lore*, signifiant savoir, science. Folklore est donc, malgré ce qu'en croient d'aucuns, la « science des classes populaires ». C'est l'étude, impartiale (ne pouvant être influencée de ce fait par aucune considération d'aucun ordre), des émanations, tant matérielles que morales, du peuple, c'est-à-dire tout ce qu'il sait en quelque sorte par lui-même, sans qu'aucune élite intellectuelle récente — instituteurs, prêtres, poètes, écrivains, etc. — soit venue *directement* le lui apprendre. On entend donc par là les fables, les contes, les légendes, les vieilles chansons, les devinettes, les rimes et les jeux, les remèdes superstitieux, les usages de certaines fêtes, les proverbes, les dictons (météorologiques et autres), les croyances concernant les astres, les loups-garous, les sorcières, etc., etc., toutes choses que le peuple se transmet de génération en génération par une tradition, le plus souvent orale, sans, et presque toujours, malgré l'intervention des classes cultivées.



## Culte

A l'heure actuelle l'évolution enregistrée dans toutes les parties du pays et du monde, s'observe à Evere. Elle est due pour ce qui concerne la commune, et en majeure partie, au fait que nombre de ses habitants y sont de fixation relativement récente.

Evere a été profondément religieux et ce caractère s'observe encore de diverses façons, ce qui ne signifie pas qu'il n'y eut jamais d'autre tendance (comme nous verrons plus loin...). Le vieux local paroissial situé près de l'église Saint-Vincent a connu



Fig. 66.  
Le vieux local  
situé près de l'église Saint Vincent.

des jours fastes et l'on peut dire que c'est de là que sont parties nombre d'initiatives très favorables aux autochtones, ou pittoresques, selon le cas. Dans le genre est à relever un pèlerinage à Montaigu (Scherpenheuvel) qui s'effectue à l'Ascension et dont la confrérie existe toujours. L'enthousiasme a peut-être un peu baissé, mais la tradition demeure... Les pèlerins se rassemblent à la chapelle dédiée à Saint Vincent et encastrée dans l'immeuble — il s'y trouve un café — qui fait le coin de la chaussée de

Haecht et de la rue de Paris, endroit dénommé « In 't oud kappelke » (très fréquenté par les habitants des communes environnantes à la belle saison, il y a encore quelque trente ans — voir plan schématique F.B. N° 136, p. 370). Un membre d'une vieille famille de la commune (dont le nom y est perpétué par celui d'une rue), nous a confié quelques détails assez typiques à ce sujet. Il y a environ 75 ans, ce pèlerinage s'effectuait à pied (la règle s'est adoucie depuis...) et était très suivi. Les voyageurs, revêtus d'un uniforme spécial, et sans considération aucune pour le temps qu'il faisait, se mettaient en route tôt le matin. Evere était encore



Fig. 67.  
Chaussée de Haecht. La chapelle,  
dédiée à Saint Vincent, encastrée  
dans l'immeuble où se trouve situé  
le vieux café « In 't oud Kappelke ».

très rural à cette époque et la plupart des participants, cultivateurs, apportaient en guise de ravitaillement les produits de leur propre industrie.

Et le pèlerinage, débutant de nuit, se déroulait à travers les campagnes brabançonnaises en direction de Diest. Il fallait un réel courage pour effectuer (aller-retour et considérant l'état des routes et chemins à l'époque) par monts et par vaux, à travers toutes les intempéries, pareil trajet. Cela n'alla pas toujours sans risques d'ailleurs. Certaine année, entre Joris-Winge et Bekkevoort (au

lieu-dit, boisé, dénommé St-Maarten), notre colonne, en longs manteaux de pluie et besace au côté, fut avertie par la gendarmerie qu'un dangereux malfaiteur hantait la région et qu'il y avait lieu de se tenir sur ses gardes... Inutile de dire que les mains s'affermirent sur les longs bâtons de pèlerin et que les kilomètres suivants furent parcourus à une allure record dans les annales de la dévote compagnie... Peu avant 1940, plusieurs pèlerinages furent encore effectués, en grande partie, de cette façon. Il est à retenir de ce qui précède que les cultivateurs d'Evere attribuaient une grande importance à ce pèlerinage pour la protection qu'il était réputé apporter au bétail et aux récoltes de celui qui en était l'auteur. Plus tard, et même à l'heure actuelle, la tradition s'en est maintenue sous d'autres formes et en d'autres buts. On retrouve à Evere la plupart des traditions qui ont cours dans la partie flamande du pays, nonobstant le fait que la population s'est grossie d'un important contingent d'habitants d'expression française, mais en ce qui concerne le culte, les anciennes coutumes prédominent. Nous avons pu observer nous-mêmes, et le fait doit certainement encore se pratiquer, l'usage, pour la ménagère, de tracer une croix de la pointe du couteau sur le pain avant d'en couper la première tranche. Cet usage a été



Fig. 68.  
La chaussée de Louvain, peu avant la place Cambier  
(actuellement Meiser), vers 1910.

rapporté au respect dû au Créateur en rappelant que tout vient de lui et dans l'espoir que la maisonnée ne manquera jamais de cette denrée. Ce qui précède nous remet en mémoire un épisode assez curieux de la vie everoise il y a environ 40 ans. Il existait à cette époque aux Trois Maisons (voir carte des toponymes) un boulanger bien connu pour son pain cuit au bois et en plein air. Le bonhomme effectuait une tournée sur Evere et dans le bas de Schaertheek (environs de la place Cambier - actuelle place Général Meiser) et s'en revenait le soir par la chaussée de Louvain (une voiture automobile y était encore rare à ce moment, seul s'y voyait le tram vicinal à vapeur, à de rares instants), son cheval au pas d'homme. Tous les soirs il était immanquablement ivre, en adorateur passionné de la « blonde » (ancienne dénomination de l'« export »), au point que son cheval, habitué, lui tenait lieu de guide. Rien n'était plus curieux que de voir ce conducteur, dodelinant de la tête, affalé sur son siège, et la bête marquant les arrêts aux points voulus. Les derniers clients se servaient, déposant le montant de leur achat dans la poche de ce curieux commerçant. Les gamins qui musaient en revenant de l'école avaient bien connaissance de la particularité et nous n'oserions affirmer que le décompte de ses « couques » ait toujours été exact... N'était son regrettable défaut, il était très estimé dans la commune et il s'est toujours conformé à la tradition qui voulait que tous les commerçants offrissent un cadeau de nouvel-an à leur clientèle; il décéda peu avant la dernière guerre, dans son lit... Bien des habitants d'Evere doivent encore en avoir le souvenir. Et puis il y a également la coutume de la veillée des morts; nous croyons qu'elle se perpétue toujours. On choisissait pour cet office un parent assez proche du décédé (beau-frère, belle-sœur, cousin, cousine); il devait rester au chevet du défunt et veiller au bon fonctionnement du luminaire; pour lui donner du cœur au ventre on le munissait de l'une ou l'autre (parfois les deux...) bonne bouteille; le plus souvent, au matin, en entrant dans la chambre mortuaire, on trouvait les bougies éteintes et le veilleur ronflant à poings fermés dans un fauteuil... Plusieurs significations ont été attribuées à cet usage, qu'elles soient religieuses ou laïques, elles sont à l'aurore même de l'humanité et ne se présentent pas partout de la même façon. Parfois on conviait à ce service une personne âgée des environs qu'on rétribuait modestement et qui, le plus souvent, avait connu le trépassé. Dans ce cas, prévenue, elle se présentait le soir, un tricor dans le cabas, prenait le café avec la famille, évoquait les souvenirs laissés par le disparu, puis, le moment venu, entamait son service...



Il y a une quarantaine d'années (peu après 1918), il était souvent de coutume dans les familles de confier les enfants à la garde des grands-parents. Rappelons qu'en ce temps-là, aller au spectacle place Liedts, gare du Nord ou place de Brouckère, constituait tout un déplacement, la ligne de tramways N° 56 existait déjà, certes, mais elle n'avait pas la fréquence qu'on lui connaît actuellement et il n'y en avait pas d'autre. L'aïeul, par les après-midi d'hiver, aimait à raconter à la petite maisonnée réunie autour du poêle de tôle noire, orné de boules de cuivre, d'in vraisemblables histoires, toujours neuves, où Dieu, Saint-Pierre, Saint-Nicolas et le Père Fouettard avaient les grands rôles. Heureux temps que celui auquel les enfants croyaient encore à ce fantastique personnage relégué à présent parmi les accessoires oubliés d'époques révolues. Et celui de l'usage de la Saint-Nicolas, de la bonne vieille Saint-Nicolas, ancienne manière ! Le petit soulier, le panier ou l'assiette, garnis à l'intention de l'âne du grand saint sont encore, parfois, mis au pied du feu (lorsqu'il n'est pas remplacé par des radiateurs...), devant la cheminée, la veille du jour tant attendu. Mais quel est le papa qui se lève de grand matin pour aller battre les flancs du poêle à l'aide du lourd tisonnier ? Et quels sont les enfants qui se lèvent fiévreux ce matin-là pour aller fouiller, à plat ventre, à la recherche des cadeaux ? Nous croyons qu'ils seront rares. Il a existé tout un folklore relatif au culte en la commune, lequel se manifeste encore en certaines occasions (buis bénit = palmhout — « couque » de Noël = Kerstmiskoek), mais, regrettablement, personne ne s'est trouvé à point nommé pour en recueillir l'ensemble et à l'heure actuelle l'évolution démographique nouvelle permet difficilement de le déceler.

### Démonologie

Nous touchons ici à un chapitre qui a eu son importance dans la vie coutumière de la population d'Evere, bien qu'il n'y paraisse plus guère de nos jours. Le nivellement général de l'instruction et de l'éducation, à un certain niveau, y est évidemment pour beaucoup. Le fait était encore nettement perceptible il y a une trentaine d'années. On sait que les populations d'obédience flamande croient, ou ont cru plutôt, à l'existence d'une armée de diables opérant sous la direction d'un chef, Lucifer. De tous temps, le marais (asséché) qui se trouve non loin et en face de l'église Saint-Vincent, a eu mauvaise réputation. Entre 1920 et 1925 on a prétendu (à tort ou à raison) qu'un événement tragique s'y était déroulé (rixes suivies de bataille, de blessure grave ou de décès,

probablement) et les villageois avaient soin, la nuit tombée, d'en éviter l'approche, ceci d'autant plus qu'il était situé non loin du sinistre bâtiment dénommé « 't zothuis » ou « 't gevangenis » (la maison de fous — asile d'aliénés — et la prison). Il n'est pas exclu d'ailleurs que la réputation du marais ne soit en rapport



Fig. 69.

Vue sur la campagne (et vers l'ancien marais) au lieu-dit Blauw Put (ou Blauwen Bak).

avec l'existence de ces établissements et l'évasion de certains de leurs pensionnaires. La chose n'est pas nettement établie. Quoi qu'il en soit il était bien recommandé aux enfants de ne pas s'en approcher, parce que Lucifer y logeait, disait-on. Une curieuse légende courait la région de ce temps; elle concerne un mannequin de bois (épouvantail, probablement, échoué là on ne sait trop comment) qui se remarquait à la limite du marais et d'une parcelle cultivée, à proximité de la rue Kerkebeek. On racontait qu'il s'agissait là de la dépouille, transformée en cet état, d'un membre d'une confrérie secrète puni de cette façon pour avoir divulgué certains secrets. Il devait rester sous cet aspect aussi longtemps qu'il avait été décidé et ne retrouver forme humaine à ce moment que par le contact direct — attouchements mystérieux, signes cabalistiques — d'un autre membre de la secte, à ce délégué.

Le fait de regarder ce mannequin pouvait, même, être dangereux. Inutile de dire que l'endroit n'était pas recherché. Ces élucubrations font sourire, pourtant elles avaient cours il n'y a pas tellement longtemps (35 ans environ) et se rattachent à diverses phases du folklore flamand qui ont été expliquées de façon



mythologique et qui remontent très haut dans le temps. Un autre fait curieux vient à l'appui de cette constatation. Comment expliquer l'ostracisme dont fut frappée une brave femme habitant, très modestement, rue de Paris (près rue G. Norga), décédée à l'heure actuelle. Les gens évitaient de se trouver sur le même trottoir qu'elle, les commerçants répugnaient à la servir, les enfants avaient reçu la consigne de s'en méfier. Elle était sur-



Fig. 70.

La future Place de la Paix et une partie de la rue de Paris, vers 1890.

nommée « de zwette krooi » (la corneille noire), allusion probable à son aspect physique : grande et mince, entre deux âges, toujours vêtue de noir (elle passait pour veuve), cheveux et yeux noirs jais. Elle était connue pour porter le « mauvais sort », savait fort bien qu'il n'aurait pas fait bon pour elle de se trouver sur le trottoir d'un immeuble en lequel se trouvait une personne gravement malade, et un décès venait-il à se produire, on ne manquait pas de le lui imputer. Qu'avait-on à lui reprocher au juste ? Rien que d'extrêmement vague : le décès de son mari, paraît-il; le fait qu'on ne la rencontrait, le plus souvent, que le

soir; l'intérêt qu'elle paraissait porter aux enfants, lorsqu'elle en avait l'occasion; enfin, son attitude humble et effacée. Parvenus à l'âge d'homme, nous avons essayé à plusieurs reprises d'éclaircir la circonstance, personne n'a pu donner d'explication valable à un comportement au moins étrange. Il s'agissait d'une « sorcière » ... D'autres pratiques d'ailleurs avaient cours, surtout avant 1914, entre 1920 et 1935 et nous ne sommes pas certains du tout qu'elles aient pris fin. Certaines gens étaient connues pour pouvoir « lire » dans le marc de café, tirer les cartes, etc., et nous nous rappelons ainsi avoir assisté, en compagnie d'une voisine (qui supposait que la chose ne pourrait pas être inter-



Fig. 71.

Mesures situées non-loin de l'actuelle Maison Communale.

prétée...), à une séance qui se tenait non loin de la maison communale actuelle (endroit qui ne se présentait certes pas comme de nos jours, on n'y voyait que quelques méchantes bicoques et la ferme dont nous parlons dans un chapitre précédent). L'entrée était libre mais s'effectuait de façon discrète. Après un petit couloir, l'on pénétrait dans une pièce basse, sorte de salle de séjour et de cuisine, comme il s'en faisait dans les intérieurs modestes; en face d'une cheminée à laquelle était accolé le vieux poêle noir, la table de l'officiante, cette dernière se présentant sous l'aspect d'une vieille Everoise à long chignon gris. Dans un coin, sur une chaise, divers présents avaient été déposés et la voisine, qui se trouvait là entre deux courses, ne manqua pas d'y joindre le sien; il s'agissait de dons en nature : paquets de chocolat, de pâtes alimentaires, pains d'épices, etc. Une demi-douzaines de personnes se trouvaient là réunies, assises sur des chaises,



le long des murs. Il y en avait de tous les âges et de toutes les classes sociales. La prêtresse du lieu expédiait rapidement ses pratiques, ceci en étalant prestement un jeu de cartes à jouer et en psalmodiant des paroles ponctuées d'un index redoutable; les intéressés, la consultation terminée, d'aspect, en général, rasséréné, s'éclipsaient sans bruit... Cette scène nous est depuis lors souvent revenue en mémoire. L'époque était dure pour nombre de gens.

Cette pythonisse, de bonne foi ou non, répondait probablement à une nécessité du temps (on en était vers la fin de la première grande guerre mondiale), et aura rempli un rôle social au sujet duquel on peut épiloguer, mais qui est à constater. Il a dû exister un folklore démonologique rural à Evere, mais pour le motif que nous reprenons à la fin du paragraphe précédent on ne le perçoit plus guère.

#### *Contes - Sagas - Anecdotes*

Il y a environ une quarantaine d'années, les enfants d'Evere aimaient à se réunir vers la fin de l'après-midi, principalement à l'automne (l'été et l'hiver étant réservés à d'autres distractions, comme nous verrons plus loin), en certains lieux nettement déterminés, toujours les mêmes : seuils de portes cochères situées rue du Tilleul, de Paris, chaussée de Haecht, etc. C'était là l'occasion trouvée au débit de conversations variées et tumultueuses et au conte de légendes et d'histoires ramassées un peu partout. On retrouve ici l'une des manifestations d'un sens de la sociabilité qui paraît avoir disparu de l'enfance actuelle.

Le folklore mythologique à proprement parler n'avait plus cours. Les gosses ressassaient les potins qui couraient la commune, paraissant déjà, par cette gravité précoce, se ressentir des tristes années qui les avaient vus naître. Certains sujets avaient toutefois le don de les animer : c'étaient ceux qui avaient trait aux épisodes de films projetés à la salle paroissiale ou au « vloeiike » (littéralement : petite puce - allusion à l'ancien cinéma Edison, si nous avons bonne mémoire), et dont les héros incontestés étaient les cow-boys Tom Mix et Buck Jones, plus rare, Hoot Gibbson et Tim Mac Coy. Le sommet du genre fut atteint par la fameuse bande « La caravane vers l'Ouest », toujours considérée comme l'une des meilleures réussites du genre « western ». Au long de cette évocation tourmentée, la caravane cheminant péniblement à travers l'Ouest américain est appelée à former le « cercle », attaquée par les Peaux-Rouges, durant la cérémonie nuptiale qui doit réunir le couple « sympathique »; l'héroïne est tuée pendant la bataille.

Ce film a eu une influence plus grande qu'on ne pourrait le croire à première vue, sur le comportement de la jeunesse. On reprenait les phases diverses telles qu'elles avaient été présentées et on les accommodait en un sens plus favorable et l'été, le Tor-nooiveld fut le théâtre d'innombrables « caravanes vers l'Ouest », arrangées à la mode everoise et ce, durant plusieurs années. Les palabres ne se limitèrent d'ailleurs pas au seul genre « cow-boy », Nick Carter, Lord Lister, eurent leurs moments de célébrité. — A chaque époque correspond un folklore, la guerre de 1914-1918 a hâté la fin de celui qui était réellement une manifestation de l'âme populaire et celle que nous vivons est encore plus impitoyable en ce sens, il faut bien le constater. Le rythme actuel de la civilisation procède d'une uniformisation dont les effets se font déjà profondément ressentir et qui ne sont pas toujours pour le plus grand bien de l'humanité. Il y a là une tâche essentielle à laquelle peut concourir efficacement le folkloriste, ceci par la réminiscence, et la mise en valeur, quand la chose lui est possible, des faits, contes et légendes des lieux qu'il s'applique à décrire, ce qui ne pourra que porter remède à un état de choses, ou à un mode de vie, que nombre de gens déplorent, mais que personne — à de rares exceptions près — ne songe à réformer, le fait n'implique nullement des conceptions « tardigrades », n'empêche aucune vue sur l'avenir : il prouve et rappelle — ce qui a et aura toujours son importance — que le degré de civilisation auquel nous sommes parvenus, provient de quelque part; toutes les disciplines scientifiques, qu'elles soient matérielles ou morales, ont démontré — qu'on le veuille ou non — qu'il est néfaste de négliger les enseignements du passé.

#### *Superstitions*

Nous en avons citées quelques-unes dans le paragraphe « Démonologie ».

Elles furent nombreuses à Evere, certaines ont encore cours. On y a cru (et certains y croient peut-être encore...) aux vertus magiques du trèfle à quatre feuilles, aux nombres heureux, aux nombres néfastes (13), aux jours favorables et défavorables, à l'influence de la première recette sur le résultat final du négoce de la journée, etc.

Nous avons connu un boulanger qui ne manquait jamais d'ajouter un « pistolet » (petit pain) gratuit, à la première vente effectuée. L'usage voulait, et veut encore, que l'on mette une relique bénite, avant toute autre chose, dans l'immeuble ou l'appar-



tement que l'on avait l'intention d'occuper, afin de préserver les futurs habitants du malheur. On retrouve à Evere un grand nombre de superstitions populaires communes à d'autres localités de l'agglomération bruxelloise et dont l'aire de dissémination est fort étendue.

#### Mœurs et usages

Le baptême est entouré d'une grande solennité, et nombre d'habitants d'opinions philosophiques opposées, ne manquent cependant pas d'y soumettre leurs enfants. Autrefois l'on associait une naissance à un fait d'importance plus ou moins grande, mais qui devait situer le moment exact de l'événement : une année de grande sécheresse, celle du décès d'un parent, une circonstance particulièrement saillante dans la vie familiale, etc. A Evere les enfants naissent dans un chou, dans une fleur (chrysanthème, par exemple) ou sont achetés au port d'Anvers, au retour des bateaux venant d'Orient et chargés des grands paniers qui les contiennent; on menace de les rapporter au batelier lorsqu'ils sont méchants.



Fig. 72.  
L'église Saint Joseph (Deux-Maisons),  
située en face de l'ancien café, démoli  
à l'heure actuelle, bien connu des Bru-  
xellois, « Au Bon Coin ».

Voici le mariage avec tout son appareil. Il n'est pas tellement particulier à la commune, mais un rappel coloré est tellement pittoresque, nous sommes en matière de folklore... Souvent la tradition voulait, dans les milieux ouvriers et bourgeois, que les mariés

fussent en grande toilette et l'on assistait à ce curieux spectacle d'un couple — le marié en habit (ou en smoking...), la mariée en robe blanche — suivi d'une cohorte de braves gens en costume de ville (les plus ruraux ne dédaignant pas d'arborer la casquette...), du sérieux le plus imperturbable. Inutile de dire qu'habit et robe blanche étaient, dans la majeure partie des cas, de location..., mais l'usage et le décorum avaient été respectés... Ce curieux état d'esprit a été observé et décrit par l'excellent folkloriste P. Hermant à l'occasion d'une étude traitant du sujet à propos d'une autre localité, travail publié par le « Folklore Brabançon » peu d'années avant 1940. Même remarque à propos de la communion solennelle, avec certaines variantes; le clergé a d'ailleurs jugé bon en plusieurs communes d'uniformiser la tenue des enfants pour des motifs d'ordres divers. C'est là une sage mesure à notre avis. Les noces d'or donnent lieu à Evere à de grandes réjouissances; outre les festivités officielles, les amis du couple jubilaire font éclater dans un champ ou un terrain proche, les pétards traditionnels (se retrouve également à Neder-Over-Heembeek). Nous avons parlé dans le premier paragraphe (in fine) de diverses pratiques folkloriques qui entourent le décès. Il en est d'autres, par exemple la traditionnelle « tournée » offerte au café le plus proche du cimetière, par les parents du défunt; parfois les participants au cortège funéraire sont conviés à un repas (rappel des anciennes traditions païennes et, même, préhistoriques), ou s'ils résident trop loin, logent dans la maison mortuaire (lorsqu'il s'agit de gens ayant des attaches familiales avec le défunt); le fait donne l'occasion de tristes soirées au cours desquelles le souvenir du disparu est évoqué.

#### Fêtes populaires

Le domaine coloré des fêtes populaires offre un tableau haut en couleurs à Evere. Il relève des bonnes vieilles traditions brabançonnaises, voire limbourgeoises. On pouvait lire dans « Le Soir » du 4 février 1910, par exemple :

#### La poule d'Evere

Voici le mardi-gras. A lieu à cette occasion, à Evere, le « jeu de la poule ». On attache une poule par les pattes au fond d'un panier. Sa tête et la partie supérieure du corps sortent seules. Le panier est suspendu à une corde tendue. Un homme hissé sur une chaise bande les yeux des joueurs... et des joueuses, car il y a des femmes. Le



jeu consiste à passer, tour à tour, armé d'un couteau, à une petite distance de la poule et à lui trancher le cou. C'est une scène hideuse. Le martyre de la poule dure parfois une demi-heure... Hélas ! le bourgmestre, le curé, les conseillers, la police, où donc êtes-vous ?...

Cette pratique se retrouvait en diverses bourgades de la province d'Anvers et de Limbourg sous le nom de « gansenryden », mais la poule était remplacée par une oie et les « joueurs » étaient, souvent, à cheval. L'usage fut aboli à Evere peu avant 1914; il subsiste en diverses localités des contrées citées plus haut, mais a été rendu plus humain, si l'on peut dire, par la substitution de l'animal vivant, par un autre, abattu au préalable, ou, tout simplement, postiche. Ce vieux folklore fut remplacé il y a une quarantaine d'années par ce qu'on appela « les fêtes de quartier ». Elles furent nombreuses et variées. Cela allait du traditionnel mât de cocagne jusqu'au « saroopsmochtere » (s'empiffrer de sirop), en passant par la gamme des courses à dos d'ânes, en sacs, barbouillage au cirage — sans rire — course à l'œuf dans la cuiller, etc. Attardons-nous à observer quelques-uns de ces jeux puisque aussi bien la plupart n'ont plus cours. Le mât de cocagne est bien connu; « saroopsmochtere » demande peut-être à être décrit. Deux comparses, assis sur des chaises, se font face. Ils tiennent en mains un pot de sirop de respectable dimension et une petite louche de bois. Chaque joueur, à tour de rôle, emplit la bouche de son vis-à-vis de sirop, le premier renonceur perd. Les courses à dos d'ânes, qui faisaient partie de tout programme qui se respectait, étaient facilitées par le fait qu'un grand nombre de maraîchers de la commune possédaient de ces quadrupèdes; il y en avait pour hommes et... dames... Le vieux jeu de la course en sacs était réservé, le plus souvent, au sexe dit « faible », ce qui ne manquait pas de pittoresque, les matrones d'Evere ayant en général le verbe haut... et les reins solides... Ces amazones de curieux genre déchainaient l'hilarité que l'on devine... Evidemment, ce n'était pas l'élite de la population féminine de la commune qui participait à ce genre d'exhibition... Barbouillage au cirage, sans rire : le jeu peut-être le plus sainement comique. Comme plus haut, deux compères assis se font face. Mais cette fois ils tiennent en mains une boîte de cirage. Il s'agit de se grimer le visage de la façon la plus cocasse, à l'aide de ce fard plutôt peu approprié; le premier rieur est perdu. (Gageons que le débarbouillage devait être assez malaisé...). Et l'adresse n'était pas oubliée, elle était représentée par « la course à l'œuf dans

la cuiller ». Les participants se rangent en ligne; ils tiennent en bouche une cuiller contenant un œuf. Le but à atteindre se trouve à une centaine de mètres du lieu de départ; le premier arrivé sans avoir laissé choir l'œuf de la cuiller, est vainqueur. Mais les jeux folkloriques se transforment. Il y a peu d'années nous avons assisté (quartier Picardie) à « la randonnée dans le quartier, des



Fig. 73.

*Le folklore. Commerçants (hommes) déguisés en femmes, avant la « tournée des chapelles »... (1958).*

commerçants-hommes-déguisés en femmes ». Quelques joyeux drilles, bras-dessus, bras-dessous, se sont promenés par les rues, costumés en femmes, pour effectuer « la tournée des chapelles » (lisez : des cafés). Rien n'y manquait : la silhouette féminine était bien évoquée, à grand renfort de perruques, ouate et coussins...; les toilettes scrupuleusement respectées : hanches hautes, couture du bas bien au milieu de la jambe, talons en « aiguille »; le maquillage révélait l'aide des épouses ou des fiancées : fond de teint, rimmel, rouge à lèvres, etc., rien n'avait été omis. Raffinement : la psychologie, même, jouait son rôle. Ce n'était que regards lancés de haut, moues dédaigneuses, attitudes à la « Cléopâtre », airs suprêmement indifférents, nous en passons, et des meilleures... On rapporte que, à la nuit, ces « dames », passablement éméchées, durent être reconduites chez elles avec tout le respect dû à leur rang, au grand dam des toilettes et maquillages...

#### *Vêtements et parures*

L'ancien habillement everois relevait de celui des autres contrées brabançonnaises. Peu avant 1940 il n'était pas rare de ren-



contrer l'une au l'autre dame âgée coiffée du traditionnel bonnet brabançon de dentelle noire agrémentée de fleurs mauves ou foncées, haut de coiffe. La gent masculine ne porte plus depuis



Fig. 74.  
Le vieil estaminet « In de Sperwer » (local colombophile), près du coin de la rue Van Hamme et de la rue de la Marne



Fig. 75.  
Le colombier (ou pigeonnier) d'un réputé « amateur » everois

avant 1914 le bonnet de lustrine noire à visière courte. L'Everois rural à l'heure actuelle revêt volontiers, en semaine, le gilet brun (qui sert également de veston) en velours à côtes et à manches de lustrine; pantalon de même tissu; à la mauvaise saison, il porte encore, parfois, les sabots. Le châle noir de dame, encore fort en honneur vers 1930 (il se portait sur les épaules ou sur la tête), et qui rappelait la faille bruxelloise de l'époque romantique, ne se voit plus que rarement. Nous avons parlé en un autre paragraphe de diverses particularités vestimentaires.

#### *Amusements populaires*

Les jeux de houles et de quilles ont été fort en honneur dans les anciennes guinguettes everoises, comme dans tout le Brabant. On peut dire qu'ils ne sont plus guère pratiqués. L'origine de la gilde des archers remonte très haut dans le temps, comme il a été dit en une autre occasion; des cercles dramatiques ou autres ont pris la succession des Chambres de Rhétorique; l'association phi-



Fig. 76.  
Jour de concours. Les pigeons sont annoncés et les « coureurs » sont prêts à remplir leur office (voir texte).

lanthropique « Les Amis de la Picardie » figure avec honneur dans les principaux cortèges carnavalesques du pays depuis plusieurs dizaines d'années; particularité: un cercle de mandolinistes, cet instrument un peu déprécié à l'heure actuelle, bien regrettablement; toutes ces sociétés témoignent d'une belle activité.

Mais l'amusement (le sport disent « les amateurs ») le plus



prisé est sans conteste le jeu de pigeons. Evere compte parmi ses concitoyens plusieurs champions réputés. Et là existe encore un certain folklore; il suffit de fréquenter l'un des vieux cafés, qu'il se nomme « In de Sperwer » (À l'Épervier) ou autrement pour s'en rendre compte. On y parle avec conviction de « kebbers » (mâles), « douvinne » (femelle), « gescheulpte » (écaillé), etc. Les expositions sont très courues. Et quelle animation en période de concours ! Aux heures de rentrée des pigeons (et l'on sait si elles sont parfois aléatoires), outre le propriétaire du volatile,



Type d'ancienne ferme-guinguette everoise - le vieux tilleul de la chaussée de Haecht. Estaminet Vanderhoeven, démolé en décembre 1889. L'endroit doit se situer non loin de l'actuel café « In 't oud Kappelleke » (avec lequel il n'a toutefois rien de commun) (Bois de Goetart Hege)

Fig. 77.

Type d'ancienne ferme-guinguette everoise - le vieux tilleul de la chaussée de Haecht. Estaminet Vanderhoeven, démolé en décembre 1889. L'endroit doit se situer non loin de l'actuel café « In 't oud Kappelleke » (avec lequel il n'a toutefois rien de commun)

qui guette, des groupes intéressés palabrent aux environs des pigeonnières et l'on envoie des « coureurs » avertir untel ou un autre dès que X a une « constatation » (rentrée).

## Réunions

Le temps des bons vieux estaminets et guinguettes everois est révolu depuis longtemps, ceux qui subsistent n'ont plus ce caractère régional qui en fait le charme dans d'autres contrées restées rurales. Mais les réunions familiales, au coin du feu, l'hiver, furent célèbres. Elles s'agrémentaient de diverses façons et se tenaient, souvent, chez les grands-parents, que les enfants et petits-enfants venaient rejoindre en cette occasion. C'était d'abord des conversations animées et, parfois, tumultueuses. Puis les cartes, piquet et « smoesejasse » avant 1930; « troef » (atout) et « hertejoege » (chasse-cœur), plus tard; le whist et le bridge sont récents. Ensuite il y avait les concours « à qui mangerait le plus de moules



Fig. 78

Le café « Au Bon Coin » (angle de l'avenue du Cimelière), démolé en 1937 pour faciliter la circulation. Existait depuis avant 1914, il était bien connu des Bruxellois, qui ne manquaient pas d'y déguster quelques bonnes « pintes » au sortir du cimelière.

crues » (que les enfants cherchaient à pleins seaux chez le poissonnier proche); de « bloempanch » (variété de saucisson à base de sang et de lard gras), etc. Evere, encore très rural, vivait chez lui, on y trouvait un sens social bien amenuisé à l'heure actuelle, évolution qui s'observe un peu partout d'ailleurs. L'été, c'étaient les promenades à travers prés et cultures ou vers les briqueteries dont on observait les curieux animateurs (ouvriers, étrangers pour la plupart, farouches, querelleurs, qui vivaient, entassés, dans des masures de briques qu'ils se construisaient eux-mêmes). Une excursion vers le Bois de la Cambre, par Woluwe-St-Lambert, était



déjà un certain événement; elle se pratiquait surtout à la Pentecôte: parfois, pour ce faire, l'on empruntait le tram N° 90 (parcours: place Cambier — actuelle place Meiser — Bois, coût: 0,25 F), ouvert et à banquettes de bois, parallèles; la perception s'effectuait du marche-pied latéral; le receveur servait également de serre-frein; par temps d'averses, l'on se protégeait comme on pouvait...

#### Usages de table

Le Brabançon tient dignement sa place à table, l'Everois ne fait pas exception à la règle. Comme mets caractéristiques l'on peut relever, peut-être, le ragoût aux navets (et pour cause...) et le « stoemp » (purée) au « witloof ». Ces anciennes préparations, pour n'être pas particulièrement relevées, n'en furent pas moins fort appréciées. Tout le monde connaît le ragoût, mais il faut l'avoir goûté préparé aux navets d'Evere et accommodé à la viande de mouton « pré-salé » (laquelle se vendait chez certain boucher de la chaussée de Haecht, en provenance directe des Flandres), pour pouvoir en apprécier la véritable saveur. Le « stoemp au witloof » consistait en un mélange de pommes de terre et de chicorée, bouillis, et s'accompagnait de viande de porc. Des sondages récents nous ont convaincus que ces plats peuvent relever à l'heure actuelle du folklore: le véritable ragoût... « est bien trop long à préparer », quant au « stoemp de witloof », mieux vaut n'en plus parler pour ne pas paraître venir des antipodes... le plus humble devient fort éclectique et lorsque l'on songe que ces préparations ont figuré sur les tables les plus bourgeoises... Autres temps, autres mœurs...

#### L'enfance

Jadis, il y a une quarantaine d'années de cela, le « baby » everois, apprenait à marcher à l'aide d'une sorte de manne d'osier dont seule sa tête émergeait; il couchait dans une « berce » (berceau suspendu que l'on agitait doucement pour appeler le sommeil) et sa maman lui chantait cette berceuse, dont, seuls, les premiers mots nous reviennent en mémoire:

Do, do kineke do  
Slopt en doet a uusches too  
etc...

#### Traduction

Dort, dort, enfant dort,  
Dort et ferme tes petits yeux...  
etc...

et le « marchand de sable » passait... Souvent, la coutume voulait qu'une « veilleuse » brûlât dans la chambre d'enfant; elle consistait en un petit réservoir à huile, contenant une mèche, surmonté d'un verre court teinté mi-jaune, mi-rouge: le jaune donnait une certaine clarté, le rouge laissait subsister la pénombre. — Les petits garçons portaient la jupe assez tard.

#### Jeux de l'enfance

Ceux-ci furent nombreux et variés. Il y avait d'abord ceux de maison, pratiqués surtout par temps de pluie. Les « faux-greniers » étaient très recherchés: on y effectuait tant de découvertes et puis on les aménageait en « campement » en y transportant le bric-à-brac le plus invraisemblable; les vieux meubles,



Fig. 79.

Le folklore. A Evere, ce sont les petits garçons qui jouent au « bais-bais » (la marelle). Le jeu consiste à pousser à clache-pied un palet (pierre plate ou boîte de fer blanc) dans les cases d'une figure tracée sur le sol, à la craie.

casseroles, toiles, etc., trouvaient là un usage fort approprié et l'on discourait en toute quiétude, avec le clapotement de la pluie sur la fenêtre de tabatière pour accompagnement. Le charme des greniers a été chanté maintes fois par des prosateurs à l'âme de poète, nos enfants n'apprécient plus ce genre de distraction (il est vrai que, souvent, le grenier a été supprimé...). Il y avait évidemment les jeux de table, surtout celui de l'oie, qui se pratiquait sur un damier circulaire de 63 cases dont chacune représentait une vue de ville belge, et certaines, une oie ou un puits... Par temps doux, il y avait la toupie (surtout le « kantdop »,



qu'il fallait être singulièrement adroit pour faire rouler...), les billes, le cerceau et les « klakkers » (deux petites planchettes de bois, durcies au feu, que l'on faisait claquer entre l'index et le majeur — sorte de castagnettes), le cerf-volant (que l'on confectionnait soi-même), etc.

C'était l'époque des « bandes » (rien de commun avec les « blousons noirs »...). Elles furent nombreuses à Evere. Les gosses s'assemblaient par quartier; chaque groupe avait son nom dont chaque membre portait le sien, dénominations inspirées par les exploits de Buffalo Bill et Sitting Bull, et l'on s'en allait, armés d'arcs et de flèches, revolvers et fusils, guerroyer au Tor-nooiveld ou combattre les Schaerbeekois dans les briqueteries (lorsqu'elles étaient désertes...).



Fig. 80.

*Ce qui subsiste de l'une des plus vieilles fermes d'Evere, rue Desmet. Il paraît s'agir à l'heure actuelle d'un dépôt de rebuts industriels. Le fermier possédait avant 1914 — et encore vers 1930 — une grande étendue de terre cultivée (pommes de terres, navets, etc.), bien connue des enfants...*

Les « filles », drap blanc serré autour de la tête, servaient de cantinières... Le tout se soldait parfois par d'assez sérieux horions.

L'hiver, il y avait les « ryceboentjes » (glissoires), en sabots, pendant des heures, le dimanche après-midi; les bonshommes de neige, les petits feux allumés dans la campagne et sur lesquels on mettait cuire des pommes de terre, etc. On pouvait jouer des plus beaux jouets ou du plus grand jardin, mais pour rien au monde l'on n'eût manqué la réunion de la « bande »... On trouve ici un sens de l'association qui n'existe plus parmi l'enfance à

l'heure actuelle. Les jeux de rue foisonnaient; « pot-pot » (prononcez vigoureusement les deux « t ») : les joueurs se cachent, tandis qu'un de leurs congénères les cherche et il s'agit d'arriver premier au pot et d'en battre trois fois le sol pour être « sauvé »; saute-mouton (« broek over drei »), avec ses variantes : « zak » (sauter en effleurant légèrement le dos de celui qui est accroupi), « bloemzak » (sac de farine — même processus, mais en appuyant plus fortement), « bloem zak à pic » (sauter en appuyant fortement et en frappant... le bas du dos de celui qui est accroupi, de la pointe du pied). Et puis il y avait surtout « koppel en lettere » (se jouait principalement sur la cour de l'école communale). Généralement, deux joueurs étaient en présence (des équipes pouvaient être formées). Le jeu se pratiquait au moyen d'images se trouvant dans de fines tablettes de chocolat, Senez Sturbelle (histoire de Belgique) ou de « caliche » « Unicol » (jujube noir — services des postes-facteur de tous les pays). Celui qui jouait demandait « les deux », « les quatre », etc. (images), y joignait un nombre pareil de ses propres vignettes, rassemblait le tout « image contre image » entre l'index et le pouce et lançait vivement l'ensemble à terre. Les images se retrouvant côté recto (koppel) devenaient la propriété de celui qui avait lancé, les autres (lettere), celle de son partenaire, et l'on changeait de rôle.

Comme en beaucoup de choses, il y avait les tricheurs : ceux qui préalablement au jet écornaient les images afin de les faire chuter plus aisément en « koppel » (celles-ci devenant leur propriété)...

Particulière à Evere, était la recherche des « élastiques » (qui se trouvaient dans les roues d'avions); elle a donné lieu à des investigations nombreuses... et à des fuites échevelées. Les élastiques s'échangeaient contre des billes, images, etc., ou servaient à lancer de petits projectiles de papier, soigneusement serré...

Le hanneton a également joué son rôle dans les jeux de l'enfance à Evere. On le capturait surtout au Gastendelle (ancien « bosch van Jan Tukken », voir chapitres précédents) et en direction de Woluwe-St-Lambert (prolongation de l'ancienne propriété et rue Léon Grosjean), pour lui attacher un fil à l'une de ses pattes et le brandir au hout du poing.

#### *Autres usages*

Disons qu'ils sont en nombre important et citons, par exemple, la tradition des « kermesses aux boudins ». Elles furent très suivies, jadis. Chaque quartier avait la sienne. N'oublions pas



qu'Evere est resté rural pendant longtemps et que son territoire a compté de nombreuses fermes. L'on s'y retrouvait comme en famille, en toute simplicité, pour déguster les « cochonnailles »; les conditions sociales disparaissaient, tout le monde trinquait, et l'on s'en revenait par les froides et claires soirées d'hiver, satisfait d'un délassement de niveau, peut-être, moyen, mais, réconfortant. Les bals populaires eurent également leur moment de succès. Nous voulons parler ici de la « danse en plein air » organisée en certaines occasions, à divers carrefours. La chose était considérée tout différemment que de nos jours. Malgré qu'il s'agissait d'une « autre époque », peut-être bien pour ce motif, nulle vulgarité ne se remarquait en cette occasion et plus d'un couple everois doit de se connaître à ces festivités qui ont perdu à l'heure actuelle tout caractère.

\* \* \*

Nous terminerons ce chapitre « folklore » par une petite évocation.

Elle pourra paraître, à première vue, peut-être, assez anodine. En fait, le lecteur averti s'en apercevra, elle reflète les caractères et les mœurs de toute une époque. On n'a souvent que trop tendance à ne considérer le folklore que sous ses aspects les plus colorés, tels les « Ommegangen » et autres festivités du genre. Les lignes qui suivent n'ont d'autre intention que celle d'attirer l'attention du lecteur, le présent travail étant de vulgarisation, sur un aspect folklorique réel, ainsi que sur une méthode d'investigation susceptible d'apporter du neuf en divers domaines.

#### *Le folklore des objets*

##### *La « krooske ».*

Et tout d'abord, pour le non-initié, que signifie en patois brabançon, et everois, le terme d'intonation plutôt barbare, repris en guise de titre et de sujet ? « Krooske » n'a pas d'équivalent exact en langue française. Il s'agira, pour les uns, d'une sorte de gobeler; d'un genre de tasse, pour les autres (voir fig. 81). C'était l'accessoire obligé de tout intérieur everois qui se respectait, il y a une quarantaine d'années. Il se présentait sous la forme d'une tasse (ou gobeler, comme on voudra) allongée, cylindrique, à anse, en fer émaillé (blanc, à rebord de couleur). Dès sa plus tendre enfance, l'everois possédait sa « krooske ». On y préparait, et il y dégustait, ses premières panades, plus tard, ses bouillies de pommes de terre et de viande. Les matins d'hiver, avant le départ pour l'école, on y diluait le bouillon « KUB » qu'il

ingurgitait pour se préserver des rigueurs de la température. A midi, souvent, le potage était servi dans la « krooske »; nous en avons connus qui ne l'avalèrent que servi de cette façon (enfants et adultes) : elle était tellement commode pour les « trempettes » et on y repêchait si facilement les croûtons de pain frit... Parvenu à l'âge adulte, l'usager de la « krooske » lui trouvait de nouvelles utilisations.

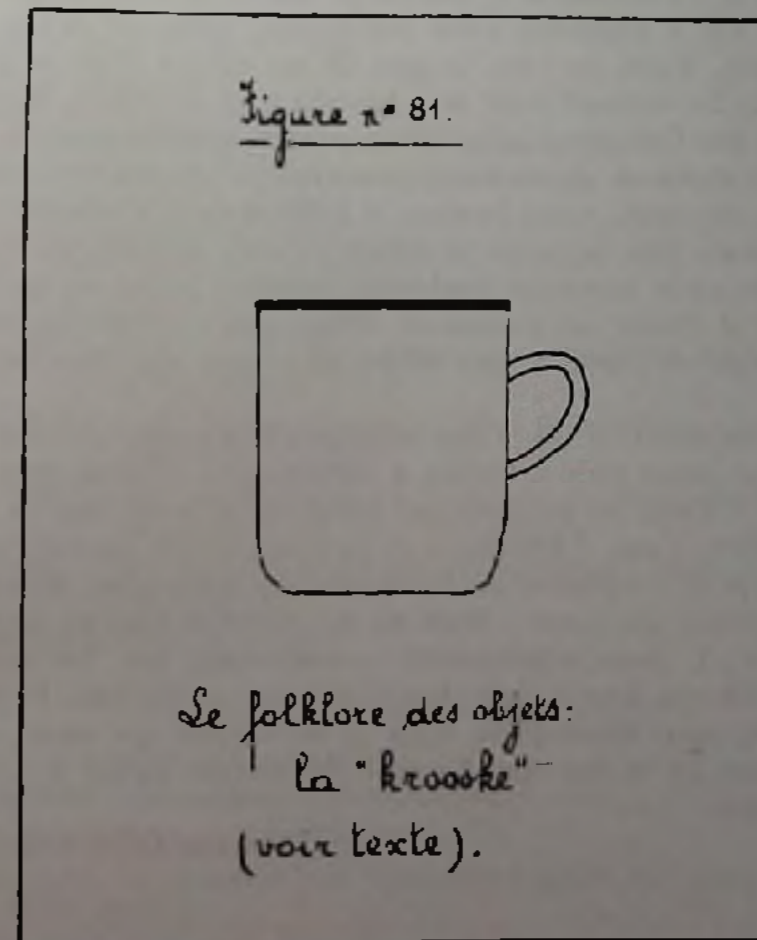


Fig. 81.

Celle qui lui avait servi dans son enfance comme godet à couleurs, remplissait à présent l'office de bol à raser et, usagée, de récipient à peinture... La ménagère avisée et économe s'en servait, à l'occasion, pour y préparer son amidon, voire pour s'humidifier les doigts lorsqu'elle repassait. En cas de maladie, l'importance de la « krooske » était grande. On y préparait les médicaments ou tisanes (elle pouvait « rester sur le feu »), qu'elle gardait chaudes. On n'en finirait pas d'énumérer les utilisations



de ce modeste ustensile, à présent oublié : trouvé en rue par les gosses, c'était l'idéal pour le noble jeu de « pot-pot » (on s'en saisissait si prestement par l'anse pour frapper les trois coups - voir paragraphe « jeux de l'enfance »); on y faisait boire chiens et chats; le bricoleur s'en servait comme boîte à clous ou y triturait du plâtre; les plantes étaient arrosées à son intervention; l'amateur colombophile avait toujours une « krooske » en son pigeonier (« colombier », disent-ils), elle lui servait à différents usages; on y préparait l'eau savonneuse, pour les bulles de savon, etc. Voilà, en vrac, le gros de ses utilités. Mais ce n'est pas tout. Le vieillard avait sa « krooske » en adoration, il n'eût pas fait bon l'en priver, elle était sa compagne fidèle jusqu'en ses derniers moments et, souvent, constituait le dernier objet qu'il eût pris en mains. Après la mort, le folklore de la « krooske » se poursuivait. Elle rappelait le défunt et avait sa place sur l'étagère (cet autre accessoire totalement disparu), parmi ses semblables, et il fallait un événement d'importance (déménagement, liquidation de mobilier par décès, etc.) pour que l'on osât y toucher...

Nous avons, il n'y a pas tellement longtemps, effectué un petit test, notre petit « Gallup » folklorique... Essayez donc de trouver à Evere un magasin qui puisse vous servir l'un de ces deux objets : une « krooske » et un bougeoir (le modeste bougeoir, pas le candélabre ou le chandelier), vous serez peut-être plus heureux que nous... Mais au cas contraire (qui est le plus probable...), vous conviendrez, croyons-nous, que les études régionales ont leur intérêt, lequel dépasse, et de loin, le petit test dont nous avons parlé. C'est la satisfaction que nous vous souhaitons et le but que l'auteur du présent travail a essayé d'atteindre.

Maurice DESSART.

## BIBLIOGRAPHIE

### Archives Générales du Royaume :

Livres et manuscrits :

Greffes scabinaux du Brabant :

Wettelijke akten (série de 7 à 8.000), passages divers.

Justice contentieuse (série de 8 à 11.000), passages divers.

Cour féodale du Brabant.

Archives ecclésiastiques du Brabant.

Archives de la Foresterie de Brabant.

Cartes et plans :

N° 220 — Croquis d'une route à travers Schaerheek, Evere, etc., sans date, ni nom d'auteur.

N° 694 — Carte des biens domaniaux situés à Evere et Haereu, par l'arpenteur Bodumont, 1773.

N° 881 — Carte sur parchemin des propriétés de l'abbaye de Forêt sous Schaerbeck, Evere, etc. — par Dedeken — 1713.

N° 3.250 — Plan d'une propriété rurale du sieur Knopf à Evere, par Roltruisart, 1663.

Bibliothèque Royale de Belgique :

### RELATIVE AU MILIEU GEOGRAPHIQUE

Berget A. : *Le Ciel* (Larousse, Paris).

Buttgenbach : *Les minéraux et les roches* (Liège, 1916).

Cornet J. : *Géologie* (2 vol., Mons, 1909).

Idem, *Etude sur l'évolution des rivières belges* (Mém. Soc. Géol. de Belg., XXXI, 1904).

Cosyn A. : *La Vallée de la Voer* (Bull. T. C. B., 1903, p. 201).

Idem, *Les anciens Etangs noirs* (id., 1923, p. 389).

Des Marez G. : *Le développement territorial de Bruxelles au moyen âge* (la première partie, revue et augmentée par F. Quicke, est consacrée à la géographie physique du site de Bruxelles).

Geikie J. et Lemoine P. : *Traité pratique de géologie*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, 1922).

Hegenscheidt A. : *Le site de l'Agglomération bruxelloise et de la banlieue bruxelloise* (in Bull. de la Soc. de Géogr., fasc. 2, 1929).

Idem, *La Région bruxelloise. Recherches sur ses limites* (in Ann. de la S.R.A.B., t. XXXVIII, 1934).

Houzeau J. : *Esquisse d'une géographie physique de la Belgique*, 1854.



- Lancaster : *La pluie en Belgique* (Bruxelles, 1894).
- Leriche M. : *Livret-guide des excursions géologiques* (Bruxelles, 1912-1921).
- Quetelet : *La météorologie de la Belgique*, 1862.
- Rutat et Van den Broeck : *Explication de la feuille de Bruxelles* (Bruxelles, 1883).
- Rutor A. : *La géologie des environs de Bruxelles dans ses rapports avec les éboulements des puits* (Soc. belge des Ing. et Ind., 1908).
- Van den Broeck E., Martel E.-A. et Rahir E. : *Les cavernes et les rivières souterraines de la Belgique* (Bruxelles, 1916).
- Van Sutendael : *La Woluwe* (Bull. T. C. B., 1914, p. 154).
- X. : *La Woluwe et les étangs de Val Duchesse* (Bull. T. C. B., 1906, p. 292 et p. 327).
- X. : *La Zuene et la Viese* (Bull. T. C. B., 1904, p. 269 et p. 328).
- Carte géologique de la Belgique*, à l'échelle du 400000<sup>e</sup> (feuilles 72, 73, 74, 87, 88, 89, 101, 102, 103, 115, 116, 117).
- Carte de la garnison de Bruxelles*, à l'échelle du 40000<sup>e</sup>.

#### RELATIVE AU MILIEU BIOLOGIQUE

- Bommer C. : *La biologie des forêts de la Belgique* (Bull. Soc. centr. forest. de Belg., 1903).
- Bonnier G. : *Les plantes des champs et des bois* (Paris, 1887).
- Idem, *Nouvelle Flore*.
- Idem, *Album de la Nouvelle flore* (avec plus de 2000 photographies des plantes communes).
- Idem, *Les noms des fleurs*.
- Cosyn A. : *Les vallons de la forêt de Soignes : les Petites Flosses, le vallon de Rouge-Cloître, Blankendelle* (Bull. T. C. B., 1910, p. 41, p. 54).
- Crepin F. : *Manuel de la flore de Belgique* (Bruxelles, 1884).
- Debat L. : *Les mammifères de chez nous* (Les Nat. belges, avril, juin, août 1939, et suivants).
- Dubois A. : *Histoire populaire des animaux utiles de la Belgique* (Bruxelles, 1890).
- Idem, *Les animaux nuisibles de la Belgique* (Bruxelles, 1893).
- Duvivier C., *La forêt Charbonnière* (Rev. d'Histoire et d'Archéologie, III, 1862).
- Goblet d'Alviella F. (Comte) : *Eléments de sylviculture*, 2 v. (Paris et Bruxelles, 1919).
- Idem, *Histoire des bois et forêts de Belgique* (Bruxelles, 1927).
- Goffart J. et Gravis A. : *Méthodologie de la botanique*, 2<sup>e</sup> éd. (Gand, 1924).
- Goffart J. : *Nouveau manuel de la flore de Belgique et des régions limitrophes* (Liège, s. d.).

- Idem, *Manuel pratique d'initiation botanique* (Liège, 1937).
- Jacquemyns G. et Tits D. : *La forêt de Soignes* (Syllabus de l'Extension de l'U. L. B., 1927).
- Kusch A. : *Qu'est-ce qui pousse là ?* (Paris, 1938).
- Idem, *Quelle est donc cette plante ?* (id.).
- Idem, *Quel est donc cet oiseau ?* (id.).
- Lameere A. : *Manuel de la faune de Belgique* (Bruxelles, 1895, 1900, 1907).
- Idem, *Les animaux de Belgique* (Bruxelles, 1936, 1938, ...).
- Massart J. : *Collection de cartes, schémas, etc.* (Bruxelles, 1909).
- Idem, *Esquisse de la géographie botanique de la Belgique* (Bruxelles, 1910).
- Idem, *Nos arbres* (Bruxelles, 1911).
- Idem, *Pour la protection de la nature en Belgique* (Bruxelles, 1912).
- Pierron S. : *Histoire de la forêt de Soignes* (Bruxelles, 1905).
- Idem, *Histoire de la forêt de Soignes*, 3 vol. (Bruxelles, 1938).
- Schouteden-Wéry (Mme) : *En Brabant*, 2<sup>e</sup> éd. (Bruxelles, 1913).
- Stevens et Van der Swaelmen : *Guide du promeneur dans la forêt de Soignes* (Bruxelles, t. I, 1914; t. II, 1923).
- Idem, *La forêt de Soignes. Monographies historiques, scientifiques et esthétique*, 2<sup>e</sup> éd. (Bruxelles et Paris, 1920).
- T. C. B. : *Notice historique jointe à la carte de la forêt de Soignes*.
- Thiollier : *Pour comprendre l'arbre et la forêt* (Paris, 1927).
- Vanderlinden H. : *La forêt charbonnière* (in Rev. de Philologie et d'Histoire, II, 1923).
- Vincent J. : *Nos oiseaux* (Bruxelles, 1898).

#### RELATIVE A L'HOMME

- Brucker E. : *Anatomie et physiologie* (Paris).
- Carrel A. : *L'homme, cet inconnu* (Paris, 1936).
- Champy : *Le corps de l'homme* (Paris, Rieder).
- Conrad W. : *Eléments de zoologie. Anatomie et physiologie de l'homme, etc.*, 2<sup>e</sup> éd. (Bruxelles, 1924).
- Encyclopédie française* (sous la direction de MM Anatole de Munzie et L. Febvre), Tome VII : L'Espèce humaine.
- Kraemer et collaborateurs : *L'univers et l'humanité* (Traduction Schalck de la Favene; Paris, 5 vol.).
- Lahy-Hollebecque et collaborateurs : *L'évolution humaine des origines à nos jours; étude biologique, psychologique et sociologique de l'homme* (Paris, 1934, 4 vol.).



- Mathieu J. : *Recueil de travaux pratiques d'histoire naturelle* (Paris, 1931).  
 Pittard : *Les races et l'histoire* (Coll. L'Évolution de l'Humanité, Paris, 1924).  
 Richet C. et C. : *Physiologie de l'homme* (Rieder, Paris).  
 Vaucaire R. : *Les origines de l'humanité* (Paris, 1935).  
 Idem, *L'homme, races et coutumes; histoire naturelle illustrée* (Larousse, Paris).

#### RELATIVE AU MILIEU HUMAINISE

- Arrivabene (Comte) : *Sur la condition des laboureurs et des ouvriers belges* (Bruxelles, 1845).  
 Remer-Sauvan J. : *La mystique de la ferme* (Coll. Les Livres de nature, Stock, Paris).  
 Besme V. : *Plan d'ensemble pour l'extension et l'embellissement de l'agglomération bruxelloise. Travaux de voirie en général. Habitations de la classe moyenne. Logements de la classe ouvrière* (Guyot, Bruxelles, 1866).  
 Ringen : *Les facteurs économiques et politiques qui ont créé la route commerciale entre Bruxelles et Cologne* (in Mémoires du 1<sup>er</sup> Congrès international de Géographie historique, 1931, Bruxelles, Van Campenhout).  
 Blache J. : *Notre paysage rural* (in La Campagne, Loisirs dans la nature, direction Roger Blais, Presses universitaires de France, 1939).  
*Catalogue du musée postal de Bruxelles* : Notices historiques sur la poste aux lettres (Schaerbeek-Bruxelles, 1936).  
 Cavens (Comte L.) : *Le canal de Willebroeck* (Bruxelles, 1921).  
 Cosyn A. : *La mesure d'Anderlecht* (in Le Folklore brabançon, 1<sup>re</sup> année, 1921, p. 142).  
 Damseaux A. : *Manuel des plantes de la grande culture* (Namur et Bruxelles, 1894, 2 vol.).  
 Deffontaines P. : *L'homme et la forêt* (Coll. Géographie humaine, Gallimard, Paris).  
 Delon Ch. : *Les Paysans* (livre de lecture, C. M. et S., Bibliothèque d'Éducation, Paris).  
 De Maegt J. (Rannah en Nele Klauwaerdinne) : *Kleine Almanak van Brabant* (Uitg. Die Poorte, Oude God, 1938 en 1939, 2 delen).  
 Demangeon et Weiler A. : *Les maisons des hommes, de la hutte au gratte-ciel* (Bourrellier, Paris, 1937, Coll. La joie de connaître).  
 Des Marez G. : *L'Organisation du travail à Bruxelles au XV<sup>e</sup> siècle* (Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique, t. LXV, 1904).  
 Idem, *Bruxelles-Maritime, son origine et son essor* (Bruxelles, Pothy, 1921, Société belge des Ingénieurs et Industriels).  
 Idem, *Note sur le manse brabançon au moyen âge* (in Mélanges H. Pirenne, Bruxelles, 1926).  
*Folklore Paysan* (revue périodique publiée par le Musée des Arts et Traditions populaires de France).  
 Gadeceau E. : *Les fleurs des moissons et des cultures*, Paris.



- Ginat et Weiler : *Les voyages, du coche à l'avion* (Boutrélier, Paris, Coll. La Joie de connaître).
- Grigaut M. : *Histoire du travail et des travailleurs* (Bibliothèque de la vie sociale, Delagrave, Paris, 1931).
- Guillaumin : *Notes paysannes et villageoises* (Bibliothèque d'Education, Paris).
- Idem, *La vie d'un simple* (Coll. Nelson).
- Hardy G. : *Géographie psychologique* (Coll. Géographie humaine, Gallimard, Paris, 1939).
- Heimans E. et Thyse J.-P. : *In het Vondelpark*, Amsterdam.
- Installations maritimes* (Historique du Cercle des Installations maritimes, Weissenbruch, Bruxelles, 1922).
- Installations maritimes* (Bruxelles - Port de Mer, brochure publiée par le journal « Le Soir », 12 novembre 1922).
- Jacquemijns G. : *Histoire du Grand-Bruxelles* (Vanderlinden, Bruxelles).
- Idem, *Victor Besme et le Grand-Bruxelles* (in *Le Flambeau*, Bruxelles, septembre, 1931).
- Idem, *Rôle de l'Administration dans le développement de l'agglomération bruxelloise* (in *Revue de l'Université de Bruxelles*, oct.-nov. 1931).
- Idem, *Le problème de la « cuve » de Bruxelles de 1795 à 1854* (in *Revue de l'Université de Bruxelles*, avril 1932).
- Lahy-Hollebecque : *Agnès et le vaste monde* (Paris).
- Ledent A. : *Esquisse d'urbanisation d'une capitale : Bruxelles, son passé, son avenir* (thèse inédite présentée à l'Institut d'Urbanisme, Université de Paris, 1938).
- Leleuvre des Noettes : *Les innovations techniques du moyen âge* (in *Mercur de France*, 1932).
- Le Hardy de Beaulieu : *Chemin de fer de la jonction directe des railways de l'Etat à Bruxelles avec station centrale dans l'intérieur de la ville pour le service des voyageurs, des postes et des télégraphes* (Bruxelles, 1855).
- Idem, *Station centrale à Bruxelles; quelques considérations nouvelles et examen des divers projets proposés* (Bruxelles, 1855).
- Lejour : *Les routes brabançonnaises sous le règne de Marie-Thérèse* (in *Mémoires du 1<sup>er</sup> congrès international de Géographie historique*, Van Campenhout, Bruxelles, 1931).
- Lewinski : *L'Evolution industrielle de la Belgique* (Misch et Thron, Bruxelles, 1911).
- Lienhart R. : *La pêche et la chasse* (in *La Campagne, Loisirs dans la nature*, Les Presses universitaires de France, 1939).
- Manuel des pêcheurs, pisciculteurs et garde-peche* (Soc. centr. pour la protection de la pêche fluviale).

- Muller J. : *Matériaux pour l'étude biologique élémentaire du milieu régional bruxellois* (in « *Prométhée* », depuis sept. 1938).
- Noel Ed. : *Les grandes fermes du Brabant* (Bull. T. C. B., p. 214 et s.).
- Petitjean O. : *Pour le centenaire des chemins de fer; les origines et le développement du réseau belge* (Bull. T. C. B., 1935, pp. 49, 64).
- Quenedey R. : *L'habitation urbaine et son évolution* (in *Annales d'Histoire économique et sociale*, janvier et mars 1934).
- Roupnel G. : *Histoire de la campagne française*.
- Verhouwe A., Pauwels en andere : *De geschiedenis en de folklore van de spoorwegen in Brabant, ter gelegenheid van het eeuwfeest 1835-1935* (Eigen Schoon en de Brabander, 1935).
- Verniers I. : *Les pionniers de l'urbanisme bruxellois* (Bull. T. C. B., 15 juillet, 1<sup>er</sup> août, 15 août et 15 septembre 1932).
- Idem, *Les transformations de Bruxelles et l'urbanisation de sa banlieue depuis 1795* (in *Annales de la S. R. A. B.*, t. XXXVII, 1934).
- Yernaux J.-R. : *La chaussure à travers les âges* (Bieleveld, Bruxelles, 1931).

## RELATIVE AUX RESSOURCES TOPONYMIQUES

- Bochart : *Bruxelles ancien et nouveau* (Bruxelles, 1853).
- Carnoy A. : *Origine des noms de lieux des environs de Bruxelles* (Bruxelles, 1927).
- Chalon J. : *Les vieux noms de rues et de localités* (Bull. T. C. B., 1911, p. 201).
- Chenedolle : *Les rues de Bruxelles* (1851).
- Divers : *Inleiding tot de studie van de vlaamse plaatsnamen* (Studiën en monographieën over plaatsnaamkunde, Standaard, Boekhandel, Brussel, 1929).
- Hubert H. : *Les vieilles rues de Bruxelles* (in *Le Folklore brabançon*, 108<sup>e</sup> n<sup>o</sup>, 18<sup>e</sup> année).
- Kurth G. : *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France* (Coll. des Mém. de l'Acad. Royale de Belg., XLVIII, 1895-1899, 2 vol.).
- Lindemans J. : *De naam Payottenland* (in *Eigen Schoon en de Brabander*, 1926).
- Idem, *Nag over de oorsprong van het woord « Payot »* (id., 1932).
- Idem, *Brabantse plaatsnamen* (id., 1926).
- Idem, *Brabantse plaatsnamen verzameld en toegelicht* (id., 1928).
- Idem, *Toponymie van Beersel* (id., 1935).
- Mansion J., *De voornaamste bestanddelen der Vlaamse plaatsnamen* (Alsemberg, Anderlecht, Beersel). Série N. F. G. Toponomica.
- Stroobant L. : *Les plus anciens noms de Bruxelles* (in *Le Folklore brabançon*, août 1935 et juin 1936).
- Theys : *Inleiding tot een geschiedenis der gemeente Alsemberg; etymologie van Alsemberg* (in *Eigen Schoon en de Brabander*, 1934).
- Vannerus J. : *Toponymie politique* (Bull. T. C. B., 1926, p. 454).



Van Loey A. : *Studie over de Nederlandse plaatsnamen in de gemeenten Elsene en Ukkel* (Koninklijke Vlaamse Academie voor taal- en letterkunde, Leuven, 1931).

Vincent A. : *Les noms de lieux de la Belgique* (Bruxelles, 1927).

Idem. *Les noms de lieux de la Belgique* (Bull. T. C. B., 1928, p. 9).

Idem. *Sur une cause de rayonnement des noms en toponymie* (in Revue de l'Université de Bruxelles, mai-juin 1912).

Idem. *La Sene. étude toponymique* (in Revue de l'Université de Bruxelles, 1912-1913, p. 607 et s.).

Idem. *Toponymie d'Anderlecht* (in n° spécial du Folklore brabançon consacré à la commune d'Anderlecht 1930).

#### RELATIVE AUX RESSOURCES FOLKLORIQUES

##### *Biographie Nationale.*

Hochart : *Bruxelles ancien et nouveau* (1853).

Cattier Ed. : *Au bon vieux temps; les mœurs et les coutumes à Bruxelles.* Bull. T. C. B., 1927, pp. 58-59, 107-108, 142-143, 215, 347-348).

Celis A. : *Volkkundige kalender voor het Vlaamse land* (Gent, 1923).

Coremans : *L'année de l'ancienne Belgique* (1844).

Courouble L. : *La Famille Kackebroeck* (série de romans de mœurs).

Crick L. : *Jouets et jeux vendus à Bruxelles au XVIII<sup>e</sup> siècle* (in Le Folklore brabançon, 7<sup>e</sup> année, n° 42).

De Baere C. : *L'Ommegang de Bruxelles dans le passé* (Bull. T. C. B., 1930, p. 298).

De Coek en Teirlinck : *Brabansch sagenboek* (3 delen, 1909, 1912).

Idem. *Kinderspel en Kinderlust.*

De Raadt : *Les sobriquets des communes belges; blason populaire* (Bruxelles, 1904).

De Reynsberg-Düringsfeld : *Le Calendrier belge* (1861).

Des Ombiaux : *Guidon d'Anderlecht* (L'Édition populaire bi-mensuelle, Mertens, Paris-Bruxelles, s. d.).

Idem. *Psychologie d'une Capitale* (Librairie moderne, Paris-Bruxelles).

De Vogel V. : *Légendes bruxelloise* (Office de Publicité, Bruxelles).

Idem. *Petites chroniques bruxelloises* (Vanderlinden, Bruxelles, 1939).

Dienckx de Ten Hamme J. : *Souvenirs du Vieux-Bruxelles* (Rossel, Bruxelles, s. d.).

Freddy G. : *Bruxelles-Inconnu* (Librairie contemporaine, Wavre, 1904).

Garnir G. : *Le conservateur de la Tour Noire.*

Idem. *A la Boule plate.*

Guislain A. : *Découverte de Bruxelles* (L'Eglantine, Bruxelles, 1930).

Idem. *Bruxelles-Atmosphère 10-22* (L'Eglantine, Bruxelles, 1932).

Idem. *Les confidences du Manmouth* (Le Cheval de Bois, Bruxelles, 1935).

Hermant P. : *Glossaire d'argot bruxellois* (Burgonsch), in Le Folklore brabançon, 13<sup>e</sup> année.

Idem. *Quelques notes d'intérêt folklorique tirées de l'œuvre d'Adenes li Rois* (in Le Folklore brabançon, avril 1927).

Hymans L. et Rousseau J.-B. : *Le Diable à Bruxelles* (Bruxelles, 1853).

Imbert Aug. et Bellet B.-L. : *Tablettes bruxelloises ou usages, mœurs et coutumes de Bruxelles* (Bruxelles, Lalau et Cie, 1828).

Kervyn de Marcke ten Driessche R. : *Types bruxellois* (traduction d'après Brussels types, de C. Verhavert, Rex, 1932).

Lefèvre (O. Praem. Plac.) : *Le calendrier de Bruxelles avant la réforme liturgique du XI<sup>e</sup> siècle* (in Archives, Bibliothèques et Musées de Belgique, t. XII, n° 1, 1936, Bruxelles).

Lenonmer C. : *La Belgique* (Castaigne, Bruxelles, 1905).

Idem. *La vie belge* (Charpentier, Fasquelle, Paris, 1905).

Mahutte F. : *Bruxelles-Vivant* (Anthologie contemporaine des écrivains français et belges, Bruxelles-Paris, 1891).

Idem. *Quelques histoires* (L'Édition populaire bi-mensuelle, n° 12, Mertens, Paris-Bruxelles, s. d.).

Idem. *L'Évolution de Bruxelles* (Bull. T. C. B., 1912, pp. 505-507).

Idem. *Bruxelles* (Bull. T. C. B., 1922, pp. 313-315, 337-339).

Marinus A. : *Le Folklore belge* (Éditions historiques, 1938, 3 volumes).

Idem. *L'Ommegang du Sablon au XVI<sup>e</sup> siècle* (in Le Folklore brabançon, février 1935).

Idem. *Le culte d'Evrard 't Serclaes* (in Le Folklore brabançon, n° 68, 12<sup>e</sup> année).

Idem. *Musées locaux* (in Le Folklore brabançon, 18<sup>e</sup> année, juin 1939).

Pergameni Ch. : *L'esprit bruxellois au début du régime français* (Lamertin, Bruxelles, 1911).

Idem. *Un Bruxellois, soldat de l'Empire; notes de psychologie bruxelloise* (Revue de l'Université de Bruxelles, 1922).

Idem. *Fêtes bruxelloises sous le Directoire* (Revue de l'U. L. B., 1923).

Idem. *Les fêtes révolutionnaires et l'esprit public bruxellois* (Annales de la S. R. A. B., 1913).

Idem. *Le Parc de Bruxelles en l'an VI* (in Mélanges H. Pirenne, 1926, t. II).

Idem. *Le « Souper des Jacobins » à Bruxelles en 1797* (La Société nouvelle, oMns, 1913).

Idem. *Le théâtre politique et l'esprit public bruxellois au début du régime français* (Annales de la S. R. A. B., 1913).

Idem. *La psychologie bruxelloise; contribution historique* (Annales de la S. R. A. B., 1927).

Périodiques : *Le Folklore brabançon; Eigen Schoon en de Brabander; Bulletin du Touring Club de Belgique; Toerisme* (Vlaamse Toeristenbond); *Bulletin de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles; Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles; Biekorf; Bulletin van Brabantse Folklore. Ons Volksleven; Rond den Heerd; Valk en Taal; Volkskunde.*



Petitjean O. : *Folklore bruxellois. L'ancien grand serment royal et noble des arbalétriers et carabiniers au café des Brigittines* (Bull. T. C. B., 1933, pp. 193-198).

Idem, *Folklore bruxellois. Le Grand serment royal des archers au berceau de Guillaume Tell* (Bull. T. C. B., 1933, p. 81 et s.).

Idem, *Folklore bruxellois. Le Jardin aux Fleurs et le Grand Serment royal de Saint Georges* (Bull. T. C. B., 1933, pp. 1 à 6).

Pierron S. : *Assemblées de sorcières dans la forêt de Soignes* (in Le Folklore brabançon, août 1935 et juin 1936).

Quiévreux L. : *L'Evolution de Bruxelles, à travers la lognette du théâtre* (in Le Folklore brabançon, 18<sup>e</sup> année, 1938-1939).

Roujol F. : *Les kermesses de Bruxelles* (in Le Folklore brabançon, 8<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 48).

Sacré M. : *De oude brusselsche bieren* (Eigen Schoon en de Brabander, mei 1926).

Idem, *Bijdragen tot een folkloristischen kalender voor Brabant* (Eigen Schoon en de Brabander, juni 1926).

Idem, *De voormalige dorpschuttersgilden in Vlaamsch Brabant, arrondissement Brussel* (in Eigen Schoon en de Brabander, 1929).

Schayes : *Essai historique sur les usages et croyances des Belges*.

Servenius J. : *Résumé historique de la Grande Gilde des Arbalétriers, précédé de Considérations sur l'Arbalète et le Tir* (Bruxelles, 1934).

Streuvelds St. : *Genoveva van Brabant* (uitg. L. J. Veen, Amsterdam, z. d.).

Tahon V. : *Grand Serment de l'Arbalète à Bruxelles et ses manifestations artistiques au XVII<sup>e</sup> siècle* (Annales de la S. R. A. B., t. XXV).

Theys : *De taarten van St-Genesius-Rode* (Eigen Schoon en de Brabander, 1934).

Teirlinck I. : *Plantenkultuur*.

Idem, *Flora magica*.

Idem, *Flora diabolica*.

Van Bever A. : *Tooneelen uit het dorpsleven in Brabant in de XVI<sup>e</sup> eeuw* (Eigen Schoon en de Brabander, 1933 en 1934).

Van de Wiele M. : *Légendes* (Lebègue et Cie, Bruxelles, 1913).

Van Haudenarde M. : *Anciens poids et mesures du Brabant* (Le Folklore brabançon, n<sup>o</sup> 58-59).

Van Mook W. : *Folklore bruxellois : La légende de Mieke et Janneke, géants de Brabant* (Bull. T. C. B., 1931).

Van Schevensteen : *Les pratiques religieuses dans le folklore médical en Belgique*.

Van Volsom : *Folklore : Quelques spécialités bruxelloises* (Bull. T. C. B., 1914).

Verhavert C. : *Brusselache typen ('t Spaverke, Brussel, 1936)*.

Idem, *Van Ketjes en Kiekefretters* (id.).

Idem, *In onze goedige Stede* (id., 1928).

Idem, *Uit Brussel's Verleden* (id., 1937).

Willmar (Baronne) : *Souvenirs de Bruxelles* (Devroye, Bruxelles, 1862).

RELATIVE AUX RESSOURCES ARCHEOLOGIQUES  
ET ICONOGRAPHIQUES

Bonenfant P. : *A propos de trois chapiteaux de l'Hôtel de Ville* (Bull. de la S. R. A. B., août 1935).

Idem, *Le Musée de l'Assistance publique de Bruxelles* (Hôpital Saint-Pierre), in Bull. T. C. B., 1927.

Crick-Kunzinger : *Les tapisseries de Bruxelles* (nombreux articles dans le Bull. des Musées royaux d'Art et d'Histoire).

Dansaert G. : *Les anciennes faïences de Bruxelles; histoire, fabrication, produits* (Bruxelles, 1922).

de Borchgrave d'Altena (comte J.) : *Des caractères de la sculpture brabançonne vers 1500* (Annales de la S. R. A. B., t. XXXVIII, 1934).

Idem, *Sculptures gothiques en pierre conservées au Musée communal de Bruxelles* (Bull. S. R. A. B., 1934).

de Loe (Baron) : *Nations d'archéologie préhistorique, belgo-romaine et franque à l'usage des touristes* (T. C. B., Bruxelles, s. d.).

Idem, *Catalogue descriptif et raisonné* : t. I. Les âges de la pierre; t. II. Les âges du métal (Vromant, Bruxelles, 1931).

Des Marez G. : *Traité d'architecture dans son application aux monuments de Bruxelles* (T. C. B., Bruxelles, 1921).

Idem, *Guide illustré de Bruxelles* : t. I. Les monuments civils; t. II. Les monuments religieux (T. C. B., Bruxelles, 1928).

Idem, *Le Musée communal de Bruxelles* (in Les Musées de Bruxelles, T. C. B., Bruxelles, 1918).

Idem, *La Place Royale à Bruxelles. Genèse de l'œuvre, sa conception, ses architectes*.

Idem, *L'Abbaye de La Cambre* (Bull. T. C. B., 1921, p. 291).

Destrée Jos. : *Tapisseries et sculptures bruxelloises à l'Exposition de l'Art ancien* (Bruxelles, 1905).

Idem, *L'Exposition d'Art ancien à Bruxelles* (in Jubilé national de 1905).

Idem, *A propos de l'influence de Roger Van der Weyden sur la sculpture brabançonne* (Annales de la S. R. A. B., t. XXVIII).

Idem, *Etude sur la sculpture brabançonne au moyen âge* (Annales de la S. R. A. B., t. VII, 1894).

Idem et Van de Ven : *Musées royaux du Cinquantenaire : les tapisseries* (Bruxelles, 1910).

Divers : *Memorial de l'Exposition « Cinq siècles d'art »* (Dietrich et Cie, Bruxelles, 1935, 2 vol.).

Duverger J. : *De Brusselsche steenhickeloren (Beeldhouwers, bouwmeesters) uit de XIV<sup>e</sup> en de XV<sup>e</sup> eeuw, met een aanhangsel over Klaas Stuter en zijn Brusselsche medewerkers te Dijon* (Vyncke, Gent, 1933).

Idem, *Brussel als kunstcentrum in de XIV<sup>e</sup> en de XV<sup>e</sup> eeuw* (De Sikkel, Antwerpen, Vyncke, Gent).

Lavalleye J. : *La question de Roger Van der Weyden, peintre bruxellois*.

Idem, *Le Béguinage d'Anderlecht* (in Le Folklore brabançon, août-oct. 1930).

- Idem, *L'École du Chapitre d'Anderlecht* (Bull. de la S. R. A. B., sept. 1933).
- Lemaire (chanoine) : *Les origines du style gothique en Brabant* (Bruxelles, 1906).
- Leroy G. : *Tableau d'orientation du Mont des Arts* (Bull. T. C. B., 1913, p. 481).
- Leurs St. : *Les origines du style gothique en Brabant* (Bruxelles-Louvain, 1922).
- Luwet de Wittrenge : *Essai sur la porcelaine dite de Bruxelles* (Annales de la S. R. A. B., t. XXXVI, 1931).
- Neve : *Un ornement de la campagne brabançonne : les églises rurales des environs de Bruxelles* (Bull. T. C. B., 1931).
- Pergameni Ch. : *L'Hôtel de ville de Bruxelles; notice historique et descriptive* (Bruxelles, 1935).
- Idem, *Le « nouveau » Parc de Bruxelles* (L'Emulation, n° III, 1934, 27 p.).
- Idem, *Le Musée communal de Bruxelles, ce qu'il fut, ce qu'il doit être* (notice publiée par la Société des Amis du Musée communal, 1933).
- Petitjean O. : *Grimbergen en Brabant : Quelques chefs-d'œuvre de la sculpture flamande au XVII<sup>e</sup> siècle* (Bull. T. C. B., 1929, p. 292).
- Stadeler : *Le pavillon chinois et la tour japonaise à Laeken* (Bull. T. C. B., 1929, p. 77).
- Idem, *Le Musée du Congo à Tervueren* (Bull. T. C. B., 1913, p. 526).
- Terlinden (Vicomte Ch.) : *Bruxelles, centre d'art* (in Le Flambeau, Bruxelles, août 1935).
- Theys : *Over enkele schilderijen in de kerk van Atseberg* (Eigen Schoon en de Brabander, 1934).
- Thihaut de Maisières (Abbé) : *Les églises brabançonnnes à tour centrale* (Annales de la S. R. A. B., t. XXXVIII, 1934).
- T. C. B. : *Les Musées de Bruxelles*.
- Velge H. : *La Collégiale des SS. Michel et Gudule à Bruxelles* (Bruxelles, 1926).

#### RELATIVE A L'HISTOIRE

- Almanachs de Bruxelles* (série aux Archives de la Ville de Bruxelles).
- Bernier : *Histoire de Saint-Gilles-Bruxelles*.
- Bertrand L. : *Schaerbeek depuis cinquante ans, 1860-1910* (Dechenne, Bruxelles, 1912).
- Boligne Maurice : *L'insurrection prolétarienne de 1830 en Belgique* (Bruxelles, 1929).
- Bolsee J. : *La grande enquête de 1389 en Brabant* (Bruxelles, 1929).
- Bonenfant P. : *Quelques cadres territoriaux de l'histoire de Bruxelles* (Annales S. R. A. B., t. XXXVIII, 1934).
- Idem, *Le pagus de Brabant* (Bull. Soc. belge d'Etudes géographiques, mai 1935).

- Idem, *L'Ancienne leproserie Saint-Pierre à Bruxelles; notice historique* (annexe au Rapport annuel de la Commission d'Assistance publique de la ville de Bruxelles pour 1927; Bruxelles, Commission d'assistance, 1930).
- Idem, *Le premier gouvernement démocratique à Bruxelles* (in Revue de l'U. L. B., mai-juin 1921).
- Idem, *Le problème du pauperisme en Belgique à la fin de l'ancien régime* (Publications de l'Académie royale de Belgique).
- Idem, *La suppression de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas autrichiens* (Publications de l'Académie royale de Belgique).
- Idem, *Notice de la donation du domaine de Leeuw-Saint-Pierre* (in Revue de Philologie et d'histoire, t. XIV, 1935).
- Idem, *Les premiers remparts de Bruxelles* (in Annales de la S. R. A. B., t. XL, 1936).
- Idem, *Les blessés de 1830 soignés dans les hôpitaux bruxellois* (imprimerie disonaise, Dison, 1930).
- Idem, *Une entreprise d'exportation d'enfants à Bruxelles au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Annales de la S. R. A. B.).
- Brunelle P.-J. : *Bruxelles ancien et moderne, et ses environs, ou Guide du voyageur dans cette capitale* (Lecharlier, Bruxelles, 1819).
- Christyn J.-B. : *Les droits et Coutumes de la Ville de Bruxelles* (Bruxelles, 1762).
- Clerbaut : *La bourgeoisie et les bourgeois dans l'ancien Bruxelles, au point de vue historique et juridique* (Annales de la S. R. A. B., 1897-1898, t. XI-XII).
- Colin J. : *Rouge-Clair* (Bull. T. C. B., 1913, p. 406).
- Cosyn A. : *Sites brabançons : promenades champêtres en Brabant; les Abbayes brabançonnnes* (Bénard, Liège).
- Idem, *Le Brabant inconnu*.
- Idem, *Guide historique et descriptif des environs de Bruxelles* (2 vol.).
- Idem, *Le Brabant rustique; aspect général de la région; le château de Wemmel* (Bull. T. C. B., 1927, p. 300).
- Idem, *Le Brabant* (Bull. T. C. B., 1920, p. 367).
- Idem, *La procession de Laeken de 1622* (in Le Folklore brabançon, 1921, p. 82-86).
- Idem, *Notes sur le vieux Laeken : le presbytère, la kermesse* (Le Folklore brabançon, 1921, p. 154).
- Idem, *Les embellissements de Laeken* (Bull. T. C. B., 1913, p. 323).
- Idem, *Laeken ancien et moderne* (Bulens, Bruxelles, 1904).
- Idem, *L'Eglise de Laeken* (Bull. T. C. B., 1922, p. 191).
- Idem, *Messe : le hameau de Hasselt* (Bull. T. C. B., 1921, p. 330).
- Idem, *Grimbergen* (85 grav., 112 p.).
- Idem, *Jette Saint-Pierre : Abbaye de Dielighem, Couvent du Sacre-Cœur, Eglise* (Bull. T. C. B., 1922, p. 221).
- Idem, *Jette-Saint-Pierre : L'arbre-ballon* (Bull. T. C. B., 1912, p. 272).



Idem, *Le Janhuurg de Koekelberg* (Bull. T. C. B., 1921, p. 221).  
 Idem, *Ganshoren : les biens communaux* (Bull. T. C. B., 1919, p. 263).  
 Idem, *Berchem-Sainte-Agathe* (Bull. T. C. B., 1921, p. 350).  
 Idem, *Grand-Bigard* (104 p., avec illustrations).  
 Idem, *Les anciens ermitages près de Bruxelles* (Bull. T. C. B., 1921, p. 126-129).  
 Idem, *Wemmel* (Bull. T. C. B., 1927, p. 344-346).  
 Idem, *Dilbeek* (id., 1924, p. 289).  
 Idem, *Les Abbayes de Forest et de La Cambre* (id., 1913, p. 260).  
 Idem, *Uccle : le parc du Wolvendael* (id., 1921, p. 483).  
 Idem, *Uccle : le château de Boetendael* (id., 1922, p. 4).  
 Idem, *Forest : le parc Duden et ses environs* (id., 1914, p. 134).  
 Idem, *Draogenbosch et Ruysbroeck* (id., 1925, p. 205).  
 Idem, *Uccle : le vallon de Saint-Job* (id., 1922, p. 101).  
 Idem, *Uccle : l'ancienne ferme De Hoeve* (id., 1919, p. 131).  
 Idem, *La vallée de la Vlese* (id., 1922, p. 317).  
 Idem, *Linkebeek : ferme de Percke, ferme Saint-Eloy* (Bull. T. C. B., 1908, p. 486).  
 Idem, *Linkebeek : le vallon* (id., 1922, p. 151).  
 Idem, *Atseberg, Tourneppe, Huyssinghen* (Bull. T. C. B., 1923, pp. 293, 321, 362).  
 Idem, *Atseberg : Termeulenbeek, l'église, les stations néolithiques* (id., 1912, p. 402; 1905, p. 291).  
 Idem, *Leeuw-Saint-Pierre : le château de Rattendael* (id., 1922, p. 471).  
 Idem, *Gaesbeek : le château* (id., 1905, p. 3; 1924, p. 185).  
 Idem, *Entre l'avenue de Tervueren et la chaussée de Louvain* (Bull. T. C. B., 1923, p. 448).  
 Idem, *Woluwe-Saint-Pierre et Woluwe-Saint-Lambert* (id., 1923, p. 463).  
 Idem, *Woluwe-Saint-Etienne* (id., 1923, p. 489).  
 Idem, *Crainhem* (id., 1923, p. 519).  
 Idem, *Tervueren : le village, l'église, le bois des Capucins, Ravenstern, l'ancien château de Tervueren, le Parc et le Musée* (id., 1926, pp. 209, 379, 476).  
 Idem, *Dieghem* (id., 1925, p. 344-348).  
 Cosyn : *Guide de Bruxelles* (Coll. des Guides Cosyn, T. C. B., Bruxelles, 1935).  
 Cumont F. : Nombreuses études dans le Bulletin et dans les Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles (notamment au sujet de monnaies et de médailles trouvées au cours des fouilles).  
 Cuvelier J. : *Les dénombrements de foyers en Brabant (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)* : Bruxelles, 1912).  
 De Cuyper A. : *Contumes de la Ville de Bruxelles* (in Recueil des anciennes coutumes de la Belgique, Bruxelles, 1868).

Delevooy : *Gaesbeek* (Bull. T. C. B., 1927, p. 135; 1928, p. 276; 1930, p. 157).  
 Deitorge H. : *Schaerbeek, étude de géographie urbaine* (in Bulletin de la Société royale belge de géographie, 1939).  
 De Meulemeester : *De abdij van Dieleghem en de gemeente Jette* (Eigen Schoon en de Brahande, 1933, n° 9).  
 De Munk : *Tervueren : la ferme de « Ter Munt »* (Le Folklore brabançon, 13<sup>e</sup> année, n° 77).  
 De Paduwa : *Le Payottenland* (Le Folklore brabançon, 1921, p. 162).  
 De Pauw : *La vallée du Maelbeek avec une monographie d'Etterbeek* (Bruxelles, 1914).  
 De Saegher : *Histoire populaire de Schaerbeek* (Mommens, Schaerbeek, 1887).  
 Des Marez G. : *Les luttes sociales à Bruxelles* (Revue de l'U. L. B., 1900, 1906).  
 Idem, *La première étape de la formation corporative : l'entraide* (in Bull. de l'Académie royale de Belgique, 1921).  
 Idem, *Le Borgendael à Bruxelles dans sa lutte contre l'industrie privilégiée* (Revue de l'U. L. B., 1903).  
 Idem, *Les Bogards dans l'industrie drapière à Bruxelles* (Mélanges P. Frédéricq, 1904).  
 Idem, *Les corporations bruxelloises* (Annales de la S. R. A. B., XVIII, XXI, XXIV).  
 Idem, *Secaux des corporations, note complémentaire* (id.).  
 Idem, *Mutualistes et compagnonnages à Bruxelles au XV<sup>e</sup> siècle* (Malines, 1911).  
 Idem, *Pages d'histoire syndicale : le compagnonnage des chapeliers bruxellois 1576-1909* (Bruxelles, 1909).  
 Idem, *Histoire constitutionnelle des métiers* (Annales de la S. R. A. B., XVIII).  
 Idem, *L'origine et le développement de la Ville de Bruxelles : Le quartier Isabelle et Ter Arken* (Comité d'Etudes du Vieux-Bruxelles, Van Oest, Bruxelles, 1927).  
 Idem, *Le droit d'Uccle* (Bull. de la Commission royale des anciennes lois et ordonnances, t. X, 1914).  
 Idem, *L'ancien beffroi de la Ville de Bruxelles* (Annales de la S. R. A. B., t. XXI, 1907).  
 Idem, *Le problème de la colonisation franque et du régime agraire dans la Basse-Belgique* (Mémoires de l'Académie de Belgique, Bruxelles, 1926).  
 Idem, *Etudes inédites* (publiées par un groupe de ses anciens élèves; Bruxelles, 1936).  
 Deventer J. : *Atlas des villes de la Belgique du XVI<sup>e</sup> siècle* (Van Campenhout, Bruxelles, fascicule 9 est consacré à Bruxelles, et est accompagné d'une notice historique par A. Wauters).  
 De Seyn : *Dictionnaire historique et géographique des communes briges* (1932).  
 Dessart M. : *Guide de La Panne* (1958).  
 Divers : *Anderteicht* (n° spécial publié par le Folklore brabançon, 1930).  
 Dubois A. : *Les bourgmestres de Bruxelles depuis 1830* (Bruxelles, 1897).

Dumont-Wilden : *Les transformations de Bruxelles et le roi Léopold II* (Publ. T. C. B., 1926, p. 544).

Favresse F. : *Esquisse de l'évolution constitutionnelle de Bruxelles depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1477* (Annales de la S. R. A. B., 1934).

Idem, *Le Conseil de Bruxelles, 1282-1421* (Revue belge de Philologie et d'histoire, 1930).

Idem, *La keute de Bruxelles de 1229* (Bull. de la Commission royale d'histoire, t. XCVIII, 1934).

Idem, *Documents relatifs à l'histoire politique intérieure de Bruxelles de 1477 à 1480* (Bull. de la Commission royale d'histoire, 1934).

Idem, *La signification du mot « jure » dans les actes bruxellois du moyen âge* (Revue de Philologie et d'histoire, 1931).

Idem, *Actes intéressant la Ville de Bruxelles, 1154-2 décembre 1302* (Bull. de l'Académie royale de Belgique, 1938, CIII).

Idem, *L'avancement du régime démocratique à Bruxelles pendant le moyen âge* (Mémoire de l'Académie royale de Belgique, t. XXX, 1932).

Galelont : *Chronique des événements les plus remarquables arrivés à Bruxelles de 1780 à 1827* (2 vol., Bruxelles, 1870-72, publié par).

Idem, *L'avocat Vanck devant le Conseil de Brabant* (Commission royale d'histoire, 1881, 1882).

Gessler J. : *Erasmus à Anderlecht* (Le Folklore brabançon, nos 62-63, pp. 179-181).

Henne et Wauters : *Histoire de Bruxelles* (Bruxelles, 1845, 3 vol.).

Hijmans L. et P. : *Bruxelles à travers les âges* (Bruijlanf, Bruxelles, 1882-1885, 3 vol.).

Jourdain et Vanstalle : *Dictionnaire encyclopédique de géographie et d'histoire* (1895-1906).

Laurent et Quicke : *La guerre de la Succession de Brabant* (Revue du Nord, t. XIII, 1927).

Leroy : *Monographie de la commune d'Ixelles* (Ixelles-Bruxelles, 1885).

Lindemans J. : *De Frankische kolonizatie in Brabant* (Eigen Schoon en de Brabander, 1934).

Mahille A. : *Bruxelles communal et pittoresque* (1887).

Mann (Abbé) : *Abrégé de l'histoire ecclésiastique, civile et naturelle de la ville de Bruxelles et de ses environs; avec la description de ce qui s'y trouve de plus remarquable* (Lemaire, Bruxelles, 1785, 3 vol.).

*Memoire statistique du Préfet du département de la Dyle* (an X).

Ministère de l'Intérieur : *Publications officielles* (recensements décennaux).

Pelgrims R. : *Le château de Beersel* (Bull. T. C. B., 1933, p. 97).

Pergamen Ch. : *Reception du Premier Consul en l'an XI* (Annales de la S. R. A. B., t. XL, 1936).

Petitjean O. : *Forest et son église gothique* (Bull. T. C. B., 1931).

Pirenne H. : *Histoire de Belgique* (Lamertin, Bruxelles, 7 vol.).

Idem, *La Belgique et la guerre mondiale* (Les Presses universitaires de France, Paris, 1928).

Pouillet E. : *Histoire de la Joyeuse-Entrée de Brabant et de ses origines* (Mémoires de l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1863).

*Recueil des proclamations et arrêtés des Représentants du Peuple français* (devenu par la suite le Recueil des Lois de la République française; fin du XVIII<sup>e</sup> siècle).

Ruhyns de Schneidauer : *Saint-Josse-ten-Noode* (Bull. T. C. B., 1927).

Sluys A. : *Charles Buis et la Ligue de l'Enseignement* (Document n° 43, Ligue de l'Enseignement, Bruxelles, 1922).

Smeets G. : *Henri IV, duc de Brabant* (Bruxelles, 1908).

Stroobant L. : *L'île Saint-Gery à Bruxelles* (Le Folklore brabançon, n° 69).

Idem, *Les sires de Hoeren-lez-Bruxelles* (id., n° 81, février 1935).

Tassier S. (Charlier) : *Verlaoy, précurseur du mouvement flamand* (Revue de l'U. L. B., janvier 1938).

Idem, *Edouard de Watkiers* (id., 1939).

Terlinden (Vicomte Ch.) : *Bruxelles, Place de Guerre* (Annales de la S. R. A. B., 1934).

Idem, *L'entrée des Alpes à Bruxelles en 1814* (Annales de la S. R. A. B.).

Theys C. : *Sint-Genesius-Rode* (in Eigen Schoon en de Brabander, 1932).

T. C. B. : *60 promenades pédestres aux environs de Bruxelles*.

Idem, *100 promenades* (idem).

Van Bemmel : *Histoire de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek* (1869).

Van den Berghe : *Anderlecht door de eeuwen heen*, Eigen Schoon en de Brabander (1938).

Vanderkindere L. : *Deux notes a propos d'Uccle* (le Dieweg et l'Echevinage), in Bull. de l'Académie royale de Belgique, 1904.

Idem, *Le Siècle des Artevelde* (Bruxelles, 1897).

Vanderlinden : Divers articles consacrés au passé d'Uccle, in Eigen Schoon en de Brabander (avril 1926, juin 1926, décembre 1926, 1931, 1932, 1934, 1935).

Van Kalken F. : *Les commotions populaires en Belgique* (1834-1902), Office de Publicité, Bruxelles, 1936.

Van Lil (Commandant) : *Bataille de Waterloo; guide du panorama de Waterloo* (Tilbury, Bruxelles, s. d.).

Van Neck : *Bruxelles illustré*.

Idem, *1830 illustré*.

Idem, *Waterloo illustré*.

Idem, *Histoire de Belgique illustrée*.

Van Tichelen : *Het Groot Begijnhof en de Geuzen te Brussel* (Eigen Schoon en de Brabander, 1933, n° 10).

Vennekens (Abbé F.) : *La Seigneurie de Gaesbeek* (Afflighem, Abbaye, 1935).

Idem, *De landkeur van Gaesbeek* (Eigen Schoon en de Brabander, 1912).

Verbesselt : *De pastorie van Neder-over-Heembeek* (Eigen Schoon en de Brabander, 1932, nos 5-6).



- Idem, *Studiescheits voor de geschiedenis van Neder-over-Hoembek* (z. d. in-4°, 9 bladzijden, 18 foto's).
- Ville de Bruxelles : *Publications officielles* (Bulletin communal, Rapport annuel, etc.).
- Vincent : *Les levées de terre de la Forêt de Soignes* (Annales de la S. R. A. B., t. XXIX, pp. 153-158).
- Wauters A. : *Histoire des Environs de Bruxelles* (Bruxelles, 1855, 3 vol.).
- Idem, *Histoire de Bruxelles* (Bruxelles 1815, 3 vol.), en collaboration avec Henne.
- Idem, *Notice consacrée à la Ville de Bruxelles* (9<sup>e</sup> fascicule de l'Atlas des villes de la Belgique au XVI<sup>e</sup> siècle, par J. de Deventer).
- Idem, *Le Palais de la Ville de Bruxelles à l'Exposition universelle de 1897. L'Administration communale de Bruxelles à travers les âges* (Deman, Bruxelles, 1897).
- Idem, *Le duc Jean I<sup>er</sup> et le Brabant sous le règne de ce Prince* (Bruxelles-Liège, 1862, Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique, t. XIII).
- Idem, *Les plus anciens échevins de la Ville de Bruxelles* (Annales de la S. R. A. B., t. VIII, 1894).
- Idem, *Etudes et anecdotes relatives à nos anciens architectes* (Bruxelles, 1885).
- Idem, *Les tapisseries bruxelloises, essais historiques sur les tapisseries de haute et de basse-lisse de Bruxelles* (Bruxelles, 1878).
- Uccle au temps jadis (notices dues à divers collaborateurs, et publiées par les soins du Cercle Uccle-Centre-d'Art, 1950).

#### RELATIVE AU MILIEU SOCIAL

- Fauconnier M. : *Compte rendu de la XI<sup>e</sup> Semaine sociale universitaire : La structure sociale d'une grande ville, l'Agglomération bruxelloise* (Revue de l'U. L. B., janvier 1929).
- Mazereel : *Klank- en vormleer van het Brusselsch dialect met zijn plaatselijke verscheidenheden* (Leuven, 1931).
- Van Loey A. : *Bruxelles et sa région au point de vue linguistique* (Annales de la S. R. A. B., t. XXXVIII, 1934).
- Verniers L. : *La déconcentration urbaine de la Ville de Bruxelles* (Mémoires du 1<sup>er</sup> Congrès International de Géographie historique, Bruxelles, 1931, Van Campenhout).
- Idem, *Démographie et expansion territoriale de l'agglomération bruxelloise depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle* (Bull. de la Société belge d'Etudes géographiques, mai 1935).
- Idem, *Les Impasses bruxelloises* (Le Folklore brabançon, août 1934).
- Idem, *Bruxelles de 1830 à nos jours*, 1956.

## La Vallée de la Woluwe

T ELLE que nous l'avons connue et telle que nous la connaissons encore, la vallée de la Woluwe mérite de retenir notre attention. Les travaux de voirie qui y ont été entrepris n'ont pas fait disparaître complètement le ruisseau qui, de Boitsfort à Zaventem agrémente une promenade bien connue des Bruxellois.

Les premières études relatives à l'aménagement du boulevard de la Woluwe remontent à 1908 et c'est à cette époque que les



Le Valtomolen en 1936.

administrations communales de Boitsfort et Auderghem entreprirent la création du premier tronçon c'est-à-dire le Boulevard du Souverain. Les nombreuses inondations qui dévastaient la



contrée obligèrent les administrations à prendre une décision. En 1925, fut fondée la Société Intercommunale pour l'Assainissement de la Woluwe. Son activité débuta en 1926, par la construction du grand collecteur de Machelen et de Woluwe-Saint-Etienne qui fut achevé en 1934. La crise économique et les événements de 1940 devaient ralentir l'activité de la Société qui reprit ses travaux après la guerre. Woluwe-Saint-Lambert, Woluwe-Saint-Pierre, Auderghem et Boitsfort furent éventrés. Les travaux se terminèrent en 1953 par la création du grand collecteur du Boulevard du Souverain à Boitsfort. Les inondations avaient pris fin mais la vallée avait subi de graves dégâts.

Des souvenirs du passé avaient disparu et parmi eux le château Kieffelt, le cabaret « In de Kwak », le château Convent, le Cayerhuis, le Vellemolén, 't Hof ten Ryck, etc.

D'autres, heureusement, et ils sont nombreux sont arrivés jusqu'à nous. Nous aurons l'occasion d'en parler plus loin. Les administrations communales dont les territoires bordent le ruisseau veillent à leur sauvegarde et s'efforcent de les mettre en valeur.

Watermael-Boitsfort vient d'acquérir la « Maison Haute », dernier vestige de la Venerie ducale; elle y créera un centre intellectuel et un musée folklorique.

Auderghem a aménagé le parc de Ter Reuken dont les étangs font les délices des pêcheurs à la ligne, des amateurs du lancer et surtout des constructeurs de bateaux miniatures dont les réussites sont des chefs-d'œuvre et dont les évolutions sur l'eau attirent, à la belle saison, de nombreux promeneurs. Mettant à profit les derniers marécages qui longent la Woluwe elle entreprend actuellement la création d'un nouveau parc qui, le premier de ce genre en Belgique, sera réservé en majeure partie aux aveugles. Elle a fait également figurer à son budget les crédits nécessaires à la construction d'une nouvelle maison communale à l'angle de la chaussée de Wavre et du boulevard du Souverain. Depuis un siècle et demi, continuellement aménagés et réparés les vieux bâtiments qui s'y trouvent servirent successivement d'école, de gendarmerie et, depuis 1863, de maison communale.

Woluwe-Saint-Pierre n'est pas restée en arrière. De nombreux travaux de modernisation ont été entrepris autour de l'église. Elle y a fort heureusement aménagé la vieille auberge « 't Hof van Burgemeester ».

Dans ce domaine Woluwe-Saint-Lambert bat tous les records. En période de belle saison des illuminations parfaitement réussies mettent en valeur : le château Malou, le moulin à eau, l'église Saint Lambert et la chapelle de Marie la Misérable. En cet

endroit va s'ériger bientôt le moulin à vent d'Arc-Aisnières. Grâce à la persévérance du Bourgmestre, M. Fallon, et de l'Échevin des Travaux publics, M. Debecker, l'agglomération bruxelloise retrouvera bientôt un des nombreux moulins à vent qu'elle a perdu. Ce moulin qui se trouvait à Esplechin, près de Tournai, était la propriété de la famille Demuliez-Delcroix lorsqu'en 1935, le Dr Duthoit le fit démonter et transporter à Arc-Aisnières. Nous devons rendre hommage à la veuve du Dr Duthoit qui, en souvenir de son mari, en a fait don à la commune de Woluwe-Saint-Lambert.



STOCKEL. — Une rue en 1900.

Woluwe-Saint-Etienne, Diegem et Zaventem possèdent elles-aussi de nombreux vestiges du passé qu'elles ont mis en valeur. Mais leurs efforts se sont spécialement dirigés vers l'aménagement de la voirie, qui en avait bien besoin, et à la création de logements du type social. Beaucoup de souvenirs du passé ont disparu. Les dernières papeteries rurales ont dû fermer leurs portes dès que l'eau de la Woluwe, nécessaire à leur exploitation, a commencé à faire défaut. Etranglées entre les travaux d'aménagement du boulevard de la Woluwe d'une part, et l'extension des terrains d'aviation d'autre part elles semblent pourtant vouées à la ruine. Victimes incontestables du progrès elles finiront par disparaître de la carte.



## SON COURS

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'abbé Mann, historien de la ville de Bruxelles, disait déjà : « Le ruisseau le plus considérable de cette partie du pays au levant de la Senne, a ses sources dans la forêt de Soignes entre Boitsfort et la chaussée de Wavre. Ces sources forment jusqu'à dix-huit étangs avant que leurs eaux s'unissent en un ruisseau à Boitsfort. Le ruisseau que l'on nomme « Vuylbeek » prend alors le nom de Woluwe ou Weule à cause de tant de moulins qu'il fait tourner entre Boitsfort et Crainhem ».

En réalité les sources du Vuylbeek (Ruisseau Sale) sont situées en un endroit de la forêt qui jadis portait le nom de « Het Rooden Stoxken » (le Petit hâton rouge). Elles étaient dominées par un chêne gigantesque qui existait encore en 1803,



Le long de la Woluwe en 1900.

au moment où Paul Vitzhumb en exécuta un dessin inédit. Grande était l'ampleur de ce chêne magnifique. L'artiste a rassemblé près de son tronc un groupe de promeneurs qui semblent minuscules sous sa merveilleuse frondaison. Il avait une trentaine de mètres de hauteur et ses branches noueuses et pesantes s'étendaient au loin et ombrageaient toute la clairière voisine du Ruisseau Sale. Ce chêne qui avait trois ou quatre cents ans doit avoir été sacrifié sous la révolution française et il est permis de supposer qu'il fit partie de l'hécatombe de 2.000 chênes dont Bonaparte ordonna

la coupe en forêt de Soignes à l'effet de construire les vaisseaux appelés à tenter l'invasion de l'Angleterre. Quoi qu'il en soit il n'aura survécu que quelques mois à l'époque où Paul Vitzhumb le dessina puisque c'est 1803 que Napoléon commença l'équipement de l'escadre de Boulogne.

Bruxelles ne possédait jadis aucun ruisseau à même de ravitailler les habitants en poissons. Au temps lointain des diligences des rouliers, il fallait plusieurs jours pour acheminer vers la ville les poissons de mer, de la Meuse ou de l'Escaut. Dénrée périssable entre routes, le poisson ne pouvait supporter de tels voyages. Les abbayes où les lois de l'abstinence étaient rigoureusement observées, ne pouvaient se passer de poisson; aussi les vit-on toutes : Rouge-Cloître, Val-Duchesse, Grocnendael, La Cambre, endiguer convenablement les fonds de vallée et y créer des viviers ou carpes et anguilles se reproduisaient à l'infini. Il en fut ainsi des nombreux étangs de la Woluwe qui faisaient partie de l'abbaye de Val Duchesse.

Le Vuylbeek formait dix-huit étangs dans la forêt dont le principal était celui du Moulin qui voisine la chaussée de la Hulpe.

A partir de Boitsfort, au sortir de la forêt les eaux se réunissaient en un seul ruisseau pour former la Woluwe. Il y a quelques années on pouvait encore le voir se précipiter dans une chute d'eau qui, autrefois actionnait le moulin domanial.

Pendant une dizaine de kilomètres la Woluwe coule vers le Nord contournant la partie occidentale de l'agglomération bruxelloise. Elle a donné son nom aux trois communes de Woluwe-Saint-Pierre, Woluwe-Saint-Lambert et Woluwe-Saint-Etienne. Ce ruisseau de quelques pieds de largeur jalonne sa large vallée de nombreux étangs dans lesquels s'attarde son cours paresseux. La plupart de ceux-ci ont été aménagés par la main de l'homme au cours des siècles.

En 1953, furent achevés les travaux du grand collecteur longeant le boulevard du Souverain qui allait retenir les eaux qui autrefois traversaient les prairies marécageuses de Boitsfort à Auderghem. Ce collecteur n'a pas fait disparaître tout à fait le ruisseau. On le retrouve aux étangs Ter Reuken, à l'extrémité de la rue du Vieux Moulin devant la propriété Wauquier d'où il s'élançe vers le Val Duchesse.

Au delà de l'avenue de Tervuren, immédiatement après le dépôt de tramways il reprend son cours à ciel ouvert. Il entre en pleine campagne, passe sous Kraainem, où il reçoit les eaux du Sterrebeek, rencontre la chaussée de Louvain et s'insinue entre Diegem et Zaventem où il est rejoint par le ruisseau qui



fournit aux papeteries l'eau abondante dont elles ont besoin. Cette masse d'eau vient doubler son volume. A partir de cet endroit la Woluwe se dirige vers la Senne dans laquelle elle se jette aux environs de Machelen et de Neder-Over-Heembeek. Son cours n'a guère dépassé une quinzaine de kilomètres.



Woluwe-Saint-Lambert. — Entrée de la ferme  
« 't Hof ter Musschen » vers 1925.

### LE SITE PRÉHISTORIQUE DE BOITSFORT

L'histoire des communes qui bordent la Woluwe est intimement liée à celle de la forêt de Soignes dont les frondaisons couvraient la Gaule tout entière et qui, au moment de la fondation de Bruxelles atteignaient encore les murs de la première enceinte. Elle offrait aux hommes primitifs un séjour enchanteur; de vastes clairières, des bruyères et des marécages furent habités par l'homme préhistorique. Il se fixait de préférence aux abords des

sources et des étangs où il trouvait en abondance, l'eau potable, le poisson, le gibier nécessaires à sa subsistance. Quelques retranchements de terre, surmontés de palissades protégeaient leur refuge. Cette protection était nécessaire contre les attaques des bêtes fauves que l'homme craignait plus que ses semblables. Un même dénuement, une même lutte quotidienne pour l'existence entretenaient entre eux une paix bienfaisante qui ne fut troublée qu'au moment où ayant acquis un certain bien être, une certaine fortune, ils se mirent à convoiter les biens des uns et des autres.

Les sources de la Woluwe eurent le privilège d'attirer l'homme primitif.

L'importante station néolithique découverte à Boitsfort par Victor Jacques occupait la pointe de terrain limitée par les étangs des Enfants Noyés, et du Moulin (que forme la Woluwe). Cette partie de la forêt est celle que traverse la ligne de chemin de fer de Bruxelles à Namur et que coupe perpendiculairement la drève des Deux Montagnes dont l'origine est des plus lointaine. En effet, elle conduit en droite ligne à la station néolithique de Verrewinkel et doit avoir remplacé la piste que suivaient les peuplades préhistoriques.

Les fouilles entreprises en cet endroit ont mis à jour des pointes de flèches, des haches, des lames et des lamelles, des meules en grès et des débris de poterie. Des pièces assez rares témoignent de la coquetterie de ces êtres primitifs qui aimaient la parure comme tous les peuples sauvages. Il s'agit de pendeloques de forme triangulaire semblables à de petites haches taillées dans une plaque de schiste et percées à la queue d'un trou qui permettrait de les suspendre au cou au moyen d'un fil.

Ces habitants avaient leur cimetière non loin de là au sommet du plateau que traverse la drève des Deux Montagnes, là où se trouve un bois de sapin. Il est composé de cinq levées de terre disposées en quart de cercle et prolongées par deux terrasses en gradins. Ces levées de terre dépassent d'environ 1,70 m le fond des fossés qui les séparent les unes des autres. On y a mis à jour des foyers à incinération avec mobilier funéraire. Les premiers « brûlements » ont eu lieu sur le sol primitif au fond de petites excavations creusées dans celui-ci. Après chaque cérémonie on prenait un peu de terre au pied des tombes pour recouvrir les restes incinérés puis l'on procédait à de nouvelles incinérations ce qui fait que les foyers se superposaient les uns aux autres.

Sur le sol vierge il y avait une couche de charbon de bois contenant des fragments d'ossements, des débris de poterie, des haches, des lames, etc...



Georges Cumont qui explora la Forêt de Soignes ne croit pas que les néolithiques aient incinéré leurs morts. Il suggère que l'homme de Boitsfort était antropophage et ne dédaignait pas de dévorer ses semblables en période de famine.

Quel était l'aspect de Boitsfort à cette époque lointaine ?

Les huttes de branchages sont dressées dans la clairière aux abords des étangs et des sources. Là vit un peuple à moitié vêtu de peaux de bêtes. Patiemment les hommes aiguisent sur une meule au moyen de sable mouillé, les arrêtes de leurs haches et de leurs couteaux de pierre n'interrompant leur travail que pour poursuivre le gibier au fond des bois. Ils le blesseront de javalors ou de flèches et l'achèveront à coups de pierre.

Les femmes et les enfants sont restés au village; pendant que les unes broient sur une pierre plate le grain pour le réduire en farine les autres pêchent. Vers le soir les hommes rentrent de leur expédition, allument les brasiers sur lesquels ils cuiront le gibier.

Le soleil couchant leur apportera le repos et pendant que tout s'endort un des leurs, posté en sentinelle à l'entrée du village veillera à la sécurité du clan, attentif au passage des bêtes sauvages qu'il songera à poursuivre le lendemain.

#### PERIODE ROMAINE

La vallée de la Woluwe avait attiré la population romaine qui s'installait, de préférence, en dehors des forêts. Lorsqu'en 1904, on débâta le plateau du « Jagersveld » pour la construction du Boulevard du Souverain, des ouvriers mirent à jour, non loin de l'ancienne « Lackenschuur » démolie en 1953, une couche de petits briquillons d'origine romaine ainsi qu'un vase helgo-romain. Sans nul doute, une « villa » se dressait donc en cet endroit abritée des vents par le coteau. Il s'agissait d'une exploitation rurale affectée au service de la chasse, divertissement favori des fonctionnaires romains.

#### FONDATION DES VILLAGES

En 406, les Francs qui, à plusieurs reprises, avaient pénétré dans le pays, passèrent le Rhin en masses et se répandirent à travers le territoire de l'antique Belgium resté à demi sauvage.

Les premiers occupants se partagèrent les terres conquises. Les colons auxquels s'étaient joints leurs parents éprouvèrent

bientôt le besoin d'étendre leurs exploitations. La hache à la main ils s'attaquèrent au massif boisé de la forêt de Soignes et parmi les vastes étendues défrichées créèrent de nombreux villages.

C'est ainsi que dans la clairière limitée par la Forêt, le Bois de Linthout et le Bois du Solbosch naquit le village de Watermael et de ses deux dépendances — Boitsfort et Auderghem. C'est à Auderghem (demeure de l'ancêtre) que s'installa, sans aucun doute le chef barbare dont la descendance allait former les hameaux voisins.

Au XIII<sup>e</sup> siècle les installations étaient encore fort modestes. Autour de chaque habitation s'étendaient les champs et les prés. La maison se trouvait au centre d'un enclos entouré de palissades dans lequel se trouvaient les dépendances : étables, granges, fours, etc., construites en terre et recouvertes de chaume. Chacune de ces fermes devait se suffire à elle-même. La forêt procurait aux habitants les matériaux nécessaires à leur construction.

Lentement se formèrent donc ainsi de petites agglomérations de quelques métairies que vinrent compléter plus tard de modestes oratoires de bois.

Quel était l'aspect de ces hameaux ?

Les miniatures et manuscrits des abbayes de Groenendael et du Rouge-Cloître, les tapisseries désignées sous le nom de « Les belles chasses de Maximilien » les dessins de Hans Collaert Harrewyn (1660-1730) et plus près de nous les magnifiques sanguines de Paul Vitzhumb nous en donnent une description assez parfaite. Ils ressemblaient à ceux que l'on retrouvait encore au début de ce siècle en Brabant flamand.

Les maisons sont éparpillées parmi les bois et les champs et réunies entre elles par des chemins de terre qui, à la mauvaise saison, se transforment en de véritables boutbiers dans lesquels les longues charrettes brabançonnes s'enfoncent jusqu'aux essieux. Les maisons basses aux murs blancs et recouvertes de chaume sont tapissées d'arbres fruitiers et percées de fenêtres minuscules. Une porte unique coupée horizontalement en deux parties y donne accès; la moitié supérieure toujours ouverte, laisse pénétrer à l'intérieur l'air et la lumière. Les toits sont dépourvus de gouttière et laissent l'eau s'écouler à même le chemin. De caves point, d'égouts encore moins. Devant les maisonnettes picorent les poules et les canards, dans un tonneau veille le chien de garde. Non loin de là se dresse le puits avec son antique balancier porteur d'un côté du seau, de l'autre d'une grosse pierre formant contrepoids. Derrière l'habitation se dresse l'étable, s'étendent d'autres dépendances, la porcherie, la grange, le four. Plus loin les vergers et les champs et tout à l'horizon : la forêt.



Tel était l'aspect des villages qui bordaient la Woluwe, enser-  
rés par la forêt de Soignes qui s'étendaient sur onze communes.  
Si Boitsfort grandit assez rapidement, par rapport aux autres,  
c'est à la Venerie ducale qu'elle le doit et qui donna naissance  
à un mouvement de population considérable.

### LE CHATEAU DE BOITSFORT

Les ducs de Brabant s'étant installés à Bruxelles, décident  
de construire, pour les besoins de la chasse, un château à Boits-  
fort.

Le site de la villa romaine du Jagersveld n'offrait aucun  
moyen de défense; dans les environs immédiats aucun promon-  
toire escarpé ne permettait d'y construire une forteresse suffi-  
samment protégée. C'est donc dans la vallée que les Souverains  
vinrent installer leur maison forestière.



*Le moulin domanial de Boitsfort en 1721.*

(D'après plan de Adrien De Bruyn.)

Au pied du « Jagersveld » (entre la drève du Duc et l'ave-  
nue Solvay) la Woluwe recevait un affluent de gauche coulant  
dans la vallée où est percée la drève du Duc. Les deux ruisseaux  
y formaient un étang pourvu de deux bras et limité par une digue  
naturelle du côté de l'antique chemin romain (rue des Trois  
Tilleuls). Il suffisait de réunir les deux ruisseaux par un fossé  
artificiel pour que le château soit entouré de toutes parts par  
les eaux. Des constructions annexes destinées aux chiens en  
période de chasse occupaient l'emplacement du « Hondenberg »  
(entre la Maison communale et l'Eglise Saint Hubert). C'est donc

place Léopold Wiener, en face de la maison communale que se  
dressait le château construit par Jean I<sup>er</sup>. La rue « Middelbourg »  
en rappelle l'emplacement. Les fondations reposaient sur d'énor-  
mes poutres de hêtre placées horizontalement et réunies entre  
elles au moyen de clous de 45 cm.

En 1543, il prit le nom de « Venerie de la Cour » le Grand  
Veneur, bien que résidant à Bruxelles ayant obtenu la jouissance  
de la maison de Boitsfort. Celui-ci avait dans ces attributions  
l'organisation des parties de chasse, la protection du gibier et  
l'entretien des chevaux et des chiens. Il avait sous ses ordres un  
lieutenant, un greffier, un loutrier, un fauconnier, des piqueurs,  
des valets, etc. On chassait principalement le loup, le renard,  
le sanglier, le cerf et le chevreuil.



*La grande cour de la Venerie de Boitsfort, vers 1535.*

Une ancienne gravure de 1535, nous montre les bâtiments  
répartis autour d'une cour au centre de laquelle se dresse un  
puits. Le château se compose de l'habitation du Grand Veneur,  
avec pignons à redents; à droite un chenil et à gauche le porche  
d'entrée surmonté d'un colombier. A côté de celui-ci s'étendent  
les dépendances qui occupent une surface importante.

Le moulin se trouvait près de l'étang qui longe la chaussée  
de la Hulpe. Il y a quelques années on pouvait encore voir la  
chute d'eau qui l'alimentait à l'extrémité de la rue Middelbourg.

Pour la facilité de la Venerie on y établit une chapelle qui  
longtemps fut desservie par un chanoine de l'abbaye de Coude-  
berg à Bruxelles. L'entrée du château se trouvait du côté de la  
drève du Duc, celle de la chapelle, petit bâtiment sans étage, lui  
faisait face.



Au sommet du coteau, longeant la drève du Duc, se trouvait la maison où l'on remisait les instruments de chasse: ruis, filets, épieux, etc. Le Duc Charles de Lorraine utilisa une partie de ces constructions comme magasin pour les « toiles » utilisées en période de chasse: de là le nom de « Laekenschuur » ou « grange aux toiles » donnée à cette partie du bâtiment démolie en 1953. La chasse aux toiles avait été instituée par Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint. Ayant trouvé que la poursuite du gibier était trop cruelle, elle avait imaginé de tendre verticalement de longues bandes de toile maintenues à l'aide de perches; elles délimitaient un large entonnoir au fond duquel on chassait le gibier.

Une ruelle en pente dénommée « Hondenberg » unissait la remise au château. C'est à proximité de ce chemin qu'on avait creusé l'abreuvoir de la meute. (Il existe à Boitsfort une « rue de l'Abreuvoir » qui en rappelle l'emplacement). On entretenait à Boitsfort : 12 couples de chiens pour les cerfs, 8 limiers, 28 lévriers et 8 couples de chiens courants. L'écurie des chevaux des gardes se trouvait à proximité du château.

La vie des forestiers était loin d'être monotone. Sous prétexte qu'ils vivaient loin de tout en pleine forêt, on s'amusait beaucoup au château. Les gardes faisaient honne chère réservant pour eux les bons morceaux de venaison prise à la chasse. A plusieurs reprises le duc les rappela à l'ordre, hélas sans résultat. Le lieutenant continua à jouir du privilège en gardant pour lui et ses hommes tout le gibier pris en dehors de la saison de chasse et ce, au détriment de la Cour. Pour se chauffer les gardes utilisaient une quantité considérable de bois, allumant de grands feux même en été. La quantité de bois ayant été réduite par Marguerite d'Autriche, les officiers et les valets se livrèrent à de véritables dépradations dans la forêt qui, elles aussi, durent être réprimées.

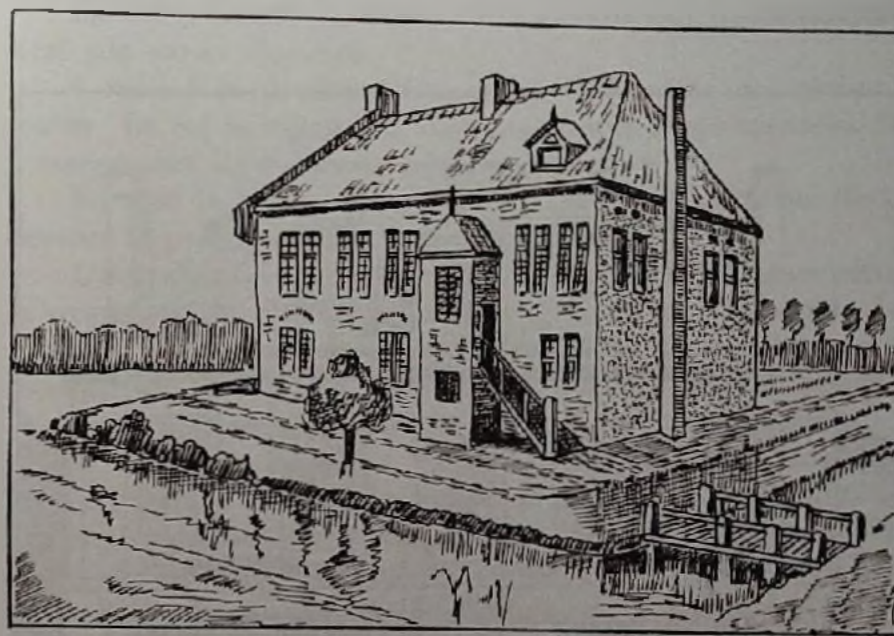
L'hiver, au retour d'une expédition on se réunissait autour des irres, on mangeait sans discontinuer, on buvait à pleine gorge la savoureuse bière de Bruxelles. La fête de Saint Hubert qui correspondait à l'ouverture de la chasse aux sangliers donnait lieu à de grandes réjouissances. La journée commençait par un office religieux et s'achevait par un grand festin auquel assistaient le duc et ses invités.

Le château ayant été incendié en 1594, il fut restauré en 1598/1600. Un nouvel incendie devait à nouveau le dévaster en 1684. Les dégâts furent réparés en 1698.

Sous le règne de Charles de Lorraine les tableaux de chasse étaient encore particulièrement remarquables. Le 23-12-1792 on

y relève : 41 sangliers, 19 cerfs, 63 biches et chevreuils, un lièvre et un renard.

Vers la fin de son règne le château était délaissé et confié à la garde d'un concierge-jardinier chargé de l'entretien des jardins et de veiller à ce que les gamins ne viennent casser les vitres.



La maison du Chapelain Meeus à Boitsfort au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les deux derniers veneurs : Charles Depage et Jacques Rowies occupaient les appartements délabrés où logeaient autrefois les princes.

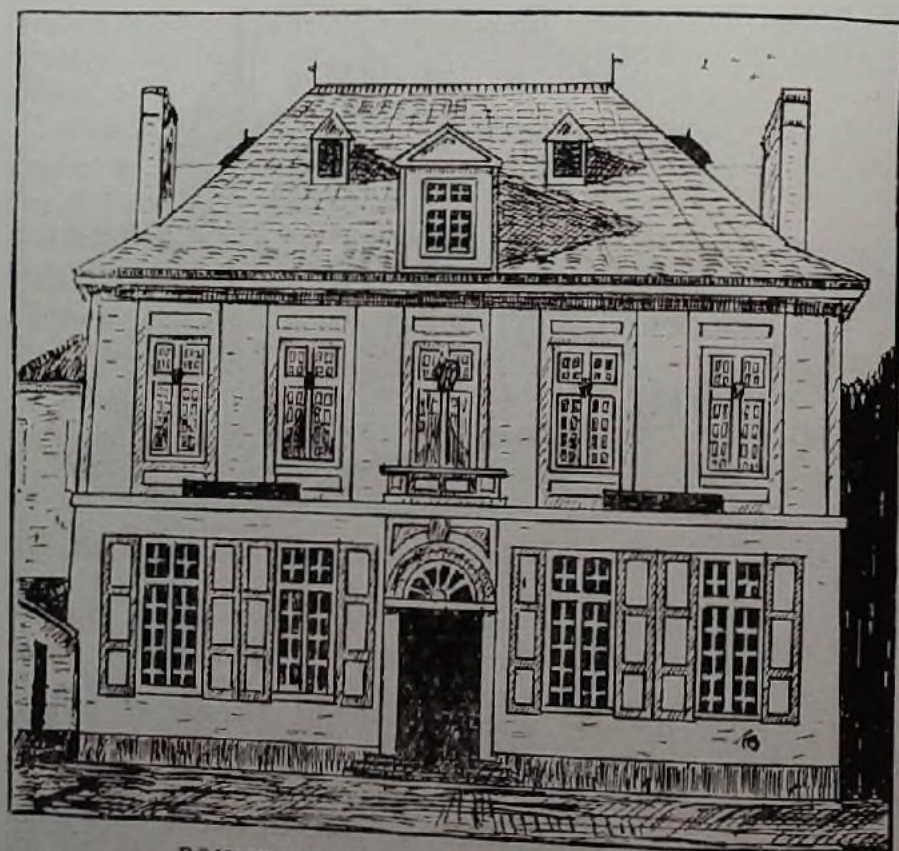
Le 22 juin 1776, l'Inspecteur des bâtiments de la Cour ayant déclaré le château inhabitable décida de le faire démolir. La vente des matériaux suivit de quelques jours cette décision; ceux qui n'avaient trouvé acquéreur servirent à combler les souterrains et les étangs.

## LA MAISON HAUTE

Les constructions vétustes du château de Boitsfort existaient encore lorsque le veneur Cafmeyer décida, à son retour de Madrid en 1687, de construire la Maison Haute. Pour subvenir à la construction de ce bâtiment, le Grand Veneur, Prince de Rubempré et chacun des veneurs de Boitsfort contribuèrent pour



la construction d'une fenêtre de la façade. Il s'agit de celles du premier étage qui étaient ornées d'écussons aux armes de Rubempré de Clèves, de don Juan d'Autriche et d'autres. Les girouettes qui surplombaient le toit étaient découpées en forme de tête de sanglier. Les plans de la Maison Haute qui occupe l'emplacement des chenils du château furent établis par Boffrant, élève de Mansard. La nouvelle construction servit de lieu de réunion aux veneurs.



BOITSFORT. — La Maison Haute en 1885.

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle sonna le glas de la Vénérie de Boitsfort. Sous le régime français la chasse fut rendue libre; le braconnage aidant, le gibier finit par disparaître complètement de la forêt de Soignes.

Sous le régime hollandais la Maison Haute fut transformée en restaurant. Un voyageur de l'époque parle d'une manière fort élogieuse des restaurants de Boitsfort. « On rencontre à Boitsfort, dit-il, une auberge joliment située. On y est nourri et on y boit moyennant une somme légère. J'en fournirai un exemple : Il y a quatre ans je me trouvais avec deux amis en un restaurant.

Nous nous installâmes à trois; nous bûmes tout d'abord un litre de lambic et chacun un petit verre de rhum. Ensuite nous dinâmes arrosant notre repas d'une délectable bouteille de vin de France. Nous primes du café et des liqueurs et on nous demanda pour le tout neuf francs seulement. A Boitsfort on mange à l'étage dans une coquette chambre d'où l'on découvre un tableau splendide et plus étendu qu'au rez-de-chaussée ».

En 1824, Gauthier, éditeur du « Conducteur de Bruxelles » n'est pas moins élogieux.

« Non loin de Bruxelles est situé Boitsfort qui attire le monde. En été le village est toujours rempli de promeneurs. On y mange chez Rowies et à la Maison Haute. »

En 1799 la Maison Haute est acquise par Rouppe qui devait devenir le premier Bourgmestre de Bruxelles.

L'introduction en Belgique du sport équestre augmenta encore la renommée du restaurant qui y avait à nouveau été établi. Les cavaliers se mirent à le fréquenter assidument. Détruit par un incendie en 1883, il fut restauré; on y ajouta des constructions annexes qui altérèrent, hélas, le style original du bâtiment.

A droite du bâtiment subsistent les écuries que l'administration communale convertira en musée folklorique. On y abritait des chevaux de courses. Sur les portes sont cloués des fers à cheval; lorsqu'une monture avait gagné une course on lui enlevait un de ses fers que l'on fixait sur la porte du box qui lui était réservé. On y inscrivait en même temps le nom du pur sang et la date de sa victoire. Ces fers sont encore actuellement au nombre de 76. On lit les noms suivants parmi tant d'autres Marcus, 1873 — Favori, 1880 — Etoile d'Or, 1882, Chaperon Rouge, 1883 — Mon Prince, 1884 — Flying Star, 1887 — Saucisse, 1888 — Fleur d'Oranger, 1889 — Don Quichotte, 1890 — Verts-Vert, 1899 — Vide Gousset, 1899 — Sainfoin, 1903.

En 1885, le Grand Prix de Bruxelles fut disputé pour la première fois à Boitsfort. Il fut enlevé par « Mineure » un cheval du comte de Juigni. A ce prix de 15.000 F étaient engagés 38 chevaux.

#### LA MAISON COMMUNALE

En 1802, Watermael, Boitsfort et Auderghem comptaient 2.023 habitants. En 1811, le premier bourgmestre Van Campenhout, ayant été désigné, la commune loue pour la somme de 54 F un local pour abriter les services de l'administration naissante.

En 1859, la Maison communale est installée rue de Middelbourg dans un bâtiment rectangulaire auquel était annexée une



école. On y accédait par un double escalier pourvu d'une rampe de fer.

A proximité de la Maison Haute s'étendait une maison de plaisance, la « Villa » construite par Hardy de Beaulieu. Ce bâtiment massif de forme carrée était entouré d'un parc de deux hectares agrémenté d'une pièce d'eau qui longeait un chemin de terre (actuellement la rue de la Venerie). En 1860, la « Villa » est transformée en restaurant exploité par Jeannin et Doublet; sur l'étang les clients se livraient aux plaisirs du canotage.

Cette construction fut acquise par la commune en 1866 pour la somme de 75.000 F. On y installa la maison communale. La pièce d'eau fut comblée afin de mettre les terrains en valeur. Les bâtiments furent agrandis en 1905 et subsistent encore de nos jours.

### L'ÉGLISE DE BOITSFORT

Le culte à Boitsfort entre dans l'histoire en même temps que la Venerie Ducale et la construction du château.

En 1282, le duc Jean I<sup>er</sup> fit construire près du château une chapelle en l'honneur de Saint Hubert, des messes y furent dites régulièrement par Jean, curé de Forest, nommé chapelain spécial à Boitsfort.

Songeant aux nécessités du culte, dans cette partie isolée de la forêt, Albert et Isabelle décidèrent, en 1607, que les messes y seraient célébrées quotidiennement par un religieux de l'abbaye de Coudenberg à Bruxelles qui devra loger dans une maison située près de la Woluwe. Il s'agit de la maison dite « du chapelain de Meeus ». La façade de ce joli bâtiment à un étage était percée de huit fenêtres à meneaux. Une petite tour à capuchon d'ardoises faisait une avancée vers le lac qui l'entourait. Un escalier extérieur s'appuyant à la muraille conduisait aux étages. Pour compléter l'ensemble un pont de bois franchissait le ruisseau et le séparait d'une allée plantée d'arbres.

En 1684, la chapelle Saint Hubert est pillée par des malfaiteurs.

Le duc électeur de Bavière, Maximilien décide de la reconstruire. Ce travail semble avoir été fort mal réalisé car, en 1721, il faut à nouveau la restaurer. Les plans de cette époque attestent que la chapelle ressemblait à celle de Saint Hubert à Tervueren située dans le parc en face de la caserne de la police militaire. Elle mesurait 18 m sur 9 m, le chœur était disposé vers l'est et l'entrée faisait face au château.

Sous la révolution française la chapelle est vendue. Le Consulat (1788) ayant rétabli la liberté des cultes. Boitsfort est érigée en paroisse indépendante qui bientôt acquiert plus d'importance que celle de Watermael dont elle dépendait antérieurement.



BOITSFORT. — L'église en 1900.

La chapelle de Boitsfort est rachetée et la cure est reconstruite à l'emplacement des anciens chenils. Un cimetière fut ouvert à l'angle des actuelles drève du Duc et rue du Ministre. En 1923, lors de la construction de maisons dans la rue du Ministre du côté Miraval, on mit à jour des ossements qui provenaient de ce cimetière.

En 1824, la vieille chapelle menace ruine. On décide d'en construire une autre. Commencée en 1827 elle fut achevée en 1833 et dédiée à Sainte Philomène. L'installation fut achevée en 1838



par le placement d'une cloche et la construction d'un presbytère le long de la Woluwe qui coulait à ciel ouvert.

L'ancienne chapelle est vendue et démolie. A son emplacement on éleva de petites maisons.



BOITSFORT — La rue des Hospices en 1900.

Cette bâtisse sans importance se dressait à proximité de la Maison Haute; elle fut démolie en 1925. Une pierre tombale adossée à l'un de ses murs portait le nom de Jean Claes, dit Claessen — entrepreneur du Canal de Charleroi, décédé en 1839.

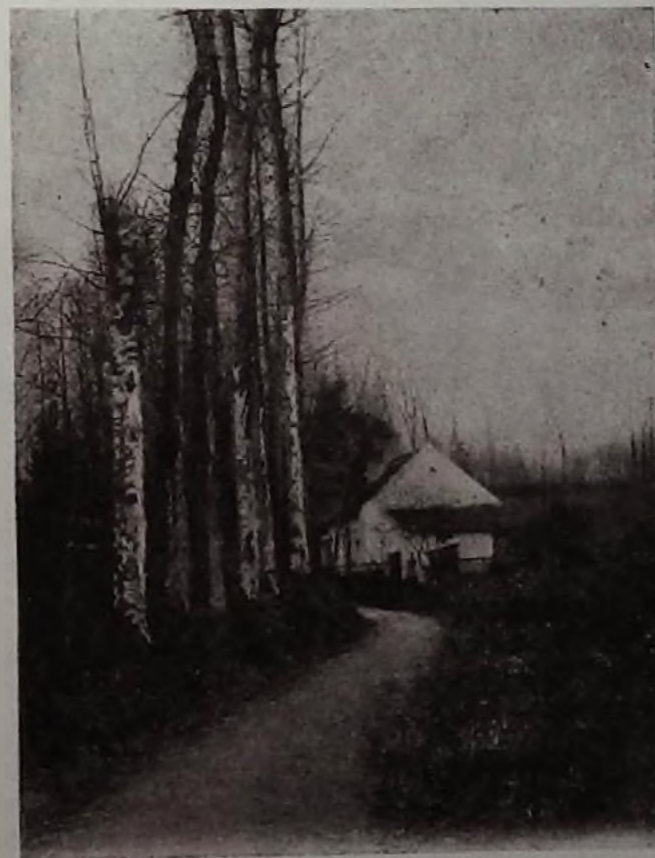
Le Bourgmestre Delleur fit dresser les plans d'une nouvelle église mais les événements de 1914 n'ayant pas permis la réalisation de ce projet il fut repris en 1919. En 1924, une première partie du nouveau sanctuaire était livrée au culte. Il s'agissait de la tour jusqu'au abat-sons, les nefs centrales et latérales. En 1931, les travaux sont terminés.

L'église se compose d'une tour de 85 m, un transept de 39 m et le chœur qui donne à l'ensemble une longueur de 71 m. Les plans avaient été dressés par l'architecte Langerock. Le temple est la reproduction fidèle de la cathédrale de l'abbaye d'Aulnes. Les matériaux utilisés pour sa construction sont tous de provenance belge. Les pierres proviennent de la Gileppe et les briques de Zandvoorde.

#### AUDERGHEM

L'histoire d'Auderghem se confond avec celle de Watermael et de Boitsfort dont les destinées restèrent unies jusqu'en 1863. AUDERGHEM (la demeure des ancêtres) ne fut à l'ori-

gine qu'une exploitation agricole aménagée par les premiers conquérants dans la clairière ouverte par eux dans la forêt. Entouré de sa famille et de ses serfs l'exploitant y vivait heureux, occupé des travaux des bois et des champs. Sa descendance s'étant élargie, la création de nouvelles exploitations devint nécessaire et c'est



BOITSFORT. — La rue de l'Etang en 1900.

ainsi que vers le XI<sup>e</sup> siècle, se constitue le petit hameau d'Auderghem sur la colline qui domine la vallée de la Woluwe, entre la chaussée de Wavre et celle de Tervueren. Cette minuscule agglomération de chaumières fut complétée par une chapelle en bois qui, aux approches de l'an 1000 fut remplacée par la chapelle Sainte Anne qui existe encore de nos jours. On y accédait par un sentier embroussaillé que pendant des siècles gravirent les pèlerins atteints d'affections aux bras, aux mains et aux pieds.

La fondation du prieuré de Val Duchesse en 1262, du Rouge-Cloître, cent ans plus tard, du castel de Trois Fontaines au



XVI<sup>e</sup> siècle furent trois occasions de développement du hameau qui, depuis sept siècles végétait dans le silence du moyen âge.

En 1205, sous le règne de la duchesse Jeanne il s'y trouvait deux couvents, quatre métairies, une vingtaine de maisons abritant une population laborieuse qui vivait aux dépens de la forêt.

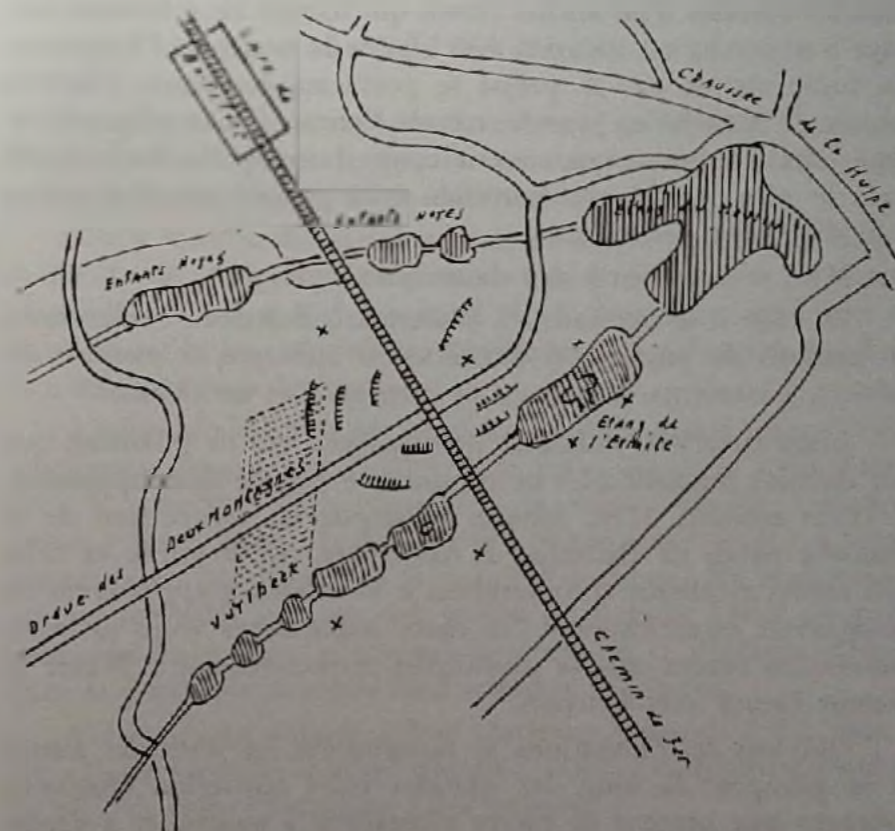


Auderghem — Ancienne chapelle Sainte Anne, avant sa restauration.  
Dessin à la plume de M. Hillson.

Les faiseurs de balais d'Auderghem sont mélangés à une légende relative à Charles Quint. Ardent chasseur, le monarque s'était un jour égaré dans la forêt aux environs d'Auderghem. Comme il avait le ventre creux il frappe à la porte d'une maison de bûcheron et demande à déjeuner. Le repas était frugal. Charles Quint demande alors au bûcheron s'il ne lui resta pas un peu de venaison. Le bonhomme consulte son épouse car la chasse était pour lui chose interdite. Mis en confiance par l'aspect de l'étranger ils lui servirent un plat de chevreuil aux haricots lui recommandant bien de n'en souffler mot à personne. Ayant appris plus tard que cet étranger n'était autre que l'Empereur ils eurent grand peur. Qu'allait-il advenir à eux qui avaient chassé dans la forêt ? Ils se croyaient perdus lorsque Charles Quint les fit mander en son château de Bruxelles. Au lieu de leur adresser des reproches il les invita à se rendre le lendemain au château avec une bonne charge de balais. En même temps il annonça qu'il ne recevrait personne s'il n'était muni d'un balais ? Le bûcheron et

sa femme firent ce jour là de bonnes affaires et le soir ils rentrèrent chez eux munis d'une somme rondelette.

Mais là ne s'arrêtent pas les légendes relatives à Auderghem.



- x Sources
- ☞ Lac de la Terre
- ▨ Etangs
- ▨ Bois de Sapins

En 1870 fut vendu à Bruxelles un tableau représentant un épisode comique survenu à Auderghem au temps d'Albert et Isabelle. Un aventurier de l'époque avait lancé le bruit qu'il allait marcher sur les eaux du grand étang. Il avait récolté de l'argent de millier de badauds qui, le jour fixé se rassemblèrent sur les berges de la pièce d'eau dans l'attente de l'événement. Ils en furent pour leurs frais car ce jour là l'aventurier avait disparu.



En 1907, la curiosité humaine est à nouveau mise à l'épreuve par un journaliste bruxellois chargé d'organiser pour son journal un poisson d'avril. Le bruit avait été lancé que des promeneurs avaient découvert en forêt un homme sauvage qui passant de contrées en contrées était arrivé à Auderghem. Le 1<sup>er</sup> avril il loua les services d'un ancien clown qui habillé en « homme sauvage » se percha sur un arbre non loin de la source de l'Empereur. La foule alertée par la presse se porta sur les lieux; l'homme sautait de branche en branche comme l'aurait fait le plus authentique des singes lorsque tout à coup il interpella les badauds dans le plus pur accent marollien à la grande joie des uns et à la déception des autres.

Mais revenons-en à des choses plus sérieuses.

En 1686 il se trouvaient à Watermael, Boitsfort, Auderghem, 91 maisons de paysans, 6 brasseries, 6 auberges, 5 maisons de métiers, 2 couvents, 3 maisons de campagne et un château.

Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle le petit hameau qui ne possédait que des chemins impraticables ne connut que peu de développement. Il fallut attendre 1726, époque à laquelle la construction de la chaussée pavée de Bruxelles à Auderghem et Overijsse et celle non moins excellente d'Auderghem à Tervueren y apportèrent de nombreuses modifications. Ces deux importantes voies de communication furent ensuite prolongées respectivement à Wavre et Namur l'autre vers Louvain.

Dès lors les habitations se rapprochent les unes des autres et se groupent le long des grandes voies nouvelles. Quelques auberges aux perrons de pierre s'installent à gauche et à droite de la chaussée vers Wavre et Namur fréquentée par les rouliers. Les chaumières des journaliers s'échelonnent le long de la Woluwe franchie par de rustiques ponts de bois. En 1844 une chaussée pavée relie Auderghem à Boitsfort.

En 1863, Auderghem est promue au rang de commune indépendante.

La construction du chemin de fer de Bruxelles à Tervueren, l'établissement en 1897 de la ligne de tramways électriques avenue de Tervueren, en 1902 celle de la chaussée de Wavre et en 1910 celle du boulevard du Souverain ont achevé, de ce côté, la modernisation de la commune.

La colline qui s'étend en éperon de la chaussée de Wavre au Boulevard du Souverain a conservé son caractère primitif. Les ruelles du Vieux Moulin, du Verger, de la Prière et tant d'autres s'élancent en zig-zag à l'assaut de la montagne.

Aux cours de la guerre 1914/1918, les chômeurs entreprennent la transformation des drèves de Putdael, des Deux Moustiers, du Prieuré aux abords du Val Duchesse et donnent à ce quartier un caractère résidentiel fort apprécié des promeneurs.

## LE VAL DUCHESSE

Longeant le boulevard du Souverain, la Woluwe forme les étangs de Val Duchesse, dépendances du couvent fondé en 1262 par la duchesse Aleyde, veuve du duc Henri III.

Elle y installa des religieuses de l'ordre de Saint Dominique et décida de désigner l'installation sous le nom de « 's Hertoghindael » ou « Val Duchesse ». A l'intérieur des murs se trouvaient l'église, les préaux, l'infirmerie, le réfectoire, les écuries, les cuisines et les jardins.

L'église était composée de deux parties : l'une réservée aux religieuses, l'autre aux fidèles. Elle était ornée de trois autels dont le principal était consacré à la Sainte Trinité; les deux autres à Notre Dame du Rosaire et à Sainte Geneviève. Les sœurs conservaient une épine de la Sainte Couronne. De nombreuses pierres tombales ornaient les parois du temple. Dans un riche mausolée de marbre se trouvait le cœur de la duchesse Aleyde dont la dépouille mortelle était inhumée à Louvain.

Cette relique reposa à Val Duchesse jusqu'en 1562, date à laquelle un incendie criminel détruisit l'abbaye de fonds en comble. Le récit de cette destruction a été conservé :

Un soir de l'année 1562 on avait vu camper à quelques mètres du couvent une bande de malfaiteurs.

« Ils ont scié les troncs de plusieurs arbres dans lesquels ils » ont percé des trous au moyen de barres de fer. Puis ils y ont » introduit des piquets en guise de poignées et ont ainsi trans- » formé ces troncs d'arbres en de véritables béliers capables » d'enfoncer les portes les plus résistantes. Un garde forestier » habitant dans le voisinage ayant entendu du bruit se rendit sur » place. Les malfaiteurs se saisirent de lui et le massacrèrent sans » autre forme de procès. Vers 11 heures du soir ils se mirent » en route vers le monastère. A l'aide de leurs béliers ils enfon- » cèrent les portes du mur d'enceinte, ils arrivèrent ainsi à la » seconde poterne, celle du logis des religieuses. Massées der- » rière cette porte les saintes filles plus mortes que vives suppliè- » rent le bandits de les épargner. L'abbesse, Anne Hinckaert, par- » lementa avec eux et leur offrit une forte somme d'argent pour



» se retirer. Des blasphèmes répondirent à cette proposition; en  
» même temps la porte vola en éclats pendant que les sœurs,  
» entraînées par leur supérieure fuyèrent vers la tour. Elles s'y  
» barricadèrent au moyens de coffres et de meubles et firent  
» retentir une petite cloche de manière à attirer l'attention. Pen-  
» dant une demie-heure les bandits s'acharnèrent en vain sur  
» cette porte qu'ils ne parvinrent pas à ébranler? Pendant ce  
» temps les religieuses à genoux, imploraient une statuette de  
» la Vierge la priant de leur conserver la vie et de préserver le  
» monastère. Deux sœurs converses qui n'avaient pu trouver  
» refuge dans la tour se cachèrent dans un four au milieu du  
» jardin et de là virent les inconnus marcher vers l'église la  
» torche à la main. Ils gagnèrent ainsi le chœur, se saisirent des  
» saintes hosties qu'ils jetèrent sur le sol pour les fouler aux  
» pieds. Puis ils rassemblèrent les meubles, les ornements reli-  
» gieux, les tableaux au milieu du sanctuaire, les aspergèrent de  
» poudre et y mirent le feu. Les flammes se développèrent avec  
» une telle rapidité que bientôt l'église, le réfectoire, les cui-  
» sines et les préaux ne formèrent plus qu'un immense brasier.

» Le sinistre prenait de telles proportions que les citadins de  
» Bruxelles massés sur les hauteurs de Sainte Gudule s'ameu-  
» tèrent angoissés. Les veilleurs sonnèrent de la trompe, les clo-  
» ches se mirent à sonner le tocsin jetant l'alarme dans la ville  
» endormie. Les malfaiteurs n'en continuèrent pas moins leur  
» œuvre de destruction. Alors que le feu dévorait le monastère,  
» s'accompagnant de chansons obscènes ils buvaient le vin que  
» les religieuses conservaient pour les pèlerins. Les religieuses  
» continuèrent à sonner de la cloche tant et si bien que la corde  
» cassa. Croyant que les secours arrivaient les bandits prirent la  
» fuite emportant avec eux les pièces d'argenterie. Comme ils  
» n'avaient pu boire tout le vin que contenaient les futailles ils  
» ouvrirent les robinets et la précieuse liqueur s'écoula à même  
» le sol. »

Les dégâts causés furent effroyables et estimés à plus de  
cent mille florins. L'église, le réfectoire, les cuisines et 39 cel-  
lules avaient été détruites. Dans les flammes périrent tous les  
précieux manuscrits, perte irréparable car ces parchemins enlu-  
minés retraçaient l'histoire de l'abbaye depuis sa fondation. La  
tour où 52 religieuses avaient trouvé refuge échappa miraculeu-  
sement au désastre. Aucune des saintes filles ne souffrit de  
l'incendie.

Avec un infatigable courage la prieure entreprit la restau-  
ration du monastère. Philippe II contribua pour une large part  
à la reconstruction des bâtiments.

Le couvent renaissait de ses cendres lorsqu'en 1566 les  
religieuses durent se réfugier à Bruxelles. Ce ne fut qu'en 1570  
que l'église fut reconstruite et consacrée au culte. A la fin du  
XVI<sup>e</sup> siècle les religieuses s'enfuirent à nouveau à Bruxelles où  
elles vécurent dans une misère extrême. Durant les siècles qui  
suivirent les malheurs et les infortunes les frappèrent encore.

Tout ce qu'avaient préservé les flammes fut anéanti par  
un simple arrêté pris en 1783 par les révolutionnaires. Le 7 mars  
1783, Joseph II ordonna la suppression de tous les couvents des  
Pays-Bas n'ayant pour principale occupation le soin des mala-  
des. La communauté du Val Duchesse et les religieuses allèrent  
se fixer à Asse. Le Trésor fut épargné et les objets sacerdotaux  
furent donnés à la chapelle Sainte Anne qui devint église paroissiale. La révolution brabançonne de 1790 les rétablit dans leurs  
droits et les religieuses reprirent possession du monastère à la  
grande joie de la population qui leur fit une réception émou-  
vante.

En 1796, la Belgique était conquise par les Français. Les  
scellés furent apposés sur l'église, la sacristie et la bibliothèque;  
et les religieuses durent abandonner leur propriété aux républi-  
cains. Seuls subsistèrent les bâtiments qui devinrent l'habitation  
de propriétaires successifs. Le vieux Moulin dont une rue d'Auder-  
ghem rappelle le nom, fut transformé en papeterie, puis en  
menuiserie pour disparaître en 1903.

Charles Henri Dietrich acheta le château qu'il agrandit et  
transforma en un véritable musée en 1904/1906. Le 10 février  
1930 il fit don de la propriété à la donation royale avec condition  
essentielle qu'elle fut mise à la disposition d'un prince héritier ou  
d'un prince royal. Le baron devait en garder l'usufruit jusqu'en  
mars 1939 date de sa mort. Une des clauses de la donation stipu-  
lait que si l'affectation indiquée venait à cesser le Val Duchesse  
devait devenir domaine public. Aucun prince royal ne l'a jamais  
habité. Aujourd'hui les bâtiments sont mis à la disposition de  
l'Euratium.

## LA CHAPELLE SAINTE ANNE

La chapelle Sainte Anne se dresse sur un monticule dont les  
contreforts légèrement inclinés donnent sur les jardins du Val  
Duchesse. Plus ancienne que l'abbaye elle aurait remplacé, vers  
l'an 1000 un oratoire de bois qui lui-même se serait substitué à un



autel païen comme il y en avait beaucoup dans la forêt de Soignes dédiée au Soleil. La première date certaine de son existence est 1250.

Bâtie en pierres ferrugineuses et recouverte de tuiles elle possède une tour fortifiée datant du XIII<sup>e</sup> siècle.

La chapelle était fréquentée par les pèlerins et ornée d'un merveilleux rétable qui, en 1844, fut vendu par le curé de la paroisse à un prince russe pour la somme de 1.200 F.

Le Val Duchesse ayant été supprimé en 1796, la chapelle devint un bien communal. En 1799 elle fut transformée en église paroissiale. On y accédait par un chemin creux et par un escalier dont une des marches portait le millésime de 1607.

Devenue trop petite en 1843, elle fut remplacée par une église nouvelle sans caractère, entourée d'un petit cimetière et construite le long de la chaussée de Tervueren sur la « Schiersheide » (la bruyère au tir). On y transporta l'antique statue de Sainte Anne si souvent implorée par les pèlerins.

La Chapelle Sainte Anne fut acquise par un fermier; du chœur il fit son habitation à laquelle il annexa de nombreuses dépendances. La tour servit de remise et l'antique porte qui y donnait accès fut murée.

En 1902 elle devint la propriété de la famille Madoux qui y entreprit une première restauration. On fit disparaître les annexes construites par le fermier, on dégagea les baies, la porte de la tourelle. Mme Madoux offrit la chapelle et un terrain de 1 1/2 ha y adjoignant à la commune d'Auderghem avec obligation pour elle de l'entretenir et d'y construire un hospice et un hôpital, mais ce vœu ne fut point réalisé.

M. Dietrich racheta l'édifice en 1909 et le fit annexer au domaine de Val Duchesse. Entre les années 1915-1917, des restaurations y furent entreprises sous la direction du chanoine Lemaire et le 1-6-1917, les travaux étant terminés le cardinal Mercier bénit la chapelle restaurée qui fut ouverte au public une fois par an le dimanche et le lundi qui suivent la fête de Sainte Anne (26 juillet).

Les toitures et les portes sont nouvelles, les murs ont été consolidés et le chœur garni d'un autel en chêne au fond duquel se trouve une antique statuette de Sainte Anne. Un petit jardin et un verger ont été aménagés autour du sanctuaire. Nous conseillons aux promeneurs de visiter ce lieu fort pittoresque aux jours fixés ci-dessus.

## WOLUWE-SAINT-PIERRE

Dès qu'on a longé et franchi les murs du dépôt de tramways de l'avenue de Tervuren nous rencontrons à droite l'ancienne ferme de « Bovenberghe » qui, avec son moulin, a été englobée dans le parc d'une habitation de plaisance. Cette ferme a appartenu pendant plusieurs siècles à l'Hôpital Saint Jean de Bruxelles. Au sommet de la colline se profile le clocher de la nouvelle église paroissiale. L'ancien oratoire en briques, rebâti en 1755, se trouve englobé dans les nouvelles constructions.



WOLUWE-SAINT-PIERRE. — La Maison Communale et l'église en 1900.

Les anciens hôtels de maître de l'avenue de Tervueren disparaissent petit à petit pour faire place à des immeubles à appartements multiples. De plus, les fonctionnaires du Marché Commun viennent s'installer de plus en plus à Woluwé-Saint-Pierre où les bureaux de cet organisme international occupent un immeuble important.

La construction d'une nouvelle maison communale était déjà débattue au conseil communal en 1913, alors que la population n'était que de 5.000 habitants. Woluwé-Saint-Pierre compte actuellement près de 30.000 habitants.

A 200 m de l'avenue de Tervueren, sur un terrain de plus d'un ha situé le long de l'avenue Charles Thielemans et face à



L'axe de l'avenue Don Bosco, sera bientôt érigé le nouvel hôtel communal. La première pierre vient d'être posée.

Les architectes ont conçu une bâtisse de deux grandes ailes et une tour, le tout en style brabançon s'intégrant parfaitement dans le cadre de constructions de la commune. Le bâtiment sera revêtu de briques rouges et pierres blanches.

La tour aura 65 m de haut, surmontée d'un campanile, visible de l'avenue de Tervueren. Une cour d'honneur avec jardin et miroir d'eau s'ouvrira devant les bâtiments. Il y aura une salle de fête de 1.000 places, une salle de mariage et du conseil, des cabinets du bourgmestre et des échevins, des bureaux pour les divers services communaux.

La construction de cet impressionnant hôtel communal se réalisera en plusieurs phases. Une première partie, dont le coût est estimé à 11 millions, sera terminée vers juin 1962.

Avant la découverte du charbon de terre, les habitants des onze communes que couvraient la forêt de Soignes, faisaient grand usage de bois de chauffage. Un tribunal spécial, dont faisaient partie les marchands de bois siégeait à Woluwe et avait à juger des délits en matière de coupe de bois de chauffage. Ce tribunal s'occupait en particulier des amendes à infliger aux délinquants.

En 1460, le nouveau règlement forestier obligeait les marchands de bois et le maître forestier à se réunir trois fois par an à Woluwe : le premier mercredi de Pâques closes, le mercredi avant Saint Remy et le mercredi précédant la Fête des Rois. Les marchands de bois qui siégeaient à Woluwe-Saint-Pierre touchaient trois réaux à chacune de ces trois assemblées. L'art. 140 du règlement forestier stipulait entre autres que le maître forestier devait lire, mot à mot, une fois par an à Woluwe tous les articles du code en vigueur pendant l'année. En 1564, le tribunal ne siégeait plus que deux fois par an à Woluwe aux mêmes époques que précédemment et une fois l'an à Bruxelles en la Maison ducal (actuelle Maison du Roi) le mercredi précédant la fête des Rois.

### WOLUWE-SAINT-LAMBERT

Le territoire de Woluwe Saint-Lambert était dans les temps reculés en grande partie recouvert par la Forêt de Soignes, ce qui justifie l'installation sur ses terres d'un tribunal forestier. La

partie la plus importante de cette forêt était le bois de Linthout qui couvrait le parc du Cinquantenaire. L'abbé Mann signale cependant en 1785, que Woluwe-Saint-Lambert est presque entièrement déboisé et livré à la culture. Ces défrichements semblent avoir résultés du déboisement massif qu'entreprirent les hommes après la conquête romaine.



WOLUWE-SAINT-LAMBERT.  
Ce qui restait en 1900 de la forteresse des environs du XII<sup>e</sup> siècle.

C'est au XII<sup>e</sup> siècle qu'il est question pour la première fois de Woluwe-Saint-Lambert dans un acte daté de 1117 relatif à l'abbaye de Forest qui y possédait de nombreux biens et notamment « Hof ten Berg ». En raison des nombreux territoires qu'elle y possédait l'abbesse de Forest avait le droit de nommer les juges, échevins, drossards et autres fonctionnaires féodaux. Ces droits elle les partageait avec les seigneurs de Roodenheek, une des sept familles patriciennes de Bruxelles.

Nous ne nous attarderons pas sur les événements qui présidèrent aux destinées de la commune; ceux-ci ont été largement exposés dans l'esquisse historique rédigée par Mlle M.T. Van Eeckhout.

Notre rôle se limitera à exposer brièvement l'histoire des souvenirs du passé qui subsistent encore le long de la Woluwe.



## L'ÉGLISE

L'église fut édifée dit-on, au XII<sup>e</sup> siècle et placée sous la protection de Saint Lambert en souvenir de Baldéric Lambert II, Comte de Louvain.

De même que toutes les églises qui s'échelonnent le long de la route de Bruxelles à Louvain, elle constituait un refuge fortifié où les habitants trouvaient abri en cas d'attaque. Le premier lieu de rassemblement était le cimetière d'où, si besoin en était, les assiégés se réfugiaient dans la tour à laquelle on accédait par une échelle de bois. Les petites fenêtres romanes et les meurtrières du haut sont des souvenirs de cette époque troublée. Les cadrans de l'horloge datent des années 1914/1918. Quant à la porte d'entrée elle est marquée au millésime de 1725 et décorée d'un maucloir sculpté représentant Saint Lambert. Les plus anciennes parties de l'édifice sont construites en moellons sablonneux mêlés à des pierres de revêtement datant de la première restauration effectuée en 1869.

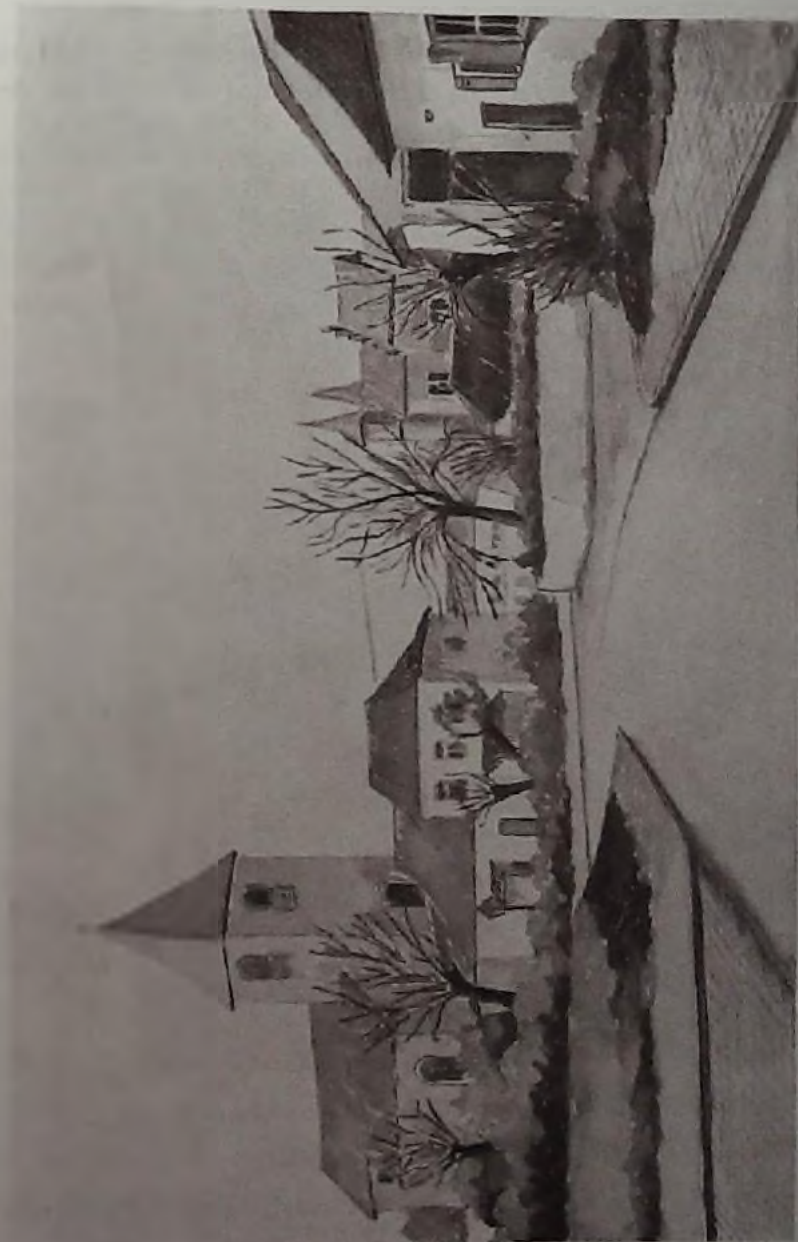
Les besoins du culte ont exigé, en 1937, l'agrandissement de l'église. Interrompus pendant la guerre les travaux ne furent terminés qu'en 1946.

Peu d'objets anciens subsistent à l'intérieur du sanctuaire. Une ancienne statue en bois fut placée sur le maître-autel en 1732. Depuis les transformations qui ont permis de conserver la nef ancienne, l'autel est devenu latéral.

Les boiseries utilisées pour la construction des nouvelles orgues ornaient précédemment le chœur. D'anciennes pierres tombales des seigneurs de Woluwe subsistent dans la tour. Les fonts baptismaux ont été échangés au siècle dernier par d'autres plus modernes. La cuve datant du XVI<sup>e</sup> siècle se trouve actuellement à Leeuw-Saint-Pierre dans les jardins de la propriété Vander Borght.

## T HOF VAN BRUSSEL

De la place du Sacré Cœur on jouit d'une vue splendide sur l'antique château auquel la famille « de Bruxelles » a donné son nom. Seule la partie médiane du château est ancienne. Le pignon espagnol orné de tours à poivrières de construction récente s'harmonise fort bien avec le reste de l'édifice. Il fut construit au lendemain de la guerre 1914/1918 par son proprié-



Woluwe-Saint-Lambert. — L'église à gauche et le Hof van Brussel à droite.  
Aquarelle de Hilson.



taire, le restaurateur bruxellois, Paul Frison. Un dessin à la plume exécuté sur peau de chèvre est précieusement conservé par les propriétaires actuels du domaine. Il date de 1553 et représente le château tel qu'il était alors, qu'il était habité par Philibert de Bruxelles et Jeanne de Locquenghien. Des bâtiments qui y sont représentés seul subsiste le porche d'entrée à étage.

Les fondations des anciens bâtiments détruits en 1648 se trouvent encore dans les jardins. Les arbres qui croissent en cet



WOLUWE-SAINTE-LAMBERT. — Le château en 1900.

endroit subissent des déformations caractéristiques et meurent lorsque leurs racines atteignent le vide des caves.

Philibert de Bruxelles faisait partie du Grand Conseil de Charles Quint. L'empereur dont il était devenu l'ami vint souvent, dit-on, au château en joyeuse compagnie. Une des chambres à coucher est encore appelée de nos jours « chambre de Charles

Quint ». En 1555 lors de l'abdication de l'Empereur, Philibert de Bruxelles fut chargé de la lecture de l'adresse à Charles Quint. Le château appartient depuis 1943 au Notaire Gérard qui l'a fait restauré avec beaucoup de goût.

#### L'ANCIENNE MAISON COMMUNALE

Au fond de la place, dans la rue de l'Eglise subsiste un bâtiment en partie détruit dont le millésime porte la date de 1802. L'administration communale acheta cette maison avec son jardin le 18 novembre 1852 pour la somme de 4.640 F et y installa les services communaux, une salle d'école et le logis de l'instituteur. Ce n'est qu'en 1854 que ces services y furent transférés.



WOLUWE SAINT-LAMBERT — L'ancienne prison de 1611, photographiée en 1900.

ils se trouvaient antérieurement réunis dans la maison du secrétaire communal Jean-Baptiste Claes, chaussée de Rodebeek.

En 1937, on commença les travaux du nouvel hôtel de ville sur le plateau sablonneux du Tomberg. Fin 1938 les services communaux prenaient déjà possession des nouveaux locaux. Les anciens bâtiments de la rue de l'Eglise furent mis à la disposition des services de l'Assistance publique. Ils ont été partiellement détruits par un incendie en 1946.



## LE CHATEAU MALOU

Poursuivant notre promenade le long de la Woluwe nous passons devant un étang que dominent les constructions du château Malou occupé actuellement par l'œuvre des enfants de la Chapelle de Bourgogne ressuscitée à Bruxelles par les soins de la princesse de Ligne.



WOLUWE-SAINTE-LAMBERT. — Le château des Pères-Blancs en 1900.

Au XVI<sup>e</sup> siècle il y avait à l'emplacement du château actuel une importante construction entourée d'un étang et relié à la terre ferme par un pont-levis. Il s'agissait du « Speelgoet » nom que l'on donnait à cette époque aux habitations de plaisance érigées aux environs de la capitale. Il appartenait à la famille Preud'homme, qui le céda, en 1654, aux Jésuites de Bruxelles. Un siècle plus tard la révolution française chassa les religieux et vendit leurs biens au profit des Domaines. Ils comprenaient à cette époque des jardins, des bosquets et sept étangs. Le château fut démoli et les terrains passèrent au banquier Lambert qui, en 1776, fit construire le château actuel. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle le domaine qui couvrait encore 12 ha appartenait à Charles-Louis Kessel, qui le céda, en 1829, à M. Van Gobbelschroy, Ministre de l'Intérieur de Guillaume de Hollande.

Le Ministre y vécut en compagnie de Mlle Lesueur, première danseuse du Théâtre de la Monnaie dont il eut une fille. Mlle Lesueur devint également le modèle préféré du peintre David. Paul Vizhumb qui occupait à cette époque une place

dans l'orchestre du Théâtre de la Monnaie y fut souvent invité. Il en profita pour exécuter aux environs de la propriété de nombreux dessins qui sont arrivés jusqu'à nous. En 1853, le Ministre catholique, Jules Malou, acquit à son tour le château et y séjourna pendant plus de trente ans, jusqu'à sa mort survenue en 1885. L'administration communale a conservé les jardins, rétabli l'étang qui avait été comblé lors des travaux du voûtement de la Woluwe et aménagé les sentiers du parc dont elle a fait une promenade publique.

## LE LINDEKEMAELEN MOLEN

Du château Malou un sentier longe le ruisseau et nous conduit au moulin qui de nos jours abrite les services de la menuiserie communale.



WOLUWE-SAINTE-LAMBERT. — Ce qu'il restait du moulin en 1900.

Construit au XIV<sup>e</sup> siècle il était alors un moulin à papier dépendant de l'abbaye de Forest. En 1661 il en est question dans les archives de l'abbaye du Parcq, à Louvain, auquel il semble avoir été cédé. Il était alors devenu un moulin à grain.

En 1914, le moulin possédait encore deux roues jumelées plus petites et plus larges que celles utilisées généralement en Brabant. En 1932, elle avait disparu ruinées par le temps et il faut



rendre hommage à l'administration communale de Woluwe-Saint-Lambert qui, en 1957, se charge de la rétablir dans son état primitif. Elle s'adressa à cet effet à un spécialiste hollandais qui, encombré de travail refusa la commande. C'est alors qu'elle fit appel à ses propres services. Le menuisier en chef de la commune fut chargé de ce délicat travail. Il désigna dans le voisinage plusieurs chênes qu'il fit abattre en fin d'hiver avant que la sève ne commence à monter. Les arbres furent débités sur place en madriers et en planches et transportés en atelier où commença le travail d'assemblage. Celui-ci se fit à l'aide de chevilles de bois d'après les plans de l'ancienne roue. En moins de deux mois était achevée cette roue de deux tonnes et demie. Elle a 2,60 m de largeur et 2,30 m de diamètre.

Le dernier moulin de la Woluwe a donc survécu à la grande joie des photographes et des paysagistes.



WOLUWE-SAINTE-LAMBERT. — La rue du Ruisseau en 1900.

### LE SLOT

Non loin du moulin se dresse l'antique château-ferme des Comtes de Hinnedael, seigneurs de Woluwe-Saint-Lambert et de Kraainem. Le Slot, telle est sa dénomination actuelle, ne comporte plus qu'une seule aile du vieux château que l'eau entourait complètement et que franchissait un pont-levis. Les prairies basses qui entourent la construction occupent l'emplacement des anciens fossés. Au XVII<sup>e</sup> siècle il appartenait, comme le moulin, à l'abbaye de Parcq. Sous le régime espagnol il servit

de prison. Son toit très élevé, sa façade en pierres grises percée de fenêtres à meneaux en forme de croix, dont les compartiments supérieurs ont été bouchés donnent à l'ensemble un aspect monumental. C'est là que résidèrent jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle les seigneurs de Woluwe-Saint-Lambert, époque à laquelle ils firent construire le château Kieffelt cédé en 1935 à une société immobilière qui se chargea de la démolir.



WOLUWE-SAINTE-LAMBERT. — La rue Voot en 1900.

Aujourd'hui le Slot est habité par une famille de cultivateurs. Des contreforts ont dû être construits contre les murs rongés d'humidité, mais alors que les murs résistent aux outrages des ans, ces contreforts, bâtis sur un sol remblayé, s'enfoncent lentement et se détachent des murs.

### LE CABARET « IN DE KWAK »

Non loin du Slot s'élevait, il y a quelques années le vieil estaminet « In de Kwak ». A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle il appartenait à la famille Orban, tanneurs originaires de la paroisse de Saint Michel à Namur et dont un des membres fut bourgmestre de Woluwe Saint Lambert entre 1800 et 1808.

Lorsqu'on a démantelé la façade du palais du cardinal Granvelle, il y a quelque quarante ans, on numérotait soigneusement les pierres, vendues ensuite à la commune de Woluwe-Saint-



Pierre, qui projetait de la réédifier au cours de la construction de sa nouvelle maison communale. Faut de crédit le tout resta sous forme de projet. Longtemps nombre de pierres de l'ancien palais Granvelle étaient entreposées près de l'auberge « In de Kwak ». Une partie d'entre elles ont servi à faire des bordures de trottoir.

Jusqu'en 1945 le « Kwak » constituait le rendez-vous des promeneurs et des tireurs à l'arc.



WOLUWE-SAINT-LAMBERT. — Le pont de la Woluwe et la chapelle de Marie la Misérable dans le fond.

### LA CHAPELLE MARIE LA MISERABLE

La nouvelle chaussée de Roodebeek que franchit le sentier nous mène à la chapelle Marie La Misérable.

Elle fut construite en 1363 en un endroit où semble avoir existé un petit oratoire dédié à Notre-Dame auprès duquel se trouvait l'ermitage habité par Marie de Woluwe.

La chapelle fut placée sous le vocable de « Lenneke Maria » ou Marie la Misérable.

Au temps du Duc de Brabant, Jean II (1294-1312), vivait à Woluwe une jeune fille et qui, malgré sa grande beauté avait fait vœux de chasteté. Elle s'était retirée en un modeste ermitage de son village natal. Elle y partageait son temps entre la prière et le soulagement des malheureux. Ne possédant rien elle-même

elle parcourait la région pour récolter de quoi subvenir à ses besoins et à ceux de ses protégés.

Un jour qu'elle se rendait à Etterbeek par le bois de Linthout elle se vit accostée par un seigneur des environs qui la poursuivait de ses assiduités et qui lui proposa de renier ses vœux et de



La chapelle Sainte Marie la Misérable en 1925.

l'épouser. Furieux de voir rejeter sa demande il décida de se venger et de l'obliger à accepter sa proposition. Un jour il substitua dans un château où Marie avait l'habitude de prendre ses repas, un vase de grande valeur et le glissa dans la besace qu'elle avait déposée à la porte d'entrée.

Les serviteurs s'étant aperçu du larcin portèrent plainte et grande fut leur surprise de découvrir la coupe au logis de la recluse.



Le jeune seigneur promit à Marie d'intervenir si elle acceptait de l'épouser. Celle-ci ayant refusé, le procès eut lieu et la malheureuse fut condamnée à être enterrée vive. Le bourreau recouvrit son corps de terre à l'exception de la tête puis enfonça au travers de celui-ci un pieu à section carrée. La dépouille mortelle fut ensuite placée sous l'autel de la chapelle. Trois vierges, dit-on, tenant un cierge en main assistaient aux funérailles.

Le persécuteur en perdit la raison et ne recouvrit la santé qu'en venant prier sur la tombe de sa victime.

C'est en 1350 que fut agrandie la chapelle que nous connaissons aujourd'hui. Elle est construite en style gothique. La porte d'entrée est surmontée d'une petite niche dans laquelle se trouve une très ancienne statue reproduisant les traits de Marie la Misérable. La chapelle ne comprend qu'une seule nef; un banc de pierre en suit tout le contour. Une grille de fer forgé sépare le chœur de la nef. La petite porte aménagée dans les stalles du côté de l'évangile masque une autre porte de chêne massif qui donnait accès à la cellule de l'ermitage de Marie.

De nombreuses antiquités ornent l'intérieur du sanctuaire. Les tableaux qui représentent les épisodes de la vie et de la mort de la Sainte datent de 1939. Vers 1920 le curé de Woluwe-Saint-Lambert avait encore la charge de la chapelle et y célébrait les offices le deuxième lundi de chaque mois. En 1929, la famille de Bnessière qui en était propriétaire offrit la chapelle aux Pères Assomptionnistes qui déservent la chapelle de la Madeleine à Bruxelles. Ils y construisirent un bâtiment annexe et assurèrent régulièrement les offices religieux. Un pèlerinage annuel y a lieu le deuxième dimanche après Pâques et la fête de sainte martyre est célébrée solennellement le 18 juin date anniversaire de sa mort. Tout autour de la chapelle le chemin est jalonné de petites niches de bois qui abritent des statuettes de la Vierge. Elles sont au nombre de sept qui reçoivent la visite des pèlerins en hommage à la Mère des Sept Douleurs.

#### LA FERME DES MOINEAUX ou 'T HOF TER MUSSCHEN

Dès qu'on a franchi la chaussée de Roodebeek la Woluwe poursuit son cours au travers d'une région agricole où se dressent encore quelques vieilles fermes qui autrefois faisaient le charme de cette partie de la commune.

La première que l'on rencontre au bout d'une allée bordée autrefois de peupliers et la ferme des Moineaux. Les murs roses

ont tenté bien souvent le pinceau des peintres. Jan Stobbaerts y a effectué de nombreuses toiles.

#### LA FERME TEN CAUWERSCHUUR

Situé à l'angle de la chaussée de Roodebeek et de l'actuelle rue Theodore De Cuyper, l'ancienne « Causchueure » appartenait au XIV<sup>e</sup> siècle à l'abbaye de Forest. Elle était gardée par un « preter » ou garde-champêtre privé qui, le 24-4-1422, fut exempté d'impôts à condition de se borner à remplir son emploi sans exploiter les terres.

En 1596, la ferme appartenait à un nommé Henri Scheers qui exploitait également l'Hof ten Berg. Il la vendit le 10-6-1596 à Jean de Wanzyn, receveur de l'Hôpital Saint Jean de Bruxelles.

En 1718 elle appartenait à l'abbaye de la Cambre.

Jusqu'en 1942 elle fut habitée par l'artiste-peintre Michel Sterckmans.

D'après Sander Pierron, son nom Couter (cultura) qui signifie « exploitation agricole collective » et « Schuur » (grange) aurait signifié : La grange des terres exploitées en commun.

#### 'T HOF TEN BERG

Dominant la vallée sur la route menant à Woluwe-Saint-Etienne, s'élève la ferme de la Montagne dont il est question en 1117 dans un document relatif à l'abbaye de Forest. Les anciens bâtiments beaucoup plus spacieux que ceux que nous connaissons aujourd'hui ont subsisté jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

En 1675, puis en 1696 les troupes de Louis XIV envahirent les Pays-Bas et saccagèrent la région de Woluwe. Les rapports de cette époque signalent que la ferme est complètement ruinée.

Une pierre scellée dans le mur de clôture porte le millésime de 1657 alors que les ancrs qui décorent l'habitation forment la date de 1750 qui serait celle de la construction de la ferme actuelle.

Le fermier qui exploitait la ferme pour le compte de l'abbaye de Forest était le plus important de la région. La famille Vander Borghet qui obtint le fermage au début du XV<sup>e</sup> siècle conserva l'exploitation jusqu'en 1475. En 1585 il était passé à Henri Scheers dont la famille l'exploita jusqu'au 4-11-1786 date à laquelle elle passa à François De Clerck qui devait la conserver jusqu'en 1807 date à laquelle il l'a rachetée comme bien national. Depuis lors



elle a passé à de nombreux propriétaires. Aujourd'hui elle appartient à Henri Verheyde qui y a fait de nombreuses transformations.



WOLUWE-SAINTE-ETIENNE.  
Le vieux moulin en 1900.

Le chemin qui longe la Woluwe poursuit sa route, traverse un marécage et enjambe un petit pont. Il longe ensuite les jardins d'une propriété dont les bâtiments qui servaient de papeterie sont en ruines depuis que les eaux de la rivière ont cessé de l'alimenter.

Par des rues tortueuses nous aboutissons à Woluwe-Saint-Etienne. Ici s'arrête notre promenade qu'il est toutefois possible de prolonger en direction de Kraainem dont la minuscule église ne manque pas de charme. En face de celle-ci le tramway de Louvain nous reconduira vers la ville.

Joseph HILSON.

## Géographie littéraire du Brabant

### Hageland et Campine

DANS le chapitre que nous avons centré sur *La Hesbaye thioise*, nous avons accordé quelque attention à plusieurs villages du Hageland. Séparée de la Hesbaye par la Grande Gêthe, cette région naturelle s'allonge, au Nord, jusqu'au Démer et, à l'Ouest, jusqu'à la Dyle.

Cette dernière rivière, dont le Démer est un affluent, fixe la limite orientale de la Campine brabançonne. Entre Werchter et Malines, cette portion brabançonne de la Campine franchit la Dyle, prend possession de sa rive droite et se prolonge au Nord du Hageland, au-dessus du Démer, jusqu'aux frontières des provinces d'Anvers et de Limbourg.

C'est à ces deux régions : le Hageland et la Campine brabançonne, que nous nous intéresserons spécialement cette fois. Nous ne nous en tiendrons cependant pas strictement à leurs limites géographiques, nous réservant de parler par la suite des localités qui leur appartiennent mais se situent dans l'aire de ces deux villes : Louvain et Vilvorde.

\* \* \*

Le Démer — et la Dyle, entre Wijgmaal et Werchter — sépare les deux régions formant l'objet unique de la présente étude. Cette rivière, qui prend sa source en Hesbaye limbourgeoise, était autrefois d'un caractère aimable et assez docile. Différents travaux : rectifications, canalisations, etc., influencèrent — à partir du XVI<sup>e</sup> siècle — son humeur qui, dès lors, devint très inconstante. En 1753, deux ingénieurs liégeois : Wérin et Prayon, chargés par le Prince-Evêque Théodore de Bavière de déterminer les causes d'inondation, devaient noter, dans leur rapport : « On sait de science certaine qu'en 1535 il n'y avait aucun terrain inondé et que les rivières suivoient les vieux lits; et qu'il n'y



avait aucun canal de rivière, depuis la vieille église de Zelem jusqu'à l'Eau Noire (1); que cette coupure a été faite par les Anversois; que toutes ces inondations sont venues depuis ce temps-là ». Pour remédier aux fréquents débordements de la rivière, un certain M. de Sotelet fit canaliser la Velpe et la Ghête, jusqu'à Léau. En 1666, le mal persistant toujours, des travaux d'assèchement furent entrepris par des spécialistes anversois mais leurs réalisations eurent pour résultat imprévu de provoquer également le débordement de la Herck. En 1752, l'Impératrice Marie-Thérèse ordonna des palliatifs du côté brabançon. Cette



Le Démer à Diest.

initiative provoqua, du côté liégeois, l'ouverture d'une enquête à laquelle il a été fait allusion ci-dessus. En 1757, une convention intervint entre les commissaires du Brabant et de Liège. L'ingénieur Caront mit quinze ans à réaliser un programme de normalisation mais, son exécution terminée, les inondations se renouvelèrent (2).

(1) Affluent du Démer, qui s'y jette à Diest. En flamand : Zwartebroek.

(2) Voir : *Le Démer inconstant*, par Abel Lurkin, dans *La Nation belge* du 28 janvier 1936.

Les débordements du Démer — et de ses affluents : la Velpe, la Gêrhe, la Herck, etc. — ont sans doute favorisé, par l'apport d'alluvions fertilisantes, la formation du Hageland, région se composant initialement de sables stériles et constituant, aujourd'hui, une sorte de prolongement ou d'annexe de la riche terre de Hesbaye. Dans son encyclopédie nationale : *Patria Belgica* (3), s'intéressant aux *Aspects pittoresques* de notre pays, Eugène Van Bemmel écrivait : « Le Hageland, le « pays des haies », était jadis une zone inculte et sablonneuse, couverte de halliers. Située au nord-ouest du Brabant, elle semblait servir de transition à la Campine. C'était aussi le Bocage brabançon, où se fit à diverses époques, notamment sous le règne de Wenceslas et sous la république française, la guerre des guerillas. Les progrès de l'agriculture l'ont transformé aujourd'hui au point qu'on le distingue à peine de la Hesbaye... De Diest à Aerschot, le Démer serpente au milieu des prairies, bordées d'un côté par les versants du Hageland, de l'autre par les premières ondulations de la Campine. Le nom de « Scherpenheuvel », mal traduit par celui de « Montaigu », indique un sol âpre et rude, qui fait disparaître avec Sichem, « Sichem aux gras pâturages », comme le dit, par une singulière coïncidence, la romance de « Joseph », dans l'opéra de Méhul ». Dans son ouvrage : *La Ligne de Faîte* (4), évoquant la même contrée, Pierre Nothomb montrait « L'eau du Démer qui dès l'automne, entre le Hageland et la Campine, s'épend en inondations bleuâtres qu'un lent chemin de fer traverse ». Poursuivant sur sa lancée, l'écrivain citait différents toponymes : Montaigu, Averbode, Diest... et opposait le Hageland, tout de verdure luisantes et frémissantes, à la Campine avec « l'odorant silence des sapinières, la nostalgie des grands marais et la pureté claire des sables ». De son côté, dans un de ses textes (5), Emile-Félix Neuts, vice-président de l'Union belge des Ecrivains du Tourisme, insistait davantage encore sur ce qui différencie les deux régions naturelles. « Quelques coteaux seulement séparent l'ancienne capitale brabançonne, écrivait-il, de la paisible vallée du Démer dont les eaux lentes réfléchissent le clocher curieusement bulbeux de l'église d'Aerschot. Construction typique en pierre ferrugineuse du pays, le pieux édifice désiste de toute son élégance les vénérables restes de la tour d'Aurélius. Du haut de cette prétendue fortification, qui fait l'orgueil d'Aar-

(3) Ed. Bruylant, Christophe et Cie, Bruxelles - Tome 1, 1873.

(4) Ed. Universitaires, 163, rue du Trône, Bruxelles, 1944.

(5) Article sur *Le Hageland*, dans *La Belgique et le Congo belge vus par les Ecrivains du Tourisme*, Edt. Elsevier, Bruxelles, 1958.



schot, un splendide panorama révèle le contraste harmonieux et charmant de deux régions naturelles : le Hageland, riche, généreux et rayonnant, qui progressivement s'efface devant une Campine plutôt austère et sobre, aux teintes moins prononcées ».

\* \* \*

Ayant esquissé très rapidement, grâce à quelques citations, le paysage physique du Hageland et de la Campine, voyons ce que l'une et l'autre de ces deux régions naturelles ont à nous proposer sur le plan de la création littéraire.

Apparemment, le fertile Hageland a davantage à nous offrir que la stérile Campine. Toutefois, les deux grands centres du Hageland : Diest et Aarschot, où se rassemblent presque toutes les activités culturelles de la région, sont périphériques, étant situés sur le Démer, soit à l'endroit où la Campine prend le départ. Aux foyers qu'ils allument et entretiennent, la Campine n'a cessé et ne cesse d'apporter du bon bois !

Diest, a dit Jacques de Bouvignes (6), « est une petite ville pleine d'intérêt ». Touristiquement exacte, l'affirmation est également valable du point de vue littéraire.

Il se pourrait — si nous en croyons Camille Lemonnier (7) et d'autres auteurs — que la cité ait été le berceau des rois francs (Cludion y aurait eu son palais) et, par ailleurs, « le Dispargum de Saint Grégoire de Tours ». Toutefois, selon Eugène Van Bommel, ce fameux Dispargum pourrait bien se confondre avec le village de Duysburg (ou Duisburg), près de Tervuren. La geste carolingienne d'Ogier le Danois ou l'Ardeinois prétend, d'autre part, que le comté de Diest aurait été la récompense offerte à la bravoure de son héros titulaire (8).

Abandonnons les hasards de la légende pour les certitudes de l'histoire ! En 1162, Arnikius, fils d'Arnould, seigneur de Diest, est envoyé à Louvain, auprès du savant Héribert, son parent, pour y faire ses études. On peut conclure de ce fait, noté par Philippe De Bruyn (9), qu'il n'existe pas à Diest, en cette lointaine époque, d'école ou de personne suffisamment érudite pour s'occuper de l'instruction du jeune noble. Au siècle suivant, en 1235, la fondation de l'abbaye de moniales cisterciennes du Val-

(6) Article sur *Le Brabant*, dans la revue *La France à Table*, octobre 1960.

(7) Dans son monumental ouvrage sur *La Belgique*.

(8) Voir J. Stecher : *Histoire de la Littérature néerlandaise en Belgique*, Edt. Lebegue, Bruxelles, 1886, page 29.

(9) Dans son ouvrage : *Histoire du Règne de Jean 1<sup>er</sup>, Duc de Brabant*, Imprimerie-Librairie Douxils, Namur, 1836.

Saint-Bernard par Arnould IV devait-elle changer quoi que ce soit à la situation existante ? Il semble bien que non. Le monastère ne paraît avoir joué, tout au long de son existence, qu'un rôle culturel très effacé. La pauvreté y régnait en maîtresse (10).

D'autres institutions monastiques devaient s'établir à Diest et aux environs — notamment à Zelem, en Limbourg, et à Averhode — et susciter l'apparition des premiers écrivains locaux dont, en tout premier lieu, Petrus van Diest ou Pieter Dorlant, Dorlandus ou Diesthemius. Signalons ici, par parenthèse, que les ecclésiastiques ont fourni, aux fastes diestois, de nombreuses figures intéressantes. En 1325, un Diestois nommé Jean montra sur le siège épiscopal d'Utrecht. Le moine Arnold, qui précéda Ruisbroek l'Admirable à Groenendaal, était originaire de Diest.

Petrus van Diest fut prieur de la chartreuse de Zelem, centre important de vie religieuse et intellectuelle d'où sortirent, outre quantité de beaux manuscrits enluminés dont un superbe légendaire, nombre de « célébrités » parmi lesquelles, premières d'une longue série, Jan van Rode et Jan van Brederode. Le premier de ceux-ci d'après les uns, le second d'après les autres, aurait traduit du français en flamand, en 1408, les quatre premiers livres de la *Somme le Roi (Conincs Somme)* du dominicain français Frère Laurent. Gentilhomme d'origine hollandaise, Jan van Brederode quitta la trappe de Zelem afin de s'engager dans le métier des armes. En 1415, il combattit à Azincourt en même temps que beaucoup de nos compatriotes (11).

Mais revenons-en à Petrus van Diest. Né en 1454 dans la ville qu'arrose le Démer, il entra chez les chartreux et — comme nous l'avons dit — devint prieur de la trappe de Zelem. Il est l'auteur, selon ses biographes, d'une soixantaine d'ouvrages écrits les uns en latin, les autres en flamand. On lui doit, notamment, un *Dialogus de opere amoris et passione Christi* et différentes moralités ou pièces allégoriques dont la plus marquante, représentée encore actuellement de loin en loin (12), s'intitule : *Den*

(10) Voir le *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, Paris, 1717, livre déjà cité dans les précédents chapitres.

(11) Cf. H.J.L. Scholtens : *Jan van Brederode, convers der Kart-huizers bij Diest*, dans *Historisch Tijdschrift*, 1924.

(12) Notamment le 29 septembre 1958, dans le Grand Auditorium de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles, par le « Koninklijke Nederlandse Schouwburg » d'Anvers.

Le thème d'*Elckerlijc* s'est maintenu jusqu'à nos jours dans la littérature flamande. Voir notamment, dans le recueil de Frans De Wilde : *Voor de Stille*, le poème intitulé : *De Ballade van Elckerlijc*.



*Spiegel der Saligheyt van Elckerlijc (Le Miroir de la Fidélité de Chaque-Homme)*. L'argument de cette tragédie est le suivant : l'homme, faible, ne peut se sauver que par la grâce divine. Irrité par l'immoralité du monde, Dieu appelle Chaque-Homme par l'intermédiaire de sa messagère : la Mort. Le jour même, Chaque-Homme paraîtra devant le tribunal suprême. Jeune et beau, riche et très attaché à ce monde, Chaque-Homme demande tour à tour à Joyeuse Compagnie, à ses Proches, à ses Biens de l'accompagner au pays d'où nul ne revient jamais. Tous se refusent. Il en est de même de Beauté, Force et Sagesse. Son seul recours sera Connaissance, qui le mènera à Pénitence, et Vertu qui fera la route avec Chaque-Homme. L'esprit du moyen âge finissant est synthétisé de façon remarquable dans cette œuvre drue, puissante, dont le texte a été remanié par divers auteurs et traduit dans plusieurs langues, dont en anglais sous le titre : *Everyman*. (On lira le précieux ouvrage de Mgr Henri De Vocho, paru en 1947, sur *Everyman, a Comparative Study*.) D'aucuns ont prétendu que Petrus van Diest n'aurait fait qu'adapter un drame antérieur, interprétant la parabole des Talents. Cette assertion a été combattue (13) mais il se pourrait cependant — nous laissons aux spécialistes le soin de trancher la question ! — que l'œuvre dérive d'une farce latine (14).

*Elckerlijc* semble se rattacher à ce théâtre rhétoricien qui fit, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles surtout, le régal des spectateurs bourgeois des festivités et tournois si fréquents à l'époque. Quoi qu'il en soit, une autre moralité de Petrus van Diest : *Homulus*, aurait été couronnée lors d'un Landjuweel organisé à Anvers (15). Si la chose est exacte, une conclusion s'impose : Petrus van Diest faisait partie d'une chambre de rhétorique. Comme la direction des chambres était fréquemment confiée aux ecclésiastiques, pourquoi, en qualité de prieur de la chartreuse de Zelem, n'aurait-il pas rempli la fonction de chef ou « doyen » d'une semblable confrérie ?

Précisément, du vivant de Petrus van Diest devait être fondée, à Diest, en 1502, dans la paroisse de Notre-Dame, la plus

(13) Voir le *Dictionnaire des Littérateurs* (Closset, Herreman et Vauthier), Maison Larcker, Bruxelles, p. 128.

(14) Voir Stecher, ouvr. cité, p. 195.

(15) Au sujet des chambres de rhétorique, on relira utilement notre précédent chapitre. Voir, en outre, les études du professeur R. Van Weddingen sur *Les Christus-Oogen de Diest et De Leliekamer de Diest* dans *Le Folklore brabançon*, respectivement n° 36, 6<sup>e</sup> année, 1927 et n° 53-54, 9<sup>e</sup> année, 1930.

célèbre des quatre chambres de rhétorique diestoises : *Christus'Oog* (Œil-de-Dieu) ou *Christus'Oogen* (Œillet-du-Christ; cette dernière dénomination semble être la seule bonne). On a affirmé que la constitution de cette chambre, qui se perpétue encore actuellement (sous l'enseigne : *Christusogen*) (16), daterait de 1302 (17). Rien, toutefois, n'est moins certain. C'est peut-être en tant que confrérie religieuse qu'elle aurait été créée au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle (18).

La chambre de rhétorique *Christus'Oogen* participa à différents concours et *Landjuweelen* : Malines et Gand en 1525, Anvers en 1561 et 1562, etc. Elle y représenta des farces, des moralités ou des tragédies et vit ses mérites récompensés par l'attribution de quelques prix.

On n'a guère d'indications au sujet de l'activité des chambres de Saint-Jacques et Saint-Lazare. Quant à la chambre *De Leliebloem* (Fleur de Lys), elle existait déjà en 1441, année où elle joua un *Tafelspel van Murmuratië* (Jeu des Murmurations) et d'autres pièces dont une consacrée aux « délices de la Belgique » : *Belgi's Lust*. Elle organisa un *Haagspel* en 1490, donna une représentation en 1499, participa à des concours et en organisa plusieurs au cours de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle surtout. En 1561, au grand *Landjuweel* d'Anvers auquel participa également la chambre *Christus'Oogen*, elle fit une prestation fort remarquée, interprétant notamment une comédie pleine de truculente saveur : *Vrouwe Zuersmoel*. Renaissant à la vie après un long silence, elle se manifesta à nouveau en 1602. En 1620, le poète Louis Vanden Berghe s'engagea, par contrat, à mettre son talent à son service.

Bien que très florissantes, les chambres de rhétorique ne monopolisent pas le destin des Lettres et l'on voit se manifester et s'affirmer au XVI<sup>e</sup> siècle, en dehors de leur cercle, différents écrivains. L'humaniste Albert Herlemannus rédige un ouvrage intitulé : *Institutiones grammaticae per tabulas in epitomen cincinnatae*. Le franciscain Faust De Craen signe des traités

(16) Subsiste encore, également, la chambre de rhétorique : *De Leliebloem* ou *De Lelie* (Le Lys) qui, comme *Christusogen*, organise annuellement, le jour de sa fête patronale, une traditionnelle fête dansante folklorique dans les salons de l'Hôtel de Ville. Signalons que l'ancien lieu de réunion de *De Lelie* existe encore à Diest. L'édifice présente une intéressante façade baroque.

(17) Louis Bakelants, dans un article : *Le Limbourg et nos Lettres*, in *La Revue Nationale*, décembre 1949, n° 184, page 355.

(18) Voir J. Stecher, ouvr. cité, p. 176.



de dogmatique. Arnould Janssens — ou Arnoldus Joannis — compose, en latin, un livre sur son maître Eschius. Le prémontré Gaspar Gellius — qui devait mourir en 1620, à l'abbaye de Flo-



Tableau représentant Nicolas Cleynaerts par P. Stamat.  
(Hôtel de Ville de Diest)

reffe (Namur), à l'âge de 87 ans — est l'auteur d'un *Poemata Sacra*. Pendant ce temps-là, Gillis Coppens collabore, en sa qualité d'imprimeur, au mouvement humaniste. C'est de son officine que sort, en 1540, le *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius et, en

1545, la *Cosmographie* de Petrus Apianus (ou Pierre Apian, ou Apien, de son vrai nom Pieter Bienewitz, professeur de mathématiques à l'Université d'Ingolstadt). Cette dernière édition, Gillis Coppens, dont l'érudition est remarquable, l'accompagne d'une recommandation en vers dont le sens général est qu'il n'est pas nécessaire de voyager pour apprendre mais qu'il suffit de parcourir le livre : *il vous expliquera comment parcourir le monde avec plaisir, en restant chez vous et sans dépenser votre argent*. En 1550, le même Coppens, après l'avoir traduite du latin en flamand, imprime une relation de la Joyeuse-Entrée du futur Philippe II à Anvers, œuvre de Cornélis De Schrijver, mieux connu sous la forme grécisée Grapheus, ou latinisée Scribonius (19).

La figure diestoise qui domine le XVI<sup>e</sup> siècle est incontestablement celle de *Nicolas Cleynaerts*, appelé aussi Clénard ou Clenardus. Elève du philologue Rutger Rescius, de Maaseik, au Collège des Trois Langues, fondé en 1518 à Louvain, il devait y occuper plus tard la chaire de grec. Après maintes aventures qui le conduisirent notamment en France, il se réfugia en Espagne.

Au terme d'un voyage au Portugal, il partit pour le Maroc afin d'y entreprendre une *croisade pacifique* : convertir les musulmans à la religion chrétienne. Cet ami d'Erasme avait, dans ce but, étudié l'arabe. Accueilli avec empressement mais bientôt suspecté par ses hôtes, il fut emprisonné puis chassé. De retour en Espagne, Clénard ne survécut pas longtemps aux mauvais traitements dont il avait été victime et mourut à Grenade.

Il nous a laissé, outre une volumineuse correspondance — éditée par Alphonse Roersch, dont les ouvrages sont indispensables à la connaissance de Clénard — qui permet de le considérer comme l'un des plus grands épistoliers de son temps, une grammaire grecque : *Institutiones linguae graecae*, maintenue comme livre d'enseignement jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans plusieurs pays d'Europe. Elle connut plus de trois cents éditions en raison de l'excellence de la méthode, à la fois lumineuse et concise, adoptée par son auteur. Ce fait et quelques autres ont permis à Henri Liebrecht et Georges Rency d'écrire, dans leur *Histoire illustrée de la Littérature belge de Langue française* (20) : *Ainsi se multiplient et se répandent de par l'Europe, dès le temps d'Erasme, les humanistes belges de la première génération du*

(19) Au sujet de l'œuvre de Gillis Coppens, voir notamment : *Libros anciens des Pays-Bas*, catalogue de l'exposition des livres de la collection Lessing J. Rosenwald, édité par la Bibliothèque royale de Belgique, 1960, pp. 106 et 110.

(20) Librairie Vanderlinden, Bruxelles, 1931, p. 190.



siècle, ceux qui se sont donnés pour tâche de vulgariser en quelque façon, par l'enseignement, la publication et la traduction, les leçons de la sagesse antique.

Le XVII<sup>e</sup> siècle, à Diest, est celui de Joannes Creyters et de Petrus Carpentier. L'un et l'autre de ces deux écrivains faisaient partie de l'ordre des Augustins. Né au commencement du siècle et décédé en 1675, le premier, appelé souvent Crytérius, s'est fait connaître comme prédicateur et auteur sacré. Petrus Carpentier, né dans la seconde moitié du siècle, nous a laissé des pièces de théâtre, un ouvrage sur le purgatoire et une vie de Sainte-Barbe.



Intérieur de la maison natale de Saint Jean Berchmans, aujourd'hui transformée en musée et en oratoire.

Une figure de saint — le seul Belge, depuis quatre cents ans, à avoir été canonisé — illumine, on le sait, ce XVII<sup>e</sup> siècle diestois qui, sans nul doute, compte d'autres littérateurs que Crytérius et Carpentier. Ce saint, né en 1599 dans une petite maison du centre de la ville aujourd'hui transformée en musée et en oratoire, s'appelait Jean Berchmans. Son enfance, lisons-nous dans un missel (21), fut pieuse et pure. Il entra dans la Compagnie de Jésus, dont il devint l'une des gloires par la régularité de l'observance religieuse. Après son noviciat en 1618, il fut envoyé à Rome où

(21) *Missel quotidien et vespéral* de Dom Gérard, Ed. Brépols, Turnhout. Dans le supplément : *le Propre des Diocèses belges*, p. 142.

il affirma son désir intense de devenir un saint. Il mourut dans les sentiments les plus édifiants, le 13 août 1621. Léon XIII le canonisa en 1888. Son cœur est conservé dans l'église des Jésuites à Lourain.

Saint Jean Berchmans, sans doute, n'a aucun droit, malgré tous ses mérites, à figurer sur la liste des écrivains locaux. Mais, s'il n'a signé aucun livre, il en a inspiré plusieurs et c'est à cause de cela qu'il doit être cité ici. Parmi les ouvrages qui lui ont été consacrés, retenons celui du chanoine Adrien Docq, de la cathédrale de Namur, publié en 1875 : *Le Bienheureux Jean Berchmans*, et celui de l'abbé Camille Henckens, curé de Zellik, ayant vu le jour à la même époque : *De Gelukzalige Joannes Berchmans*. Ajoutons que, en 1921, à l'occasion du troisième centenaire de la mort du saint, Th. Henusse écrivit une saynète héroïque en vers : *Jean Berchmans*.

A Diest comme dans l'ensemble du pays, le XVIII<sup>e</sup> siècle est d'une stérilité presque absolue. Dans les dernières années du siècle, de l'automne 1798 à l'été 1799, la Campine fait la « Guerre des Paysans ». Diest joue un rôle important dans la lutte contre les Français. En novembre 1798, la ville est assiégée par ces derniers. Nos *guerilleros*, sous le commandement d'un de leurs meilleurs chefs improvisés : Van Gansen, vont essayer de désorganiser et de détruire leurs convois de ravitaillement. Henry Carton de Wiart, dont le roman : *Les Cariatides* (22) évoque cette page de notre histoire, dira de ce Van Gansen (23) : *Il a tenté une attaque, d'abord victorieuse, contre les troupes républicaines qui assiégeaient la place de Diest occupée par son ami Elen. Il a pénétré au cœur de leurs batteries et s'est emparé des pièces principales. Déjà, il les retournait pour les emmener dans la ville lorsqu'un projectile l'a atteint au visage, le renversant tout ensanglanté et inanimé. Arrivé sur les lieux, le général Colaud a pu forcer la place qu'Elen avait abandonnée pendant la nuit, puis il a rencontré à Moll une partie des bandes de Gheel, de Turnhout et des environs. Ces paysans, qui ont servi de cibles à des fantassins aguerris, se sont égaillés dans les bois après quelques furieux corps-à-corps. Leurs survivants ont rejoint d'autres groupes cachés dans les sapinières. Bientôt, à travers toutes ces compagnies qui se reconnaissent de loin en imitant des appels d'oiseaux sauvages, un même cri de ralliement court*

(22) Roman, Ed. Office de Publicité, Bruxelles, 1942.

(23) Dans une page posthume de la revue *Bouquin* intitulée : *Les Guérillas de la Campine*.



de proche en proche : tous se réunirent le 1<sup>er</sup> décembre au matin dans le village d'Alken, qui est situé aux confins du Brabant et de la Campine liégeoise (24). On sait que quelques autres écrivains belges ont également fait revivre l'héroïque révolte des paysans de Campine, de Brabant et d'ailleurs. Nous avons rappelé leurs contributions à propos de Charles de Loupoigne et de Constant de Roux-Miroir (25).

L'indépendance conquise en 1830, la vie littéraire reprend peu à peu. En 1842, Diest donne le jour à un écrivain : Frédéric Di Martinelli, qui lui dédiera plusieurs ouvrages historiques de réelle valeur précisément consacrés, pour la plupart, à l'épisode sanglant que nous venons de rappeler : *Diest in den Patriottentijd*, *Diest in de XVII<sup>e</sup> en XVIII<sup>e</sup> eeuwen* et *Diest in de Sanculotentijd*. Parmi les autres écrivains diestois du XIX<sup>e</sup> siècle, il y a lieu de citer Raymaekers, historien de valeur auquel on doit notamment un *Historische oogslag op de Rederijkers van Diest* et une monographie sur *Het kerkelijk en liefdadig Diest*, et Charles Stallaert, dont une *Histoire de Diest* fut éditée en 1865.

Plus près de nous, on trouve, à Diest, quelques écrivains de talent. Il convient de citer surtout, parmi ces derniers, outre G. Van der Linden et Louis Nelissen, Sylva De Jonghe et Louis Bakelants.

Née en 1904, Sylva De Jonghe est l'auteur de romans, de nouvelles, d'essais et de pièces de théâtre demandant leur inspiration à l'Afrique : *Tam-Tam*, *Muniampongo*, *Tropengift*, *Het Koloniale in de Litterature*, *Storm over de Rimboe*, *Waaizin in de Tropen*, etc. Dans sa *Petite Histoire des Lettres coloniales de Belgique* (26), Gaston-Denis Périer lui fait la part fort belle. Il signale également l'apport d'un autre Diestois à la littérature africaniste.

Louis Bakelants, quant à lui, est né à Diest en 1914. Après avoir fait ses études moyennes à l'Athénée de cette ville, il suivit les cours de philologie classique à l'Université Libre de Bruxelles. Ce professeur, qui a collaboré — tant en français qu'en flamand — à de nombreuses revues, n'est pas seulement l'auteur d'une excellente petite *Géographie littéraire du Limbourg*. Poète, il a célébré le pays dont sa ville natale est le centre. De la région qui s'étend au nord de Diest, il a dit :

(24) Alken se situe en Limbourg, entre Hasselt et Saint-Trond.

(25) Voir nos chapitres sur *La Route de l'Histoire* et *La Hesbaine romane*.

(26) Ed. Office de Publicité, Bruxelles, 1942.

*Campine, ô cher pays des immenses bruyères,  
J'aime les gris vallons où les bouleaux tremblants  
Frissonnent le matin quand faiblement le vent  
Berce en douce lenteur les noires sapinières...* (27).

Pour compléter ce tableau sommaire et forcément incomplet des Lettres à Diest, signalons que la petite cité — qui possède un beau théâtre de verdure — voit œuvrer, outre deux chambres de rhétorique gardiennes d'une très ancienne tradition (28), plusieurs sociétés dramatiques (29) ainsi que d'actives sections des Davids- et Willemsfonds. Plusieurs écrivains — dont Edouard Van Even, auteur d'une *Geschiedenis der Stad Diest* éditée en 1848 — se sont intéressés au passé de la ville et du pays avoisinant. Celui-ci, tant sur le plan historique qu'à divers points de vue : botanique, géologie, zoologie, etc., a fait l'objet de nombreux articles publiés par Léo Tulkens dans les quotidiens et les revues dont le *Brabantse Folklore*. Né à Diest en 1899, Léo Tulkens est le mari de la poétesse flamande Julia Tulkens, lauréate du Prix quinquennal des Provinces flamandes pour la période 1946-1950, dont nous avons parlé dans notre précédent chapitre.

\* \* \*

Petite ville où la tradition littéraire se maintient non sans vigueur depuis des siècles, Diest, présente dans l'œuvre de quelques uns de ses écrivains, a été évoquée — en l'un ou l'autre de ses aspects — par des auteurs venus de l'extérieur. Plusieurs de ceux-ci ont rappelé que Diest, depuis un lointain passé, doit *la meilleure part de sa renommée à sa célèbre bière* (30). Celle-ci est lourde et son abus, a-t-on dit (31), *fait tourner les mots, les objets, les souvenirs dans la tête qui se fait plus légère...* Par

(27) Extrait d'un sonnet : *Vieille Campine*, écrit à Moll en 1932, inséré dans *l'Anthologie des Jeunes Écrivains du Groupe de la R.N.* 1935-1936, Ed. de la Revue Nationale, Bruxelles.

(28) Un *Landjuweel*, tournoi réservé à des œuvres flamandes originales, s'est tenu à Diest en décembre 1958 et janvier 1959.

(29) Citons le *Koninklijk Vlaams Toneel*, le *Cleynaertskring* et les *Wara Vrienden*. L'Athénée et le Collège ont chacun leur groupe.

(30) O. Petitjean dans *Au Pays de la bonne Bière. Diest, aimable petite ville endormie dans sa ceinture de remparts*, Revue du T.C.B., n° 13 de 1932, p. 156.

(31) Jean Francis dans *Diest au goût de bière sucrée*, un article de *Royal Auto*, décembre 1952.





Porte d'entrée du béguinage de Diest.

ailleurs, on lui attribue, à ce qu'il paraît (32), de vrais pouvoirs curatifs. Faisant l'éloge des bières de chez nous, Thomas Braun n'a pas oublié de la citer dans son simple et émouvant poème de *La Bénédiction de la Bière* (33) :

*Bénissez le labeur des moines blancs de Forges,  
le Faro, le Jack-op, l'Uitzet et la Hongarde,  
la Bornhem et la Diest et la Gueuze égrillarde  
pour que les corps, joyeux et forts, soient disposés  
à faire, Dieu tout puissant, ce que vous ordonnez !*

Diest n'est pas seulement une ville au goût de bière sucrée (31). Elle réserve, au visiteur, plus d'une heureuse surprise. Quel charme envoûtant ne nous procura pas Diest et son béguinage, son église Saint-Sulpice, l'hôtel de ville, ses balles, sa chambre de Saint Jean Berchmans ! s'est exclamé, certain jour, Ege Tilmans (34).

Cette cité, un roman — qui a connu de nombreuses éditions (35) — la célèbre, en même temps que la région avoisinante, à longueur de pages. Il s'intitule : *Fauquebois* et a été achevé en décembre 1916, au front de l'Yser, devant Bixchoote (36). Son auteur est Tournaisien de naissance et Luxembourgeois d'ascendance et de dilection. Il se nomme Pierre Nothomb. Nous avons déjà eu l'occasion de nommer cet écrivain qui, dans plusieurs de ses livres, parle avec ferveur, lyrisme et profondeur, de notre chère province centrale.

*Fauquebois*, écrit Pierre Nothomb, est un petit château paysan perdu dans les sapinières. L'action romanesque y a son centre principal. Plusieurs épisodes ont, pour cadre, Diest et son béguinage. Nous lisons :

« ...Après avoir traversé Diest dans l'accablante chaleur de ce jour, on éprouvait une impression de fraîcheur exquise à pénétrer au Béguinage. C'est au bout de la ville, une petite ville

(32) Ed. Noël dans *De Bruxelles à Tirlemont via Aerschot et Diest*, Revue du T.C.B., n° 11 de 1936, p. 164.

(33) Dans son recueil : *Le Livre des Bénédiction*, rééd. Les Cahiers des Poètes catholiques, Bruxelles, 1938.

(34) Dans un article : *Gonzague au Hageland*, publié dans *Brabant*, à l'époque où cette revue était encore polycopiée (mars 1951).

(35) Nous possédons deux de celles-ci dont la sixième : Librairie Plon, Paris, 1919.

(36) On écrit aussi Bixchoote et Bixschote. Depuis la réforme de l'orthographe en Flandre, on voit couramment certains toponymes s'écrire de deux, trois ou quatre manières différentes. Faut-il, par exemple, écrire Aarschol, Arschol ou Aerschot ?



voilée à la prière et au silence. Une grande porte, surmontée d'anges envolés, en ouvre l'entrée, une église candide dont sous son toit d'ardoises moussues, une église tranquille où seules se glissent, à l'heure des prières, les béguines voilées de noir. Quelques petites rues s'entre-croisent, bordées de maisonnettes aux murs crépis à la chaux, et dont les carreaux verts laissent voir le beaux rideaux blancs. Au-dessus de chaque porte, une statuette auréolée s'enfonçe dans une niche qu'entoure un nom de bienheureuse... »

Le roman de Pierre Nothomb nous vaut également de belles évocations de Zichem, Testelt, Averbode et Montaigu :

« ...Au sortir du bois de sapins s'ouvre la plaine; elle est immense, humide et luisante. Le Démer qui s'y dénoue la change en lac aux jours de crue. Une menue colline de sable roux la borde à l'ouest, à l'est un coteau boisé; au sud, sur un mamelon, l'église de Montaigu s'élève comme un gros jouet pimpant, et en face, parmi les bois profonds s'élance la tour blanche d'Averbode. La grande nef, auprès d'elle, semble voguer sur un golfe vert. — « Ma bonne plaine ! » soupire Irène avec un long regard. Et elle cherche là-bas, vers Montaigu, le carré de penpliers où se cache la maison paternelle... »

Les paysages de cette contrée, nous les retrouvons, notamment, dans les livres de Georges Vitrès, le romancier qui fut, pendant longtemps, bourgmestre du petit village de Lummen, en Campine limbourgeoise, à peu de kilomètres de la frontière du Brabant. Botsem, le hameau du Roek de *La Bruyère ardente*, touche au Hageland et *Les Gens de Tiest* sont, à l'examen, presque autant de Diest que de Tongres. La Campine de Vitrès ne s'arrête pas, comme sa Hesbaye d'ailleurs, aux limites fixées conventionnellement par les Administrations. D'ailleurs, le pays où il a vécu et qu'il a tant chanté ne fut-il pas autrefois brabançon, en partie tout au moins ? Dans l'un des derniers ouvrages de Georges Vitrès : *Aspects du Limbourg* (37), nous lisons notamment : « A la lisière occidentale, nos limites passent sur une infime partie du Hageland, avec Haelen, anciennement ville brabançonne, que le combat du 12 août 1914 a rendu célèbre, et le village de Loxbergen, sentinelle avancée du côté du Brabant, et qui est

(37) Ed. Office de Publicité, Collection Nationale, 1945.

détachée de la paroisse-mère de Haelen depuis cent cinquante ans... »

\*\*\*

Du point de vue retenant ici notre attention, il y a incontestablement beaucoup moins à dire d'Aarschor que de Diest. Le lointain passé d'Aarschor ne nous propose que des noms de guerriers dont les exploits auraient mérité d'être sublimés par la



Le Démer à Aarschor.

légende. Ecrivant ceci, nous pensons en particulier à cet Arnould d'Aarschor qui, parti pour la guerre sainte avec de nombreux chevaliers du Hageland, de Brabant et de Flandre en 1147, devait se distinguer, avec Christian de Ghistelles, par la prise de Lisbonne, encore aux mains des Maures. Dans son beau livre sur *Le Portugal* (38), le baron Jo van der Elst a raconté cette page d'histoire.

(38) Ed. Fernand Nathan, Paris, 1951 (Collection : Pays et Cites d'art).



Guerriers, les seigneurs d'Aarschot savaient cependant encourager les artistes et les écrivains (39). On se souvient notamment de l'un d'eux : Godefroid, comte d'Aerschot par la volonté de son frère, le duc Jean I<sup>er</sup> de Brabant, qui protégea le ménestrel Adenez ou Adenet, dit le Roi. On ignore le lieu où naquit Adenet mais tous les auteurs s'accordent à reconnaître, en lui, un enfant du roman pays de Brabant qui, ainsi, aurait donné, aux Lettres françaises, l'un de ses premiers grands poètes. Chef des ménestrels de la cour de Henri III de Brabant, père du duc Jean I<sup>er</sup> et du comte Godefroid, Adenet, l'un des trouvères les plus féconds et les mieux inspirés du XIII<sup>e</sup> siècle, composa de nombreux poèmes épiques. Au début de son *Cleomadès*, il nous donne les titres de plusieurs de ses œuvres :

*Je qui fis d'Ogier le Danois,  
Et de Bertain qui fu el bois  
Et de Bueron de Commarbis...*

Ayant obtenu rang de ville en 1284, Aarschot mène une vie laborieuse et paisible et, au XIV<sup>e</sup> siècle, l'industrie de la laine lui procure une enviable prospérité. Elle donne alors le jour à Jan van Schoonhoven qui, entré dans l'ordre de Saint-Augustin, deviendra chanoine régulier à l'abbaye de Groenendaal. Prédica-

(39) Dans notre précédent chapitre, de passage à Tirlemont, nous avons parlé d'un descendant des comtes d'Aerschot s'étant illustré comme littérateur. Nous ne possédons, à son sujet, que de minces éléments de biographie. Qui pourrait nous documenter ? Fort obligeamment, Paul Dewalshens nous a signalé que les d'Aerschot-Schoonhoven ont habité par intermittence Tirlemont du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux environs de 1920 dans une propriété appelée *Waarberg*. La comtesse Marie-Louise Hoobrouck d'Assie, veuve du comte Léon d'Aerschot-Schoonhoven, en a été la dernière occupante. Peut-être le littérateur était-il le fils des précédents ? Ne faut-il pas l'identifier, plutôt, au comte d'Aerschot-Schoonhoven (1867-1935) dont le musée communal de Bruxelles conserve l'importante collection iconographique comprenant quelque 2.000 gravures et lithographies ainsi qu'environ 200 volumes se rapportant à la capitale ? La chose est toutefois peu probable. Quoi qu'il en soit, le dit comte d'Aerschot-Schoonhoven, qui fut chargé d'importantes missions diplomatiques à l'étranger et assura la charge de chef du Cabinet du Roi de 1910 à 1925, était aussi, dans une certaine mesure, un « littéraire » auquel on est redevable de la fondation de la *Revue Belge*. Ajoutons que la comtesse Ruby d'Aerschot, qui demeure à Woluwé-St-Lambert (lorsqu'elle n'est pas en voyage de par le vaste monde), est une journaliste de grande classe ayant assumé pendant tout un temps, à Paris, la rédaction en chef de la *Revue des Voyages* et occupé jusqu'à naguère, à Bruxelles, les fonctions d'administrateur de l'Union belge des Ecrivains du Tourisme.

teur éloquent et subtil, il prendra la défense de la mystique de Ruisbroek contre les attaques de Gerson. Il devait mourir en 1431.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, Aarschot a beaucoup à souffrir des troubles religieux. Après avoir été prise et reprise plusieurs fois, la ville est saccagée et incendiée, en 1576, par les soldats espagnols. Cette époque d'incertitude et de violence est peu propice au travail de l'esprit. Elle inaugure un temps de stérilité qui se prolongera jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, en ce qui concerne le XVII<sup>e</sup> siècle, un nom est à retenir : celui de Herman Haerts. Né à Aarschot en 1625, il devait y rendre le dernier soupir en 1685 après avoir été doyen du chapitre de Notre-Dame. Il est l'auteur d'un long poème flamand, au demeurant assez médiocre, intitulé : *Het geestelijck bieken, of geestelijcke sangdichten ghetrocken nyt de H.H. Schriften*.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, un mouvement de renaissance se développe avec timidité. Dans son *Histoire de la Littérature néerlandaise en Belgique*, J. Stecher — que nous avons déjà cité à plusieurs reprises — mentionne Aarschot parmi les localités du Brabant flamand où l'œuvre si importante de la formation d'un public littéraire est favorisée par l'action d'une ou plusieurs associations culturelles. Les autres agglomérations citées pour le même motif par J. Stecher sont, outre Bruxelles et quelques uns de ses faubourgs, Louvain, Hal, Rillaar, Kapellen et Tollembeek.

Un renouveau se manifeste donc au XIX<sup>e</sup> siècle. A-t-il suscité l'apparition d'écrivains dignes d'une particulière attention ? Nous ne le croyons pas. Ce n'est qu'au XX<sup>e</sup> siècle qu'Aarschot méritera d'obtenir droit de cité dans l'histoire ou la géographie littéraire.

Sur la carte du Brabant accompagnant leur *Anthologie néerlandaise* (40), C. Van Genechten et A. De Muynck renseignent Aarschot et quelques autres localités : Averhode, Zichem, Londerzeel, Wolvertem, O. L. Vrouw-Lombeek et Bruxelles. Pourquoi Aarschot ? Parce que le poète Jan Hammenecker — né à Mariakerke (sur l'Escaut) en 1878 et ordonné prêtre en 1905 — y a vécu, professeur au Collège pendant plusieurs années avant d'être nommé professeur à Scharbeek, vicaire à Forest puis à Londerzeel et, enfin, curé de Westrode-Wolvertem. Il écrivit ou prépara, alors qu'il professait à Aarschot, plusieurs de ses œuvres dont certaines — *Zoo zilver als een ooge*, par exemple — font la part large et belle au paysage brabançon.

(40) Ed. Marcel Didier, Bruxelles, 1938.



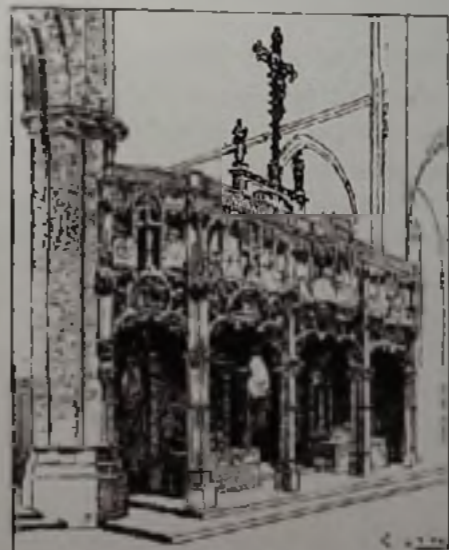
D'autres écrivains renforcent le droit d'Aarschot à figurer sur la carte littéraire du Brabant. Citons, tout d'abord, Jean d'Avron, poète de langue française, auteur de plusieurs recueils, dont *Jeux et Saisons*, et collaborateur épisodique à quelques publications parmi lesquelles *La Revue Nationale* se situe au premier plan. Jean d'Avron ne manque ni de savoir-faire technique ni d'esprit. Il faut mentionner aussi A. Van Hageland — qui, né dans la petite ville en 1919, a remporté le Prix Chanoine A. Boon, décerné par le *Davidfonds*, pour un remarquable essai sur *Hendrik Conscience en het Volksleven* — et Léo Van Molle — lauréat, en 1953, du Prix des Bibliothèques publiques pour son ouvrage plus scientifique que littéraire sur *De Bibliothecaris tegenover de wet, de administratie en de inspectie*. On ne peut oublier, par ailleurs, le jeune Emiel Bergen et August Paessens, président du Syndicat d'Initiative local, auteur de différentes précieuses études, de caractère historique et touristique, sur Aarschot. Animateur de la vie culturelle locale (et régionale), August Paessens dirige *De aarschotse kunstkamer*, editrice d'œuvres poétiques dont *De Stille Tocht* d'Amédée Suenart, organisatrice de journées culturelles et d'un prix de poésie dont l'un des lauréats est Jos Coveliers, auteur d'une suite de poèmes intitulée : *Weerzien en vertrek*. Les journées culturelles de juin 1953 ont été particulièrement réussies : véritable carrefour littéraire, elles ont mêlé écrivains français et flamands de Belgique. On y notait la présence de Gust Boschmans. Par la plume et par la parole, ce dernier n'a cessé de faire mieux connaître son cher Hageland.

\* \* \*

Aarschot a-t-elle servi de cadre à quelque action romanesque ? August Snieders, dans ses nouvelles et ses romans, a quelquefois évoqué la petite ville dont le décor a été souvent décrit à la pointe de la plume par des écrivains de passage. Guicciardini, Grammaye, Butkens et d'autres auteurs anciens en parlent et plus d'un s'interroge quant au nom et à l'origine de la tour ronde dite d'Aurélien ou d'Orléans. Eugène Gens, au siècle dernier, consacre à la cité près de deux grandes pages de son article sur *Les environs de Louvain et le Hageland* inséré dans le premier volume de *La Belgique illustrée* (41). L'église requiert spé-

(41) *La Belgique illustrée, ses Monuments, ses Paysages, ses Œuvres d'Art*, ouvrage publié sous la direction d'Eugène Van Bemmel éd. Bruylant, Christophe et Cie, Bruxelles, 1880.

cialement l'attention d'Eugène Gens. Dans son volumineux ouvrage sur *La Belgique*, cité précédemment, Camille Lemonnier clame son admiration pour le remarquable jubé archifouillé de Notre-Dame. Les écrivains qui viennent par la suite s'extasieront,



Le remarquable jubé de Notre-Dame à Aarschot.

de même, devant l'église rouge, le jubé, les stalles d'Aarschot (Hippolyte Fierens-Gevaert) ou s'attarderont à détailler le panorama, unique par temps clair (Egc Tilmms), qui se découvre du sommet de la colline portant les vestiges de la fameuse tour dite d'Aurélien.

Plusieurs écrivains, parlant d'Aarschot, ont rappelé les souffrances que la ville endura en août 1914 : plus de quatre cents maisons incendiées, cent cinquante civils mis à mort ! Des combats acharnés se déroulèrent autour de la ville. S'y distinguèrent les soldats de la 7<sup>e</sup> brigade mixte — composée des 7<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> régiments de ligne dont le général Remès s'est fait l'historiographe — placée sous le commandement du général-major Drubbel. Liège investie, nos troupes occupèrent une position d'attente couvrant Bruxelles et garantissant les communications avec Anvers. Cette ligne de défense, située entre la Gêthe et le Démer, retarda la progression allemande. Plusieurs de nos écrivains-combattants, parmi lesquels Max Deauville dont le *Jusqu'à l'Yser* a déjà retenu notre attention, nous retracent ce glorieux épisode de la première guerre mondiale auquel prit part le poète de *Les Gueux Sanglants*, Georges Haumont qui, engagé volontaire, fai-



sait partie d'une compagnie cycliste. Signalons enfin, pour terminer ces quelques notes, qu'un mémoire de licence sur *Aarschot* a été rédigé par le professeur Aristide Berré, de Schaarbeek.

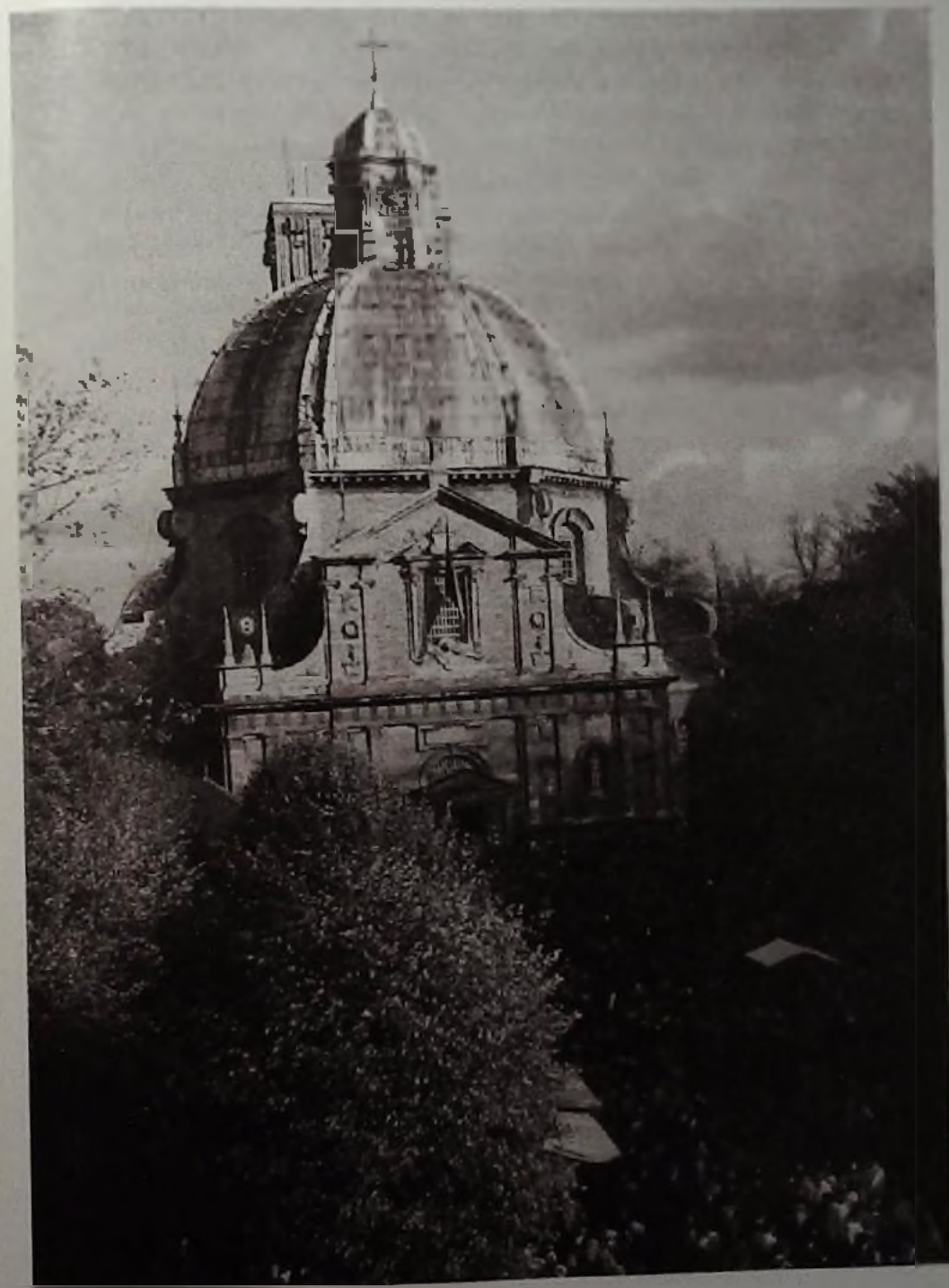
\* \* \*

Diest et Aarschot ne sont pas les seules agglomérations de la région à posséder, sur le plan de la géographie littéraire, une certaine importance. L'une de ces localités est Montaigu (Scherpenheuvel), à une lieue de Diest. Elle est bâtie autour d'une basilique mariale parmi les plus fréquentées de la Chrétienté. *C'est là que s'élève aujourd'hui*, écrivait l'auteur anonyme des *Pèlerinages célèbres aux Sanctuaires de Notre-Dame* (42), *le sanctuaire le plus célèbre de Belgique avec celui de Notre-Dame de Hal et de Notre-Dame de Bon-Secours*. On y vient en dévotion de partout et une multitude d'écrivains, au cours des siècles, s'y sont donné rendez-vous à leur insu.

Deux textes, l'un relatif à l'*Origine de la dévotion à Notre-Dame de Montaigu*, l'autre donnant une *Relation des progrès de la dévotion à la Sainte Vierge de Montaigu*, imprimés tous deux sur un drapeler-souvenir ou de procession (43), nous apprennent qu'il se trouvait jadis, dans la forêt de Zichem (Montaigu dépendait jadis de la seigneurie de Zichem), un chêne auquel était fixée une image de la Vierge. Un miracle, survenu en 1514, suscita un extraordinaire courant de dévotion tant et si bien que, dès 1602, une chapelle en bois fut édiflée pour abriter la statue de Notre-Dame. L'évêque d'Anvers, Jean Le Mire, oncle de l'historien Aubert Le Mire — dit Miraeus —, fit abattre le chêne dont un tronçon fut transféré à l'église de Zichem, une partie fut donnée à l'archiduc Albert tandis que le reste fut utilisé pour la confection de répliques de la statue miraculeuse. L'année suivante, en 1603, une chapelle en pierre remplaça celle en bois. Cette chapelle en pierre reçut fréquemment la visite du Saint diestois Jean Berchimans. *A peine étais-je capable de connaître ma mère selon la chair*, disait-il à Marie, *que vous étiez déjà, divine Vierge, ma mère selon l'esprit. C'est dans la chapelle de Montaigu que j'ai reçu la grâce de cette adoption; elle a été suivie d'une infinité d'autres; mais la grande, l'inestimable est*

(42) Sorleté de Saint-Augustin, Desclée De Brouwer et Cie, 1896.

(43) Etablissements Brépols, Turnhout, sans date (seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ?). Les textes sont en flamand et en français. Le drapeler est présenté comme un Souvenir du pèlerinage à Notre-Dame de Montaigu, renommée par miracles et grand concours de monde.



La basilique mariale de Montaigu.



de n'avoir conduit, comme par la main, dans la compagnie de votre cher Fils, et celle d'y mourir, grâce qui, je l'espère par votre intercession, sera le couronnement de toutes les autres (44).

Le nombre des pèlerins s'accroissant toujours, la construction d'un vaste sanctuaire est entreprise en 1609. Les archiducs Albert et Isabelle en posent la première pierre le 2 juillet de cette année-là. Terminée en 1627, l'église, dont le maître-autel occupe l'emplacement du chêne miraculeux, existe toujours, abritant — *onder haar koepel van sterren*, a dit Félix Timmermans (45) — la petite Vierge couronnée. Signalons que, en 1610, Montaigu avait été détachée de Zichem, tant pour le temporel que pour le spirituel.

L'un des premiers écrivains — le premier peut-être — à avoir rendu hommage à Notre-Dame de Montaigu est Juste-Lipse. Dans son livre : *Diva Sichieniensis sive Aspricollis*, édité à Anvers en 1620, il fait le récit détaillé des prodiges ayant été à l'origine



La statue de Notre-Dame de Montaigu.

de la vénération extraordinaire dont bénéficie la petite Vierge brabançonne. En 1629, J.-A. Cools évêque, en vers flamands, les

(44) Dans la *Vie de Berchmans*, Paris, 1816.

(45) Dans son livre : *De Pastoor uit den blorjenden Wungerdt*.

loules de Montaigu. D'autres auteurs, à la même époque, célèbrent également la Madone des sapinières. André Streithaagen, Erycius Puteanus et d'autres humanistes tressent, en son honneur, des couronnes de pompeux vers latins. Les pèlerins, ignorant cette prétentieuse prosodie, chantent des cantiques rimés par quelque poète populaire peu soucieux de laisser son nom à la postérité (46).

Au XVII<sup>e</sup> siècle, toute une littérature se rapportant à la Vierge de Montaigu voit le jour. Au siècle suivant, divers ouvrages s'ajoutent à cette bibliothèque embryonnaire. En 1764, l'Anversois Schoeseters sort un opuscule curieusement intitulé : *Het nieuw Scherpenheuvelsch Trompetjen, nytblazende verscheydene geestelyke liedekens*. En 1784, l'imprimerie Brépols, de Turnhout, lance un ouvrage contenant, outre des conseils de Saint-Dominique relativement à la lecture du rosaire et *Het nieuw Scherpenheuvels Trompetjen*, une partie contenant une *Kort begryp der mirakelen, gratien en de wonderheden geschied door de voorspraek van de Glorieuse H. Moeder Gods Maria, geviert binnen Scherpenheuvel*.

L'audience de la Vierge de Montaigu — qui sera chère au jeune Joseph De Veuster, le futur apôtre des lépreux (47) — ne cesse de s'accroître au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Le drapelet-souvenir auquel nous avons fait allusion plus haut, et dont le texte paraît de rédaction assez ancienne, reproduit, en plus des deux notices mentionnées, des vers anonymes, flamands et français, tels que ceux-ci :

*'t Is eene groote reeks van jaren nu geleden,  
In Scherpenheuvel dat wij stortten onz' gebeden.  
Als Christen met en recht gemoed.  
Aanhoort dan ons gesmeek... Maria, wees gegroet!*

et ces autres :

*Les vœux des Fidèles rassemblés de tous côtés,  
A Montaigu, par la Vierge seront exaucés.*

(46) Un cantique datant de cette époque s'intitule pittoresquement : *Het Scherpenheuvelsch Trompetjen*.

(47) Etudiant à Louvain, le Père Damien fera souvent, à pied et à jeun, les 20 ou 25 km séparant la ville universitaire de Montaigu pour venir communier au pied de la Vierge miraculeuse. C'est dans le sanctuaire de Montaigu qu'il voulut, au moment de partir pour les Iles Sandwich, faire ses derniers adieux à ses parents. ...



Les foules, donc, continuent à se rendre à Montaigu. Dans son ouvrage sur *La Belgique*, Camille Lemonnier (après et avant tant d'autres écrivains dont Eugène Gens, Léon Souguenet, Pierre Nothomb, Pieter Buckinx, Albert Marinus, Ege Tilmans, etc.) évoque la cité mariale avec sa *tour pareille à la tiare pontificale*, ses pèlerins porteurs de cierges et de luminaires, et leur rassemblement dans le *sanctuaire transformé en brasier et épandant, telles des laves vermeilles, le ruissellement de ses flammes jusqu'aux altitudes des voûtes*.

Mêlés à la foule des prosateurs, deux poètes flamands d'expression française célèbrent Montaigu. Le premier, Victor Kinon, publie, en 1898, un recueil de *Chansons du petit Pèlerin à Notre-Dame de Montaigu*. Le second, Emile Verhaeren, met en scène, dans une pièce qui sera reprise — en 1916 — dans ses *Poèmes légendaires de Flandre et de Brabant*, le pèlerin en route vers la ville mariale. On ne connaît pas suffisamment ce vigoureux poème qui nous montre l'homme en marche, traversant villages et campagnes :

*Mêlant des fleurs à des ciguës  
Et des jurons à ses prières,  
Il trimbale, par les bruyères,  
Le Pèlerin, vers Montaigu.*

Après s'être attardé dans l'un ou l'autre bourg où c'était fête, le pèlerin arrive en vue de la cité mariale :

*Le soir semait déjà sa cendre sur les chaumes.  
Au loin s'arrondissaient l'abside et le grand dôme  
Plein d'étoiles, de Montaigu.  
La lune était levée. Et les bruyères  
Étaient pâles et bleues,  
Immensément, de lieue en lieue...*

Arrivé au terme de son voyage, le pèlerin s'en va prier devant l'autel où :

*Notre-Dame régnait en robe de dentelle,  
Avec des yeux de cire et des béquilles  
Et des plaques d'argent et des coquilles  
De nacre et d'or, autour de son autel...*

Dans un article intitulé : *Promenade poétique au Pays de Brabant*, publié aux pages de la *Revue Nationale* (48), Robert

(48) 20<sup>e</sup> année, n° 173, 1<sup>er</sup> janvier 1948.

de Saint-Guidon, après avoir cité Verhaeren, écrivait : *C'est peut-être le seul poème valable — mais il est d'une beauté prenante — qui soit consacré à cette contrée âpre et envoûtante du nord-est de la province*. Le prudent *peut-être* de Robert de Saint-Guidon se justifiait. Victor Kinon, nous l'avons dit, a dédié tout un recueil à Montaigu et à sa Vierge miraculeuse. Dans notre précédent chapitre, se rapportant à *La Hesbaye thioise*, nous avons esquissé la biographie de cet écrivain tullemontois décédé, le 23 octobre 1953, à La Panne où il s'était retiré, après sa mise à la retraite, dans une villa baptisée *Aspricollis* en hommage à la vierge de Montaigu. Au lendemain de son décès, Paul Dewalshens devait lui dédier un *in memoriam* résumant parfaitement son œuvre brabançonne :

*Tu as chanté, petit pèlerin, Notre Dame  
De Montaigu et la brousaille des clartés  
En milliers de jeux, en milliers de flammes,  
Comme abeilles dans les bruyères et genêts.*

*Tu as chanté sur les bords de la Grande Gêthe  
L'alouette et Flandre en fête à Hakendover,  
Parmi les rudes gars et le galop des hêtes,  
Où les blés écusés renaissent toujours verts.*

*Évitant, souriant, le poison des colchiques,  
Du printemps violet à Noël si fécond,  
Tu as chanté sans heurt de fraîches hucoliques.*

*Si la mort en tes yeux a brisé l'horizon,  
Je peux te garantir que jamais la musique  
De tes chants ne mourra dans l'âme des saisons.*

Victor Kinon a mis, dans ses *Chansons du petit Pèlerin à Notre-Dame de Montaigu* — sa première œuvre ! —, toute sa foi de chrétien, tout son amour de la nature et du folklore du Hageland. Témoignant d'un constant souci d'originalité, de pittoresque et de clarté, ses quinze *Chansons* — reprises, plus tard, dans *L'Âme des Saisons* ! — sont, pour la plupart, de délicates, fraîches et menues merveilles. Pour le prouver, voici l'une d'entre elles :

*Murs de tilleul, maisons de toile  
Et le dôme fleuri d'étoiles  
Avec le soleil d'or dessus,  
Joie et lumière à Montaigu !*



Accordéons, flûtes, cantiques  
Et les plaintes qu'on explique  
Et bruit de chapelets confus,  
Grande rumeur à Montaigu !

Et moussiez frais, la bière blonde,  
Fumez, les pipes, à la ronde,  
Et riez haut, les gars trapus,  
C'est Flandre en fête à Montaigu !

Gens du Démer et de la Nèthe,  
Or vite que chacun achète  
L'image et les bonbons voulus,  
C'est jour de foire à Montaigu !

Puis procession de chandelles  
Et lentes cloches solennelles,  
Bénédictio et salut  
A Madame de Montaigu !

Cette pièce, Victor Kinon l'a commentée, certain jour, à l'intention des lecteurs d'une revue touristique (49). Le texte est précieux pour l'exégète du poète comme pour le littérateur-géographe. J'ai donné la préférence à la *Muse populaire*, dont l'accent humblement cordial semble approprié davantage au génie de ces lieux, écrit Victor Kinon qui, après avoir caractérisé la capitale mystique de l'ancien pays brabançon (*petite cité espagnole sur laquelle glisse une telle caresse de lumière qu'on se sent joyeux en dépit de la fatigue, comme si un peu de soleil vous descendait au cœur*), évoque l'immense grouillement de foule entourant la basilique dont le dôme est comme *une ruche immense, autour de laquelle bourdonnent des millions d'abeilles*. Retenons encore, du commentaire de Victor Kinon, ce passage : *Bien entendu, en employant le mot « Flandre » (50), je lui donne un peu le sens que les Espagnols attribuaient à « Flamingos », dont ils se servaient pour désigner indistinctement tous les habitants des Pays-Bas. Les pèlerins venus des vraies Flandres ne sont pas nombreux à Montaigu, qui est essentiellement terre brabançonne. Seulement, il s'agit non pas de l'actuelle province de Brabant*

(49) Dans le *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique*, 19<sup>e</sup> année, n° 14, 15 juillet 1913.

(50) 3<sup>e</sup> strophe, 4<sup>e</sup> vers du poème recopié ci-dessus.

— division purement administrative dont la tradition populaire ne tient pas compte — mais de l'ancien duché qui s'étendait, comme chacun sait, au Limbourg, à la province d'Anvers, ainsi qu'aux provinces néerlandaises de Limbourg et de Brabant septentrional. Montaigu demeure la capitale mystique de l'ancien duché; ce n'est pas seulement « du Démer et de la Nèthe » que les pèlerins y affluent annuellement par milliers; des pèlerinages non moins nombreux viennent de Maestricht, de Bois-le-Duc, de Tilbourg; et c'est plaisir de voir tous les Brabançons, sans distinction de nationalité, fraterniser dans la même foi et dans la même vénération de Notre-Dame-des-Sapinières ».

Au cours de ces vingt ou trente dernières années, en dépit des commodités accrues du voyage, les pèlerinages paraissent avoir perdu, pour la plupart, une partie de leur puissance d'appel. Quelques centres marials, jadis très fréquentés, sont assez délaissés aujourd'hui. Montaigu, cependant, continue à attirer les hommes — parce que ceux-ci éprouvent le besoin de toucher le surnaturel ! — et, aux jours de fêtes religieuses, les foules y sont presque aussi denses qu'autrefois. La colline, avec sa basilique au dôme étoilé, demeure l'un des grands centres de ralliement de la piété brabançonne et campinoise. Et, aussi, un haut-lieu de poésie !

\* \* \*

Victor Kinon introduit une de ses *Chansons du petit Pèlerin à Notre-Dame de Montaigu* par ces vers :

Tintin, le matin,  
C'est gai tocsin  
Et paysage en smaragdin.

La teinte smaragdine est d'un beau vert émeraude. Une de ses nuances tire parfois sur le bleu cendré. Les horizons qui s'insinissent autour du Démer et vers Montaigu, a fait remarquer Ed. Noël (51), offrent réellement de tels tons. La tour de Sichem, seule, jetait une tache sombre dans cette harmonie verte et bleue quand j'y venais autrefois.

Cette tour ruinée, décrite jadis — avec minutie — par Schayes, se serait trouvée sur la ligne des anciens remparts (Eugène Gens) protégeant Zichem. Appelée *Lanternen toren* du temps de J.-B. Gramaye, cette construction, actuellement en ruines, aurait

(51) Article cité en 32, p. 163.



été édiflée, pour leur servir de refuge, par trois saintes pucelles qui possédaient le château de Sichein (E. Gens).

Suivant la tradition, Zichem serait la plus vieille ville du Brabant. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un gros village. Sa juridiction s'étendait autrefois — jusqu'à 1610, nous l'avons signalé! — sur l'actuel territoire de Montaigu. *Diva Sicheinensis* écrivait Juste Lipse en 1605, sous le règne des Archiducs! Les prédilections de ceux-ci, nous l'avons fait entendre, devaient être flattées par toute une littérature pieuse : histoires de vierges miraculeuses, de lieux de pèlerinages, de reliques..., sans intérêt très particulier.

Plusieurs écrivains nous entretiennent de Zichem (Pierre Nothomb, par exemple, qui, aux premières pages de *Fauquebois*, nous fait le récit de la pompeuse inauguration du chemin de fer



Le Démer à Zichem.

passant par la localité) dont le nom s'attache à une *Biblia sacra*, mais seulement à cause de l'origine des gravures illustrant le volume. Celles-ci ont été exécutées par Christoffel van Sichein, auteur — par ailleurs — des quatre-vingt huit bois ornant *'t Bosch der Eremyten ende Eremytinnen van Aegypten en Palestinen* de J. van Gorcum (1644) et de ceux accompagnant quelques autres ouvrages dont le *Pia desideria* de Herman Hugo.

Dans la géographie littéraire du Brabant, Zichem a droit de cité pour de plus fermes raisons. Issu d'une noble famille brabançonne, Lodewijk Van Velthem, le continuateur de Jacob Van Maerlant, y a été chapelain de 1304 à 1313, année où il fut désigné pour occuper la cure de Veltem, près de Louvain. Il semble que c'est à Zichem que Van Velthem entreprit, peut-être par jeu, pour se distraire, de compléter le *Merlyn* (52) de Van Maerlant et de fusionner plusieurs romans bretons en y ajoutant du sien. Toutefois, ce n'est qu'en 1315, après avoir quitté les rives du Démer, qu'il se mit à la grande tâche de sa vie : terminer la quatrième partie du *Spiegel Historiael* du maître de Damme et ajouter, à cette œuvre, un cinquième volet. Par ailleurs, l'auteur de l'*Exhortatio loconica ad mortem* (et de quelques autres écrits), le récollet François de Zichem, dit Zichenius, a vu le jour dans la localité au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

Plus près de nous, Zichem nous propose le nom du romancier et novelliste Ernest Claes qui, né le 24 octobre 1885, est considéré comme *de vertegenwoordiger van een eigenaardige streek, het Hageland, met den stroeven ernst van zijn dennemboschen en het lachend zonnige van zijne wijde Demerbeemde* (53). On doit, à cet écrivain régionaliste (dont la maison natale, située non loin de la gare de Sichein, porte une plaque commémorative apposée en 1955), quinze ou vingt titres parmi lesquels *De Witte, Zichemse Novellen, De Fanfare « De Sint-Jans Vrienden », Toen Ons-Lieve-Vrouwke beuren Beeweg deed, De Heiligen van Zichem, Kobeke, Jeugd et Floere het Fluwijn*. Plusieurs de ces livres ont été traduits en français et l'un d'eux a été adapté pour le cinéma. A l'exception de quelques unes, dont celles évoquant les années de captivité passées en Allemagne pendant la guerre de 1914-1918, toutes ces œuvres nous entretiennent de Sichein et de ses environs : Montaigu, Averbode, Messelbroek, Testelt, Oxlaar..., ainsi que du paysan qui, pour être bien de sa paroisse, n'en est pas moins un homme ayant bien des points de contact et de ressemblance avec son frère du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Véridique, représentant un type humain très accompli, ce paysan passe, sans transition, de l'église au cabaret, de la procession à la kermesse. Rehaussés de fantaisie et d'humour, les

(52) J. Stecher, ouvr. cité, pp. 97 et 115.

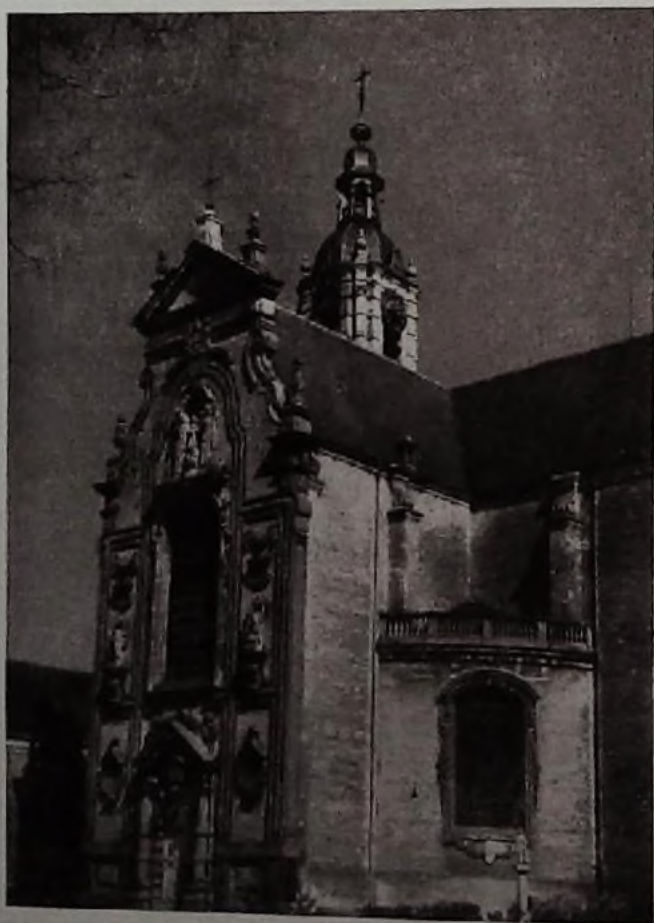
(53) Voir les notes biographiques de M. Brants et O. Van Hauwaert en fin de leur anthologie *Dicht en Proza*, Office de Publicité, Bruxelles, 1934. La phrase citée peut se traduire comme suit : le représentant d'une contrée particulière, le Hageland, avec la rude gravité de ses bois de sapins et le sourire ensoleillé des humides prairies des rives du Démer.



romans et les récits réalistes d'Ernest Claes sont le produit d'une observation attentive dont les effets sont éventuellement tempérés par une sorte de charité compréhensive.

\* \* \*

Pour nous rendre de Zichem à Averbode, nous n'avons qu'à suivre Ernest Claes et ses joyeux musiciens de la société « De Sint-Jans Vrienden ». Peut-être est-il toutefois préférable de gagner le vieux village et sa paisible abbaye en une compagnie moins bruyante que celle de la robuste fanfare ?



L'église de l'abbaye d'Averbode.

Ernest Claes excepté, tous les écrivains qui se sont rendus à Averbode ont négligé le village pour ne s'intéresser qu'à l'abbaye dont une partie seulement est située sur le territoire de la commune et, aussi, de la province (l'église, par exemple, se trouve

en Limbourg). C'est là, pourrait-on dire, une survivance, le résultat d'un état de choses très ancien. A ce sujet, Emile Poumon, l'historien le plus qualifié de nos châteaux et de nos abbayes, écrit : *Le monastère d'Averbode sit aux confins des provinces de Limbourg, d'Anvers et de Brabant était dans une situation très particulière. La ligne de séparation du duché de Brabant et de la principauté de Liège passait au beau milieu de l'enclos monastique. L'église et les bâtiments claustraux étant liégeois, les chanoines vivaient selon les lois mosanes, tandis que l'Abbé, dont les appartements étaient en Brabant, siégea aux Etats de Brabant puis aux Etats généraux* (54).

Cette abbaye d'Averbode est l'une des trois grandes fondations norbertines du Brabant, les autres étant celles de Grimbergen et de Parc-le-Duc, à Heverlee. Ses aspects extérieurs et intérieurs ont été souvent évoqués ou décrits. *L'église est admirable, a dit Hippolyte Fierens-Gevaert, par l'équilibre surprenant de ses espaces lumineux avec le détail exquis et mièvre de ses autels baroques. Une vingtaine de religieux y célébraient les vêpres quand j'y pénétrai; nul assistant; et la vision blanche de ces moines, et la mélodie continue et toute droite de leur psalmodie emplissaient le chœur et l'immense église. Depuis, je n'ai plus jamais assisté à des vêpres abbatiales sans revoir Averbode...* (55). Avant lui, Eugène Gens avait écrit : *La grande porte d'entrée, qui subsiste encore, s'ouvrait en tournant sur un axe planté à la limite des deux pays, de façon à livrer deux passages, l'un sur les terres de Liège, l'autre sur celles du Brabant. L'église, reconstruite en 1672, sur les plans de Luc Fayd'herbe, de Malines, est un vaste et bel édifice, décoré avec une somptuosité extraordinaire. Partout les marbres précieux, les stucs, les riches boiseries attirent les regards. Le chœur surtout est d'une grande magnificence...* (56).

La plupart des auteurs ayant parlé d'Averbode ont signalé l'extraordinaire richesse de la bibliothèque où sont conservées, notamment, *les œuvres des anciens moines d'Averbode qui, nombreux, se distinguèrent dans les sciences sacrées et profanes* (54). Montalembert devait s'y arrêter longuement en 1838 et y revenir

(54) *Un haure de paix : Averbode*, dans *La Revue Nationale*, 26<sup>e</sup> année, n° 246, février 1954. Voir, dans le même numéro, *Le Hageland et ses mystères*, d'Ege Tilmans.

(55) *Le Brabant*, dans *Revue du T.C.B.*, XXVII<sup>e</sup> année, n° 1<sup>er</sup> août 1921. Ce texte avait figuré auparavant dans *Figures et Sites de Belgique*, édit. Van Oest, Bruxelles, 1907.

(56) Dans *La Belgique illustrée* de Van Bommel, ouvr. cité précédemment (41).





La grande porte d'entrée de l'abbaye d'Averbode.

souvent par la suite, visitant — à l'aller ou au retour — Montaigu, Diest et quelques cités du proche Limbourg. A cette époque, le gendre du prince Félix de Mérode préparait son important travail sur *Les Moines d'Occident depuis Saint-Benoît jusqu'à Saint-Bernard* dont il ne devait entamer la rédaction que de nombreuses années plus tard.

C'est en 1130, 1134 ou 1135 (les auteurs consultés ne s'accordent pas à ce sujet) que l'abbaye d'Averbode — ou Everbode — fut fondée, à l'initiative d'Arnould III — dit Eugène Gens (56) — ou d'Arnould IV — selon O. Petitjean (57) —, comte de Looz, par les prémontrés anversoises de Saint-Michel (56) ou de Saint-Sauveur (54). Une des premières recrues du nouveau monastère fut, vers 1163, Arnikius, fils d'Arnould de Diest (9).

Les chanoines prémontrés d'Averbode défrichèrent et mirent en valeur les terres reçues, soit en Pays de Liège (Limbourg), soit en Brabant (qui, autrefois, s'étendait sur l'actuelle province d'Anvers), du comte de Looz et de divers seigneurs féodaux. Par ailleurs, ils jouèrent, de bonne heure, un rôle important dans le développement des sciences, dans les domaines des arts et de la littérature et, aussi, dans les événements politiques. Il n'entre pas dans nos intentions d'établir le bilan de l'œuvre accomplie, dans les différents secteurs culturels et — en particulier — dans celui des Lettres, par les norbertins d'Averbode. Ce travail a été fait, en ce qui concerne la période allant de 1591 à 1797 tout au moins, par le chanoine Placide-Fernand Lefèvre, docteur en sciences morales et historiques, attaché aux Archives générales du Royaume à Bruxelles. Son livre — dont, malheureusement, seul le premier tome a été publié en 1924 — s'intitule : *L'Abbaye norbertine d'Averbode pendant l'époque moderne*. Un autre ouvrage extrêmement précieux — il s'agit d'un dictionnaire, en quatre volumes, des *Ecrivains, Artistes et Savants de l'Ordre des Prémontrés* — a été établi par un autre norbertin d'Averbode, Léon Goovaerts, né à Anvers en 1840 et décédé à l'abbaye en 1916.

Actuellement, l'abbaye d'Averbode demeure un foyer intellectuel rayonnant. On peut la considérer comme l'une des grandes capitales belges de l'imprimé catholique. Le R.P. Damien Leclercq, originaire de Donceel, en Hesbaye liégeoise, s'y occupe de l'hebdomadaire *La Semaine*, auquel collaborent de nombreux écrivains catholiques, parmi les meilleurs. Un semblable périodique existe en flamand. D'autres publications sortent des ateliers

(57) *Le 8<sup>e</sup> centenaire de l'abbaye norbertine d'Averbode*, dans *Revue du T.C.B.*, 40<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 17, 1 septembre 1934.



monastiques qui impriment brochures, livres religieux et ouvrages divers destinés, en ordre principal, à la jeunesse (58). Ajoutons que le poète et essayiste flamand Bart Mesotten, de Diepenbeek — en Limbourg —, actuellement professeur à Brasschaat, a vécu durant huit années à l'abbaye, de 1942 à 1950, et y a écrit et médité plusieurs de ses œuvres.

\* \* \*

Une autre abbaye, dont il ne reste cependant plus que quelques éloquents vestiges (59), retiendra davantage notre attention. Il s'agit de Parc-les-Dames — ou Vrouwen-Park, ou *Parcus Dominarum* —, à Wezemaal.

Dom Joseph-Marie Canivez (60) nous apprend que cette fondation monastique résulte de la volonté des époux Jean Hugues et Béatrice qui, n'ayant pas d'enfants, étaient désireux de se créer une descendance spirituelle. Jusqu'en 1215, l'abbaye fut occupée par des religieuses Augustines. En 1215, elle passa sous la règle de Cîteaux et la juridiction de Villers. Elle a laissé dans l'hagiographie, ajoute notre auteur, le souvenir de la bienheureuse Catherine de Louvain, Juive convertie, dont la fête est célébrée le 4 mai.

Wezemaal ne garde pas seulement la mémoire Catherine de Louvain, la moniale visionnaire. L'abbaye de Parc-les-Dames a vu fleurir nombre de récits merveilleux et de légendes mariales (61). Dans le huitième chapitre de ses *Ruines et Paysages de Belgique* (62), consacré à Parc-les-Dames, le Louvaniste Eugène Gens — dont il sera encore souvent question dans ces pages ! — fait remarquer que : *Au dire de tous les écrivains sacrés qui ont traité de l'histoire religieuse de la Belgique, parmi les nombreuses retraites placées sous l'invocation de la Vierge, il n'en est point où la protection de la Mère de Dieu se soit manifestée d'une manière plus spéciale et plus éclatante. On y conservait, dans le*

(58) Ils sont édités pour la plupart sous l'enseigne de la Bonne Presse (Garde Perse).

(59) Cf. Emile Poumon : *A Rotselaer et aux alentours*, dans *Brabant*, n° 9, septembre 1960.

(60) In *L'Ordre de Cîteaux en Belgique*, Abbaye N.D. de Scourmont, 1926.

(61) Voir *Brabantia Mariana* de Wichmans.

(62) Deuxième édition, Bibliothèque Nationale, ouvrage édité par A. Jamar, à Bruxelles, sous le patronage du Gouvernement — sans date (milieu du XIX<sup>e</sup> siècle). La première édition remonte à 1848.

*choeur des domestiques (gast-choor) une de ses images par laquelle Dieu permit qu'il s'opérât des miracles nombreux, attestés par les auteurs les plus dignes de foi. A l'appui de ses propos, l'écrivain raconte deux miracles, où le mysticisme ne gêne rien à la poésie, qui se seraient produits à Parc-les-Dames : celui de la religieuse qui, privée de voix alors qu'elle doit chanter à matines, entend une voix divine (celle de Notre-Dame) se substituer opportunément à la sienne; et celui de la moniale qui, priant devant l'autel de la Vierge, voit l'enfant Jésus quitter les bras de sa mère pour venir se blottir dans les siens (63). Se référant à ces deux récits légendaires, Eugène Gens fait remarquer, non sans pertinence, que le fantastique, qui est le fils aîné du catholicisme, a pris naissance dans la solitude des cloîtres, dans les déserts des premiers anachorètes. Et il nous révèle que Nodier, qui se connaissait en fantastique, a emprunté à Parc-les-Dames sa charmante légende de « Notre-Dame des épines fleuries ».*

La nouvelle, qui s'intitule en réalité : *Notre-Dame-aux-épines-fleuries*, est-elle vraiment une adaptation — façonnée par Charles Nodier, affirme Eugène Gens, au gré de sa fantaisie, de manière à l'embellir sans doute, mais en altérant sa forme primitive — de la légende la plus connue de toutes celles se rattachant à Parc-les-Dames, la légende de Béatrix, Béatrice ou Beatrijs ? Eugène De Seyn (64) a souscrit à l'opinion d'Eugène Gens et Robert Merget, sans vérification, l'a soutenue dans un de ses articles : *Par un hasard malheureux, aucun littérateur belge ne suivit la trace de Gens, mais l'un des plus grands écrivains français, Charles Nodier, s'empressa de cueillir dans le bouquet des légendes de Wezemaal, celle de sœur Béatrice, et, en la parant de son style étincelant, il en fit cette pure merveille qu'est « Notre-Dame aux épines fleuries » (65). Par ailleurs, selon Emile Poumon (66), Charles Nodier ne se serait pas inspiré de la*

(63) Ce miracle a été évoqué par Gramaye, cité en note par E. Gens, dans ses *Antiquitates Brabantiae*.

(64) Dans son *Dictionnaire historique et géographique des Communes belges*.

(65) Dans *Un Chantre de Wezemaal en Brabant* : Eugène Gens, *Admirateur de Walter Scott*, dans la *Revue Nationale*, n° 228, août 1952. Au sujet du donjon de Terheyden à Rotselaer, rappelons la remarquable étude publiée par Louis Ronkard dans le n° 148 du *Folklore brabançon*.

(66) Dans *Louvain et sa Région*, la *Revue Nationale*, n° 269, janvier 1956.



légende de sœur Béatrice mais bien de celle de la bienheureuse Catherine de Louvain.

Nous avons lu la *Légende de la sœur Béatrix* dans la version qu'Eugène Gens en donne telle qu'on la trouve dans nos vieux auteurs. Par ailleurs, nous avons relu la *Notre-Dame-aux-épines-fleuries* de Charles Nodier (67). Il n'est pas possible de soutenir valablement que l'écrivain français ait trouvé son inspiration dans le légendaire de Wezemaal : sa nouvelle se situe dans le Jura et le thème en est la découverte, au creux d'un buisson d'épines fleuries, grâce à des signes mystérieux, d'une statue de la Madone. Quant à la légende de sœur Béatrice, elle évoque la fugue d'une religieuse remplacée dans ses fonctions monastiques, durant ses quinze années d'absence, par la Vierge elle-même. De même, l'histoire de Catherine de Louvain, également contée par Eugène Gens, est tout à fait étrangère, par le sujet, au récit de Ch. Nodier.

Au demeurant, la légende de sœur Béatrice — dite de la Sacristine — n'est pas particulière à Parc-les-Dames. Elle se situe en divers endroits très éloignés l'un de l'autre : à Morlanwelz (abbaye de l'Olive), à Nazareth (en Flandre), en France (Lorraine, Auvergne, etc.), en Hollande, en Angleterre, en Italie, en Autriche, en Espagne, etc. Parlant de la diffusion de la fable, Paul Champagne écrit (68) que celle-ci a effectué un véritable périple dans la littérature de la chrétienté, du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Pour Fernandez de Avellaneda, le continuateur de Cervantès, comme pour Villiers de l'Isle-Adam, l'action se passa dans un monastère espagnol; pour Theuriot, elle a lieu en Lorraine; pour Maeterlinck, aux environs de Louvain; pour Jean Tousseul, au moultier de l'Olive, près de Morlanwelz, où le P. Herriquet, à l'époque moderne, a constaté la dévotion populaire à l'égard d'une sainte Béatrice. De son côté, dans son étude de littérature comparée : *La Légende de la Sacristine* (69), Robert Guiette, de l'Académie royale de Langue et de Littérature fran-

(67) Cette légende est extraite des *Nouvelles* de Charles Nodier et figure dans plusieurs anthologies scolaires dont : *Auteurs, 5<sup>e</sup> Moderne*, par une Réunion de Professeurs, Ed. La Procure, sans date.

(68) Dans un article : *Légendes du Hainaut*, publié dans *Le Soir*, Bruxelles (au cours du mois de février 1957 ?).

(69) Ed. H. Champlon, Paris, 1927. R. Guiette a consacré de nombreux autres travaux à cette même question : voir notamment le *Bulletin de l'A.R.L.L.F.*, 1960, n° 1, et la préface de *Béatrice et les Loups* d'Elvire Bricout (Maison des Intellectuels, Paris, 1960). Des dizaines d'autres auteurs ont aussi abordé le sujet : consulter, à la rubrique *Beatrijs*, la bibliographie du *Dictionnaire des Littérateurs* (Closset, Herreman, Wauthier), Ed. Larcier, Bruxelles.

aises, écrit : *La légende dite de la Sacristine, où la Sainte Vierge supplie dans ses fonctions une nonne absente du monastère, joint depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, où nous la trouvons notée pour la première fois, d'une étonnante faveur. Tant en Italie ou en Espagne qu'en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Islande, en Angleterre ou en Orient, des conteurs, des dramaturges, des collecteurs de récits, des auteurs d'ouvrages parénétiqes, des antiquaires nous l'ont léguée. Le charme de son thème, sa signification morale ou sa valeur documentaire justifiaient leur prédilection pour ce récit, comme sa diffusion et la beauté de certaines des œuvres qu'il inspira, expliquent l'intérêt que nous lui portons.* François Sauton, quant à lui, a précisé (70) qu'il existe, en effet, plus de deux cents versions de cette légende dans les langues les plus diverses et les plus connues. Maurice Maeterlinck en a tiré une œuvre en trois actes (1901). Le poète hollandais P.C. Boutens a publié, en 1907, un poème : « *Beatrijs* », qui est un chef-d'œuvre de finesse et de douceur. Herman Teirlinck, le grand dramaturge flamand, a fait représenter, à Bruxelles, un drame intitulé : « *Je Sers* », inspiré de la merveilleuse légende. Le cinéma muet, par Max Reinhardt, en 1912, avait réalisé un film « *Das Mirakel* » dont la texture est également de la légende. Plus tard, en 1923, J. de Baroncelli donnait également un film intitulé : « *La légende de Sœur Béatrix* ».

La merveilleuse histoire de sœur Béatrice a donc une multitude de points de localisation et a inspiré quantité d'œuvres littéraires dont la dernière en date, écrite en marge d'une légende, est de notre talentueuse consœur Elvire Bricout, de Morlanwelz, et s'intitule : *Béatrice et les Loups* (69). Précédemment, outre les auteurs que citent Paul Champagne et François Sauton, un Nollet de Brauwere, un J.A. Aberbingk-Thym et quelques autres écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle avaient renouvelé le récit dont la toute première version semble être celle de Caesarius d'Heisterbach. Elle aurait été « recrée », peu après, au XIII<sup>e</sup> siècle, par Diederik van Assenede, un trouvère originaire de Flandre orientale (71). A-t-elle une base historique ? Rien n'est moins certain. Quoi qu'il en soit, la légende de la sacristine demeure vivace à Wezemaal où, si nous en croyons Paul Champagne (68), Maeterlinck aurait

(70) Dans *Le Théâtre de Plein-air en Flandre : La légende de Sœur Béatrix*, in *Revue du T.C.B.*, 44<sup>e</sup> année, n° 22, 15 novembre 1938.

(71) Elle n'est connue que par un manuscrit se trouvant à la Bibliothèque royale de La Haye.



trouvé le sujet de sa *Sœur Béatrice*, qui date de 1901 (72). On y raconte que la moniale ne revint jamais à l'abbaye et qu'elle mourut impénitente. Son ombre reviendrait rôder, de nuit, autour des lieux monastiques. Si des cris perçants se font entendre quand minuit sonne, c'est que la fugitive est de retour. On affirme que la sacristine, promue à la dignité d'abbesse par les gens de l'endroit, aurait été condamnée à errer éternellement, chevauchant une énorme truie poussant des hurlements aigus. D'une voix peureuse, les vieux paysans disent alors : *'t is Merrouw op haar zoeg* (comprenez « zoog »), et font le signe de croix pour conjurer le mauvais sort (73).

\* \* \*

Wezemaal mérite de nous retenir pour d'autres raisons. Eugène Gens, qui consacre le huitième chapitre de ses *Ruines et Paysages de Belgique* à Parc-les-Dames, nous entretient, tout au long de son précédent chapitre, le septième, du village lui-même, de sa physionomie, de ses collines, de ses vignobles, de ses coutumes, de ses antiquités, de son histoire. Il écrit notamment : *Si j'avais le temps, j'essayerais, et je m'arrêteraï à Wezemaal pour y écrire quelques volumes. Quelles grandes et belles figures à ressusciter pour le roman, comme l'a fait Walter Scott, que ces fiers barons de Wezemaal, maréchaux héréditaires du Brabant, qui s'arrogeaient, de droit divin, la tutelle de nos jeunes ducs ! La légende de « Trilby » n'a rien de plus suave que celle du « Lutin des sables » que j'ai recueillie dans ses environs sans oser encore l'écrire...*

Il faut reconnaître qu'Eugène Gens a raison. Les riches ressources inspirantes de l'endroit — et de beaucoup d'autres lieux de la province brabançonne — n'ont quasiment pas été exploitées par nos écrivains. Dans son livre : *Les Faits et Gestes de Rike Schuffel au gai Pays de Brabant*, José Camby a évoqué

(72) Dans son *Maurice Maeterlinck* (La Renaissance du Livre, 1950), Alex Pasquier fait silence à ce sujet. Pour lui, Maeterlinck se serait inspiré d'un petit roman en vers flamands, œuvre anonyme du XIV<sup>e</sup> siècle (7). Dans son ouvrage *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck* (A.R.L.L.F., 1955), Gaston Compère, qui situe l'action de *La Princesse Maleine* à Harlingen, en Frise, ne localise pas le cadre de *Sœur Béatrice*. Dans ses *Bulles bleues*, Maeterlinck se tait obstinément au sujet de la genèse de cette pièce alors qu'il fournit de précieuses indications sur celle, par exemple, de *L'Oiseau bleu*.

(73) Cf. article : *La légende de Beatrijs, la sacristine qui quitta son monastère*, par F. David, dans *Le Surr*, septembre 1959.

Wezemaal et ses vignobles. Par ailleurs, Robert Merget, auteur dramatique et directeur-fondateur de la *Revue Nationale*, a écrit quelques articles enthousiastes (74) sur ce coin du Hageland où il possède, à flanc de l'ancien coteau aux ceps, une petite propriété dénommée « Capri ». Mais on attend toujours qu'il réponde vraiment, en ce qui le concerne, au souhait d'Eugène Gens ! C'est-à-dire par des œuvres de création...

Parmi les thèmes que Wezemaal offre généreusement à l'écrivain, ceux de caractère historique ont sans doute droit à la première place. *Wezemaal était l'Eldorado de la féodalité* affirme Eugène Gens paraphrasé, en 1855, par Philippe De Bruyne (75) : *Wezemaal était le paradis terrestre de la féodalité*. Ce Philippe De Bruyne, dans l'ouvrage dont nous avons extrait cette phrase, nous parle longuement des fiers et irascibles barons du lieu, issus des anciens comtes d'Aerschot. Il nous présente, en particulier, cet Arnould de Wezemaal qui, avec Thibaut, évêque de Dol, fut mêlé à l'histoire de Marie de Brabant, victime des intrigues de Pierre La Brosse, chambellan et favori de Philippe le Hardi, roi de France, son époux (76). Il est également question des seigneurs de Wezemaal sous la plume d'autres auteurs. C'est ainsi que, dans sa monographie historique : *Namur, Ville mosane* (77), Félix Rousseau fait allusion au rôle joué, au XIII<sup>e</sup> siècle, par Francon de Wezemaal, tout dévoué à Marie de Hrienne, dans la lutte contre Henri le Blondel, fils d'Ermesinde de Namur.

Un autre thème, celui de la viticulture, pourrait peut-être servir, lui aussi, de tremplin au travail de création littéraire. On trouve, notamment chez Adolphe Guerard (78), Joseph Halkin (79) et quelques autres auteurs dont Tarlier et Wauters, des indications concernant les anciens vignobles de Wezemaal (80). On sait que la vigne de pleine terre était jadis cultivée dans presque toute la Belgique, principalement en Brabant et dans les provinces de Liège et de Namur. Toute une littérature — ou

(74) Voir *Revue du T.C.B.* et *Revue Nationale* d'août 1952.

(75) Dans son *Histoire du Règne de Jean I<sup>er</sup>, Duc de Brabant*, Imprimerie-Librairie F.J. Douxfils, Namur, 1855.

(76) André Van Hasselt, dans une notice sur Jean I<sup>er</sup>, a rappelé cette mystérieuse affaire.

(77) Ed. La Renaissance du Livre, Collection : Notre Passé, 1948.

(78) Dans son livre sur *Le Brabant*, Ed. Ch. Muquardt, Bruxelles, 1865.

(79) *Etude historique sur la culture de la vigne en Belgique*, dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, 1907.

(80) Voir aussi l'article sur *Gehode et Wezemaal, Terre de fer et de vignes*, dans *La Libre Belgique* du 25 mai 1960, p. 11.



les œuvres d'imagination sont représentées (nous pensons, ici, à Georges Garnir, Jean de Coune, etc.) — traite de ce sujet. Mais c'est là une histoire qui, si nous entreprenions de l'écrire, pourrait nous mener fort loin !

Wezemaal, ainsi, est — en Brabant — une sorte d'*arsenal de thèmes* qui, ignoré jusqu'à présent par tous les écrivains — exception faite de quelques uns —, sera peut-être découvert — il faut l'espérer ! — par les auteurs de demain.

\* \* \*

De Wezemaal (où Jacobus Claes, prémontré d'Averbode et auteur d'un curieux traité : *De Boere-Theologie*, fut vicaire vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et où l'abbé Paul Bouts, auquel on doit des études de psychologie, s'est naguère efforcé de réimplanter la vigne), il n'y a pas loin jusqu'à Rotselaar, à proximité duquel l'historien Divaeus, qui vivait au XVI<sup>e</sup> siècle, eut son château.

Ce paisible village de Rotselaar, dont Eugène Gens ne parle pas dans ses *Ruines et Paysages de Belgique*, mais dont il entretient les lecteurs de *La Belgique Illustrée* (41), possède une curiosité : le donjon Terheyden, peut-être antérieur aux croisades. Louis Ronkard a écrit l'histoire de la seigneurie dont cette haute tour était le centre, seigneurie qu'il ne faut pas confondre, a dit Robert Merget (65), avec la baronnie de Rotselaar. Cette dernière a donné, à la chevalerie brabançonne, quelques-uns de ses plus vaillants éléments. Philippe De Bruyne (74) cite, parmi les meilleures épées entourant le duc de Brabant, Jean I<sup>er</sup>, le sire Jean de Rotselaar. Signalons également, de passage à Rotselaar, que le prémontré Norbert Dierckx, curé de la localité, fut en 1834 le restaurateur de l'abbaye d'Averbode et que, en 1914, lors de la retraite de l'armée belge, une lutte acharnée opposa, au lieu-dit « Le Moulin », nos 5<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> régiments de ligne aux troupes allemandes. Le poète liégeois Louis Boumal, qui appartenait au 5<sup>e</sup> de ligne et dont la mort — en 1918 — devait priver la Belgique d'un talent très prometteur, s'y battit. Il participa, les jours suivants, aux combats de Haacht, Werchter et Wijgmaal.

Autre village proche de Wezemaal, voici — sur la Winghe, affluent du Démer — Rode-Saint-Pierre où se racontent également, a dit Robert Van Passen, des légendes comme celles, très belles, du Chevalier Noir, du château de Horst et d'autres encore, sources inépuisables pour l'étude de notre peuple.

Il y aurait beaucoup à dire au sujet du château de Horst auquel Eugène Gens consacre, toujours dans ses *Ruines et Paysages de Belgique*, une vingtaine de pages.

Le village de Rode (d'où provenait peut-être le chartreux Jan van Rode, du couvent de Zelem, dont il a été question lors de notre halte à Diest) et le château de Horst (qui, au XV<sup>e</sup> siècle,



Le château de Horst.

appartint à ce Sire Louis Pinnoc, patricien de Louvain dont Edmond Poullet rédigea la biographie en 1864) ont retenu l'attention de quelques écrivains, érudits pour la plupart et non créateurs, au demeurant peu nombreux. Behault de Dornon a publié, en 1911, une brochure aux pages de laquelle il décrit le plafond de la salle d'honneur du château. F. Scheys, de son côté, a signé plusieurs monographies : *Sint-Pieters-Rode* (en collaboration avec L. Meynaerts), *Het Kasteel van Horst* et *De woeste heer van Rode*. Ces deux dernières études ont été insérées en 1955 dans la



revue *Meer Schoonheid* tandis que la première a été reproduite dans l'ouvrage *Mooie Hageland* édité, en 1953, par l'association *Hagelandse Werkgemeenschap*. Fondée en 1951, celle-ci s'efforce de développer les activités culturelles — et, aussi, économiques — du Hageland. Outre l'ouvrage cité, on lui doit un volume sur l'*Oost-Brabant*. Par ailleurs, elle se prépare à sortir un livre sur les environs de Louvain et de Tirlemont.

Eugène Gens, F. Scheys et quelques autres écrivains, dont Anne-Marie Cobbaert (82), ont narré la tragique méprise du sire de Rode, assassin de son épouse. L'histoire semble étayer cette légende. On raconte que, ici comme à Parc-les-Dames, le fantôme du coupable revient à la faveur de la nuit. Le spectre du sire de Rode prend place dans un grand carrosse attelé de six chevaux noirs franchissant, à minuit, le pont-levis du château.

D'autres récits fantastiques sont localisés à Holsbeek, Wespelaar, etc. L'un d'entre-eux, résumé par Ege Tilmans (54), évoque la légende de Sire Halewijn. La région, on le voit, possède un légendaire particulièrement copieux, dans lequel il n'a pas été souvent puisé jusqu'à présent. Le Brabant garde en réserve, à la disposition des écrivains, tout un merveilleux trésor de fables et de sortilèges. Une fois encore, qui reconnaîtra ses secrètes magies ?

\* \* \*

Plusieurs autres localités du Hageland et de la Campine brabançonne sollicitent également l'intérêt du littérateur géographe (83). Près de Rode-Saint-Pierre, voici Houwaart dont la famille du poète Jean-Baptiste Houwaert, né à Bruxelles en 1533, était peut-être originaire. Passé Tielt, en direction de Diest, le village de Bekkevoort — ou Becquevoort — fut autrefois le siège d'une commanderie de l'Ordre Teutonique. Membre de celui-ci, Jan Van Heelu — rencontré à Léau (84) — y eut-il son pont d'attache ? Au Sud-Ouest de Rode, proche de Rotselaar, Werchter unit les eaux du Démer à celles de la Dyle. Piet Schepens est né en 1901 dans cette agglomération. Essayiste, il a été requis par l'étude des littératures scandinaves. Par ailleurs, il est l'auteur de plusieurs récits de voyages en Norvège, Suède et Finlande.

(82) Dans *Auto-touring* du 15 août 1950.

(83) Nous parlerons de quelques-unes de ces localités, proches de Louvain, dans un chapitre suivant.

(84) Cf. notre chapitre sur *La Hesbaye thioise*.

Au-delà de Werchter, la Campine brabançonne s'ouvre largement, comme en éventail. Haacht, Wespelaar et Tildonk recevront d'abord notre visite.



*Le célèbre parc de style classique de Wespelaar.*

Haacht (ou Haecht), où Willem van Haecht composa jadis un magnifique psautier, nous rappelle surtout la figure du prémontré Bartholomeus Segers qui y fut chapelain. Né en 1615, ce chanoine norbertin de l'abbaye de Parc-le-Duc devint, par la suite, curé de Pont-à-Celles puis de Notre-Dame-au-Bois. Il nous a laissé, entre autres œuvres, un petit ouvrage de piété en l'honneur de la Vierge de la forêt de Soignes. Rappelons, par ailleurs, que Haacht fut, en 1914, au centre de violents combats vécus, notamment, outre par le poète Louis Boumal, par le jeune écrivain liégeois Georges Fisse, chroniqueur et conteur de talent, tombé au champ d'honneur quelques mois plus tard.

Wespelaar doit sa célébrité à ses fameux jardins chantés par l'abbé Jacques Delille en 1872 et décrits, vers 1825, dans un



ouvrage anonyme de 120 pages publié à Louvain et intitulé : *Promenade au parc de Wespelaar, ou description historique, topographique et pittoresque de ce jardin célèbre*. Dans le premier tome de l'encyclopédie nationale : *Patria Belgica*, publié en 1873 (3), Emile Rodigas, professeur à l'École d'horticulture de l'Etat, à Gand, nous apprend que : *Le dernier parc de style classique fut celui de Wespelaar, célébré par Delille dans son poème des « Jardins », et qui fut dessiné par l'architecte Henry, de Louvain, sous les auspices de Joseph Plasschaert, maître de ce domaine au commencement de ce siècle. Plasschaert était littérateur, et le goût un peu prétentieux de ses poésies se retrouve dans certains détails de son parc. La variété des plantations, la bonne tenue des cultures, l'aménagement des eaux sont encore remarquables; mais, quoique de date relativement récente, le tout semble d'un style plus suranné que celui du parc de Belœil, auquel on le compare souvent. En 1880, dans *La Belgique illustrée* (41), Eugène Gens ajoute ces précisions : *Wespelaar, à mi-chemin de Louvain et de Malines et contre le canal qui relie ces deux villes, possède des jardins qui ont eu l'honneur d'être chantés par Delille, comme Versailles et Belœil. Ils ont été créés pour charmer les loisirs opulents d'un simple brasseur de Louvain, J.B. Plaeschaert. Mais ce brasseur était un homme d'esprit à qui la fabrication de la bière avait rapporté des millions sans lui faire perdre le goût des arts et des lettres. Non que les jardins de Wespelaar soient d'un grand style, mais ils renferment un grand nombre d'objets d'art dignes de remarque. Le sculpteur Godecharle a laissé là quelques-uns de ses meilleurs ouvrages, entre autres, une statue de Flore en marbre blanc, imitée de Canossa. Trois quarts de siècle après Eugène Gens, Carlo Bronne métamorphose le nommé Plaschaert en fonctionnaire et signale que son jardin de style anglais, dont quelques vestiges subsistent encore de nos jours, contenait 37 statues de Virgile, Homère, Horace, etc., ornées de citations latines; on s'y promenait à travers les souvenirs d'humaniste du propriétaire* (85).*

Après Wespelaar et sa réplique du Jardin du Parnasse, arrêtons-nous un instant à Tildonk où le château d'Herckenrode — ou

(85) Dans *Le Soir* du 9 juin 1958, article : *Entre Cour et Jardin*, p. 1. Au sujet de Plasschaert, Arthur Cosyn, dans son *Guide historique et descriptif des Environs de Bruxelles* (2<sup>e</sup> volume, édit. T.C.B., 1925), écrit qu'il « fut maire de Louvain, brasseur et membre de la Seconde Chambre des Etats Généraux. Il mourut en 1820 ». Signalons, par ailleurs, que J. de Kempeneer a fait paraître, dans le *Bulletin de la Société d'histoire et d'Archéologie de Louvain* (n° 2, 1961), des pages sur le parc de Wespelaar.

Herckenroth — abrita, au siècle dernier, un érudit ayant effectué de patientes recherches sur le nobiliaire des Pays-Bas bourguignons. Témoin de plusieurs batailles (l'une d'entre elles opposa, au lieu-dit Leepse, Gauthier Berthout à Arnould de Wesemael), Tildonk, dont la cure fut occupée au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle par le poète Jean de Lasalle (originaire de Furnes,



« Maternité » de Godecharle (parc de Wespelaar).

celui-ci composa un recueil de vers latins contre les hérétiques), nous remet en mémoire la fin tragique de Jules Bastin. Neveu de Clémentine Louant — citée par plusieurs historiens des Lettres françaises de Belgique —, Jules Bastin était encore étudiant à l'université de Louvain lorsque, par une après-midi du mois de



septembre 1895, il se noya dans les eaux du canal, près de l'écluse, victime d'une congestion, alors qu'il avait formé le projet de s'y baigner en compagnie d'un camarade. Un an après sa disparition, Lacomblez, l'éditeur des poètes de la *Jeune Belgique*, devait sortir un volume de 140 pages rassemblant, sous le titre : *Songeries intimes*, les meilleurs de ses poèmes.

\* \* \*

Au-dessus de Werchter, sur la carte, nous découvrons Tremelo et, à l'Ouest de cette agglomération, Keerbergen.



*Keerbergen... les dunes, les bruyères, les sapinières nous incitent à la promenade.*

*Keerbergen! s'exclamait Ege Tilmns (86). Les dunes, les bruyères, les sapinières nous incitent à la promenade; les mares*

(86) Dans *Brabant de mars* 1951, article : *Gonzague au Hageland*.

*ont une poésie réelle...* Plus de peintres que de poètes ont été sensibles à cette poésie et, face à leur chevalet, ils se sont efforcés de la transposer sur la toile. Les lieux ont conservé une sorte de charme primitif en dépit de l'invasion touristique et de l'implantation, amorcée vers 1925, de quantité de villas. L'une de celles-ci, dénommée « Casita », est la demeure du dramaturge de *Sauternes 1921* et de *Voorlopig Vonnis*, Jozef Van Hoeck, né à Turnhout en 1921, lauréat de l'Académie royale flamande de Langue et de Littérature.

Tremelo nous retiendra davantage. Nous irons nous y recueillir dans la maison natale de Joseph De Veuster — le Père Damien! — qui, entré dans la congrégation des Sacrés-Cœurs à l'âge de vingt ans, en 1860, s'exila et devint, dans les îles du Pacifique, l'apôtre des lépreux. Atteint par l'horrible maladie, il mourut à Molokai, le 15 avril 1889, victime de son dévouement. Le Père Damien, dont nous pouvons surprendre ici l'éveil de la vocation, a fait entrer son petit village natal dans l'histoire de l'héroïsme et, par ricochet, dans celle de la littérature. Nombreux, très nombreux sont, en effet, les écrivains de toutes nationalités qui se sont faits les biographes de ce géant de l'apostolat (87). Beaucoup d'entre eux sont venus méditer et se documenter dans la belle demeure paysanne, aujourd'hui intégrée dans un musée et voisine d'un couvent édifié par la congrégation des Sacrés-Cœurs (ou Pères Picpus), où il vit le jour le 3 janvier 1840 (88).

D'autres haltes s'imposent à Tremelo. Nous découvrons, dans le hall d'entrée d'un home de repos et de vacances ouvert par une organisation syndicale (89), une plaque de bronze sur laquelle figure notamment le nom du regretté Charles Plisnier. Celui-ci a soutenu l'initiative ouvrière et est venu plusieurs fois jusqu'ici, par les chemins de sable et les bruyères fleuries, afin de manifester sa sympathie aux responsables de l'entreprise! Ailleurs, au milieu des bois de sapins, nous abordons — ô contraste! — le parc qu'y aménage le sculpteur Jean Boedts

(87) Voir les notes publiées sur le Père Damien et ses biographes dans l'*Almanach de Saint-Joseph* pour l'année 1959 et dans la *Revue du Culte perpétuel de Saint-Joseph* (à diverses époques : 1958 et 1960), éditions de la congrégation des Sacrés-Cœurs, Mont-Saint-Antoine, Louvain.

(88) Cf. l'article d'Emile Poumon : *A Keerbergen, Tremelo et Environs*, dans *Brabant*, novembre 1980.

(89) La Centrale des Tramwaymen ou home Vereruyse.

(90) Aux Editions du C.E.L.F., Malines, 1958.



et la poétesse Myriam Le Mayeur, sa compagne, auteur de plusieurs plaquettes de vers, d'un essai sur *Le Divorce* et d'une étude biographique. Un recueil de Myriam Le Mayeur s'intitule : *Le Jardin du Royaume des Cieux*, et le parc ouvert à Tremelo, sur un terrain d'un hectare, est dénommé de même. Une autre œuvre de la poétesse : *La seconde Naissance* (90), est précédée d'une introduction précisant les buts poursuivis par les deux jeunes créateurs : réunir *l'ensemble des cent-vingt sculptures monumentales* (œuvres de J. Boedts), *dans les socles desquelles seront gravés des fragments poétiques*. Des recueils de poèmes — ou d'aphorismes lyriques ! — serviront de commentaires à cette réalisation devant permettre, aux visiteurs, de se *retremper spirituellement* et de *découvrir un rappel et une synthèse de leur raison d'être ici-bas*. Ce *Jardin du Royaume des Cieux*, tracé dans la solitude émouvante de notre Campine brabançonne si affectueusement célébrée par Eugène Demolder dans un de ses contes de la *Légende d'Yperdamme*, sera notre dernière halte méditative d'aujourd'hui.

### *Heikant*

(Wezemaal)

Mûrissant aux rayons des soleils trépassés,  
La vigne accroche au sol d'invisibles racines  
Et l'épaisse liqueur de ses raisins pressés  
A rouillé lentement la pente des collines.

On vendangeait, ici, il y a très longtemps :  
Qui se souvient des vins corsés du moyen âge ?  
Mais l'arbre et le genêt, la crête et le versant  
Gardent, comme un reflet, la couleur du cépage.

Pays, tu restes tel que tu fus autrefois  
Et la fine clatté dont messidor te drape  
Fait chatoyer, au loin, tes brandes et tes bois  
Comme les grains vermeils d'une admirable grappe !

Joseph DELMELLE.

### *A Notre-Dame de Montaigu*

*A la mémoire de Victor Kinon.*

Au-dessus des genêts estompés de la plaine,  
Trois fois la route monte et sa vague soudaine  
Brandit, sur l'horizon pourpre et violet du soir,  
La nef basilicale ainsi qu'un encensoir.

Des faisceaux de glaieuls, des roses et des cierges  
Ornent l'autel baroque où la petite Vierge  
En robe de dentelle et manteau de velours,  
A l'enfant qu'elle tient, sourit avec amour.

Le visage léché par les mouvantes flammes,  
Agenouillés devant Jésus et Notre-Dame,  
Les gens font, en priant, une ardente rumeur,  
Comme un bourdonnement d'abeilles sur les fleurs.

Je joins aussi les mains comme au temps de l'enfance.  
Ma prière, ô Marie, est une confidence :  
Vous qui reconnaissez d'instinct le vrai du faux,  
Vous savez mieux que moi ce qui me fait défaut !

Vous savez mieux que nous, pauvres hommes et femmes,  
Les besoins de nos corps, les désirs de nos âmes !  
Nous savons, quant à nous, qu'on n'eut jamais recours  
En vain à votre immense et débordant amour !

Et c'est pourquoi ce soir, dans votre sanctuaire,  
A Montaigu, parmi le sable et la bruyère,  
Mon cœur unit sa voix à celles d'autres cœurs  
Et confond sa ferveur à mille autres ferveurs !

Joseph DELMELLE.



## La Hesbaye thioise

La publication de notre étude de géographie littéraire consacrée à la Hesbaye rhinoise dans le n° 148 du *Folklore brabanton* nous a valu seize longues pages de correspondance de notre confrère et ami Paul Dewalhens, archiviste et poète d'une rare originalité.

Paul Dewalhens qualifie notre étude d'*étonnante et féconde synthèse*, aussi *crochue et intéressante*, dit-il, que les précédentes. Voilà qui flatte, évidemment, notre amour-propre !

Nous l'avons déjà fait remarquer : un ouvrage comme le nôtre est de ceux dont le destin est de demeurer « en chantier » de façon permanente. Le passé est riche de secrets qui ne se livrent qu'en récompense à la patience et à la ténacité du chercheur. Les écrivains sont nombreux, les œuvres plus innombrables encore et il est parfois très malaisé de suivre les uns dans leurs déplacements et les autres dans leur genèse. Poursuivant inlassablement nos recherches, nous découvrons presque journalièrement quelque élément de nature à étoffer davantage l'un ou l'autre chapitre de notre travail. Nous remercions vivement tous ceux qui, comme le regretté Edmond Bourguignon hier, comme Paul Dewalhens aujourd'hui, veulent bien collaborer spontanément à notre entreprise d'inventoriatioin du Brabant littéraire.

Paul Dewalhens, donc, nous félicite et nous dit avoir appris bien des choses à la lecture de notre étude. De son côté, il nous fournit quantité de renseignements aussi précis que précieux venant heureusement s'ajouter à ceux que nous avons donnés. Nous ne pouvons songer à retranscrire tous ces renseignements et nous bornerons à signaler, dans l'ordre chronologique de leur naissance, quelques écrivains faisant partie de l'effectif tirlémontois :

- Louis LAERMANS, né à Tirlémont en 1872, décédé en 1941, instituteur puis directeur d'école, auteur — en 1929 — d'un recueil de vers « civiques » : *Tbienen Bezongen*.
- Frans GIJS, né à Lierre en 1874, décédé à Tirlémont en 1942, instituteur puis professeur et, enfin, inspecteur communal. Il a écrit des pièces pour les enfants et adolescents dont plusieurs d'après Perrault : *Duimpje*, *Kindertroom*, *Roodkapje*, *Bloemen in Huis*, *Hageroosje*, *Asschepeester*, *Wondstroomkje*, *Kaboelina*, ainsi que des chansons et des livrets pour opéras : *Esther et Fabiola* (musique de Paul Van Wasenhoven de Lierre, son beau-frère).
- Adolphe GERARD, né à Bersillies-l'Abbaye (Hainaut) en 1879, décédé à Tirlémont en 1947, employé aux Ateliers de Constructions mécaniques J.J. Gillain. Il a fait paraître, en 1918, un recueil de poésies patriotiques : *Une Couronne à nos Héros — Flèches à Guillaume*.

- Théodore PLOMTEUX, né à Tirlémont en 1880, actuellement domicilié à Etterbeek, ancien chef du dispatching S.N.C.B. de Gand, auteur de contes, d'un drame lyrique en un acte : *Balsamonde* et de quelques autres œuvres dont un roman : *Mademoiselle de Rozebeke*, publié en 1930 par le journal *Le Soir* et peu après, en volume, par les éditions Dupuis. L'action de ce récit se situe à Tirlémont en 1830.
- Théo DE RONDE, né à Ekeren (Anvers) en 1894 d'un père originaire de Binkom et d'une mère tirlémontoise, décédé à Louvain en 1939. Il a habité un quart de siècle Tirlémont où il fut professeur à l'École normale provinciale en même temps que Julien Kuypers. Il a professé, en outre, à l'université de Louvain et a occupé le poste de Directeur général des émissions flamandes de l'I.N.R. On lui doit : *Moderne Nederlandse Essays* et, en collaboration avec Julien Kuypers : *Onze Litteratuur in Beeld*.
- Hendrik Pieter DELPORT, né à Tirlémont en 1900, ingénieur à la S.N.C.B., sénateur depuis 1946. Il a créé les rôles principaux de ses pièces dont : *Daar waren drie Tamhoers*, *Het Spel van Sint-Trudo*, *Het Spel van Ruusbroec de Wonderhare*, *Snobvrouwtjes* (d'après les *Précieuses Ridicules* de Molière), *Twee Wegen* et *De Steeg* (ces deux dernières œuvres sous le pseudonyme de Vandenhove). H. Delport est aussi l'auteur d'études scientifiques sur la théorie de la relativité et la constitution de la matière.
- Léon RUBBENS, né à Tirlémont en 1901, compositeur et écrivain patoisant auquel on doit : *Pikke Stijkès — De Gramoetse van nen Tinse Kwèèker* (1952) et *Kollebillekes — As Pikke Stijkès vertélt* (1958).
- Edouard DEWOLFS, né à Tirlémont en 1911, ingénieur chimiste, professeur, bibliothécaire communal et bibliophile. Il a signé des études approfondies sur la préhistoire de Tirlémont et l'étymologie des noms de lieux de Tirlémont et des environs ainsi que sur la numismatique locale.
- Herman LIEBAERS, né à Tirlémont en 1919, conservateur de la Bibliothèque royale de Belgique, auteur d'études bibliographiques.

\* \* \*

Ajoutons, à ces précieux renseignements, quelques petites trouvailles personnelles :

- A la liste des écrivains ayant fait leurs études à Tirlémont, il convient de joindre le nom du romancier Jean Delaet.
- A propos de Wommersom, signalons la récente étude de Leo Tulkens sur *De Commanderie van Walsbergen te Wommersom* dans le n° 149 de *De Brabantse Folklore*. Né à Diest en 1899, Léo Tulkens est le mari de la poétesse Julia Tulkens-Boddaer à laquelle Paul Dewalhens ? naguère consacré une brève mais intéressante étude dans *Le Journal des Poètes* (décembre 1960) : *Julia Tulkens, la Poétesse de l'Oratoire*.
- Il y a lieu d'ajouter à la bibliographie léauvaine, le recueil anthologique *Ian van Leeuwen* (Jean de Léau) que le R.P. Stephanus Gérard Axters, Dominicain, a fait paraître en 1943 chez De Sikkel à Anvers.

J. D.



## BIBLIOGRAPHIE

### REVUES BELGES

Nous avons reçu :

#### WAVRIENSIA.

Bulletin du cercle historique et archéologique de Wavre et environs.

N° 1 — 1961.

*Résultats des récentes fouilles effectuées à Basse-Wavre*, par J. Martin. Une belle fenêtre romane d'une hauteur de 2 m 10 a été dégagée, de même qu'une salle située sous le pavement de l'actuelle chapelle de Notre-Dame. Il s'agit, estime-t-on, d'une ancienne crypte datant du XVI<sup>e</sup> siècle.

« *Les souscriptions patriotiques pour des canons pendant la révolution brabançonne* », par J. Soille.

« *Le coût de la vie à Wavre en 1594-1596* », par Ch. De Vos.

\*\*\*

#### MENS EN TAAK.

Revue socialiste de la vie intellectuelle.

N° 2 — 1961.

Le travail de demain. L'évolution du travail, de l'esclavage à l'ouvrier contemporain en passant par les gildes et le prolétariat, de 1850. Le travail dans la peinture néerlandaise. Liberté du travail.

\*\*\*

#### PERIODIEK.

Mensuel du « *Vlaams Geneesheren Verbond* ».

N° 3 — 1961.

Communications relatives à la Santé publique. Gabrielle d'Estree, une image culturelle du XVI<sup>e</sup> siècle.

N° 4 — 1961.

Aux frontières de la psychiatrie : magiciens ou meurtriers ? Communications diverses.

\*\*\*

#### LES CAHIERS.

Revue trimestrielle illustrée consacrée à l'art et la littérature.

Avril, mai, juin 1961.

Lettre de France. La petite histoire des lettres belges contemporaines. Poèmes inédits. Freynay-oid et son œuvre. Mallarmé ou la catastrophe du formulisme. Romans belges.

\*\*\*

#### LE THYRSE.

Revue d'art et de littérature.

N° 3 — mars 1961.

Nouvelles littéraires belges et étrangères. Musique. Spectacles. Œuvres récentes d'auteurs belges. Les cahiers publiés au front (1914-1918). Enquête sur Jean-Jacques Rousseau.

\*\*\*

#### OOSTVLAAMSCHE ZANTEN.

Bulletin du groupement des folkloristes et du service des recherches folkloriques de la Flandre-Orientale.

N° 2 — mars-avril 1961.

La fête de St-Cornil au pays de Waes. La source de St-Amand

à Waarbeek. Littérature populaire. Le monde des sorciers au pays de la Lys et de l'Escaut.

\*\*\*

Communications du Centre d'étude du « *BOERENKRIJG* ».

N° 24.

« *La lutte politique à Hasselt en 1798* », par J. Grauwels.

N° 25.

« *Un procès de brigands à Genk* », par A. Remans.

N° 26.

« *Description de la Campine et de la Hesbaye en 1809* », par J. Grauwels.

\*\*\*

#### SOCIÉTÉ BELGE D'ÉTUDES NAPOLEONIENNES.

N° 35 — février 1961.

« *Curiosités Napoléoniennes* » telles que les « *Dommages de guerre de la ferme du Caillou* », une trouvaille de M. Van Dormael au sujet des anciens propriétaires de la demeure historique et « *Un belge au service de Napoléon dans les provinces Illyriennes : l'Intendant Joseph Marchal* », par Fernand Remy.

Les rapports d'époque donnent quelques précisions encore inconnues sur les dommages que subit la ferme du Caillou l'après-midi du 17 juin lorsque les troupes alliées, battant en retraite des Quatre-Bras vers Mont-St-Jean, s'attaquèrent à la ferme qui fut sérieusement endommagée.

Dans « *Survivance en Belgique sous Léopold I<sup>er</sup> de l'épopée napoléonienne* », Georges de Froidcourt raconte que la première association napoléonienne belge fut créée à Bruxelles en 1838 sous la présidence du baron de Stassart, sénateur, distingué jadis par l'Empereur et décoré de sa main. La première réunion

eut lieu le 12 juillet de cette année dans un local amplement décoré de trophées et d'emblèmes qui rappelaient la grande époque.

Dans les « lettres » sur sa mission dans les départements belges en 1803, le général Lagrange signale notamment quelques faits amusants dont on peut s'enorgueillir encore aujourd'hui : « Il y a quelques routes assez belles dans le département de la Dyle mais il en est aussi d'autres qui sont détestables, par exemple celle de Namur est affreuse. On commence à y travailler, mais faiblement. Bruxelles est une grande ville qui depuis la Révolution a changé son luxe et son oisiveté. Le commerce commence à prendre beaucoup d'activité. On y peint des toiles de coton. On y fait des toiles de lin, des dentelles et des voitures. Sa prospérité s'accroîtra surtout si on exécute le projet du canal de Charleroi ».

\*\*\*

#### LA VIE WALLONNE.

Revue trimestrielle illustrée d'histoire, art, littérature et folklore.

N° 1 — 1961.

« *Un drame intime révélé par la correspondance de Félicien Rops* ». Louis Hiller (1868-1960); *la traversée du sud de la Belgique par la 7<sup>e</sup> Panzer de Rommel en mai 1940*; dictons sur les cloches; nouvelles littéraires.

\*\*\*

#### MEDEDELINGEN VAN DE VERENIGING VOOR NAAMKUNDE.

N° 3-4 — 1960.

Communications relatives au nom de Beethoven; les noms de famille à Ypres; toponymie, etc.



#### TAAL EN TONGVAL.

Organe des « centrales du dialecte de Gand, Louvain et Amsterdam ».

Décembre 1960.

Exploration de géographie dialectique en « Noord-Brabant »; le « parler » populaire au Payottenland; études sur les problèmes brabançons.

\* \* \*

#### LA REVUE NATIONALE.

Mensuel littéraire et historique.

N° 329 — mars 1961.

Enquête sur les problèmes wallons; poèmes d'auteurs belges; revue des revues; littérature belge.

N° 330 — avril 1961.

L'Etat et la littérature; enquête sur les problèmes wallons (suite); la « Voix humaine », de Jean Cocteau; poètes de chez nous; nouvelles artistiques.

Emile Poumon évoque l'« Illustre Maison de Ligne », l'une des plus anciennes et plus importantes d'Europe. Le village de Ligne, proche d'Ath en est le berceau. Un Thierry I<sup>er</sup> de Ligne signa déjà une charte en 1133.

\* \* \*

#### EIGEN SCHOON EN DE BRABANDER.

Mensuel du cercle historique et archéologique du Brabant flamand.

N° 1-2 — janvier-février 1961.

50<sup>e</sup> anniversaire; le folklore de la vie paysanne; le forgeron et autres métiers du terroir; le plus ancien groupement de jeunesse du Brabant; l'histoire de la bibliothèque de Louvain (période

avant 1940); terminologie brabançonne.

N° 3-4 — mars-avril 1961.

Anciennes brasseries bruxelloises; les arbalétriers de Tirlemont; le métier de forgeron à Louvain; dictons populaires; carrières et sablonnières à Forest.

\* \* \*

#### HISTOIRE D'IXELLES.

Le service des recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant a eu l'honorable idée d'éditer l'« HISTOIRE D'IXELLES » en un seul volume. Ces études remarquables de feu l'avocat André Gonthier avaient déjà été publiées dans les numéros 142, 143 et 144 (1959) du « Folklore Brabançon ». Le très sympathique ouvrage de l'éminent historien et folkloriste bruxellois intéressera certainement de nombreux bruxellois et amateurs d'histoire locale.

*Une œuvre marquante.*

#### L'HISTOIRE DE RHODE-SAINT-GENESE,

par Constant Theys.

La sortie de presse de l'« Histoire de Rhode-Saint-Genèse », due à la plume talentueuse et incisive de Constant Theys, historien et folkloriste brabançon bien connu, fut l'objet, le mois dernier, d'une manifestation charmante et spontanée qui eut la Maison communale de Rhode-Saint-Genèse pour cadre. Cette œuvre en langue néerlandaise, de quelque 400 pages, fourmille de données précieuses d'une grande précision scientifique encadrant de splendides illustrations d'un savant éclectisme.

La manifestation proprement

due était présidée par M. De Coster, bourgmestre, entouré des bourgmestres des communes avoisinantes, de M. H. Teirlinck, de l'Académie flamande, et des membres du Conseil. Au premier rang des personnalités qui avaient tenu à rehausser cette cérémonie de leur présence figuraient MM. Malherbe, député permanent et Kestelin, greffier provincial.

Ouvrant la séance, M. De Coster évoqua la réunion du Conseil qui décida, à l'unanimité, l'édition de l'ouvrage, afin que celui-ci soit à la disposition des habitants de la région et de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire. Celle-ci est enseignée aux divers degrés de l'enseignement, dit-il, mais seulement au niveau des grands événements. Pour atteindre la signification profonde de l'histoire, il faut aller aux sources de l'histoire locale. Par elle nous communions dans la vie de notre sol, par elle, nous pouvons lier le passé au présent et à l'avenir. M. De Coster félicita ensuite l'auteur et son éditeur, M. De Smedt.

Il revint à M. Herman Teirlinck de faire l'éloge de l'historien et de son livre. Il le fit avec beaucoup de finesse. C'est par de telles œuvres, dit-il, que nous pouvons nourrir notre amour pour notre pays. Aujourd'hui on parle beaucoup d'internationalisme et des Etats-Unis d'Europe, mais plus loin je regarde et plus j'espère, plus aussi je sens mes racines, plus je pense à la terre qui est celle de nos premières découvertes dans la vie. L'histoire locale, conclut l'éminent homme de lettres, nous aide à nous mieux connaître, à mieux aimer

notre patrie, reconnaissant ce qui nous lie à elle afin de mieux servir sa beauté.

#### REVUES ÉTRANGÈRES

##### RIVER BASIN SURVEYS PAPERS,

par Frank H.H. Roberts, Jr.; ouvrage publié par la Smithsonian Institution bureau of American Ethnology, comportant les n° 15-20 de l'« Inter Agency Archeological Sabage Program ».

Etudes historiques et archéologiques extrêmement intéressantes consacrées à l'époque héroïque des pionniers: méthodes de travail; premières grandes explorations et exploitations; les premières grandes cultures; camps militaires, armes, camps retranchés et ustensiles de travail.

\* \* \*

##### BEALOIDEAS.

1960.

Revue de la « Folklore of Ireland Society ».

Etudes sur la botanique, l'histoire locale, l'artisanat, l'agriculture, les dictons et chants populaires.

\* \* \*

##### REVISTA DE FOLCLOR.

Revue éditée par l'INSTITUTUL DE FOLCLOR de Roumanie.

N° 3-4 — 1960.

Littérature populaire; chants populaires; danses paysannes; bibliographie folklorique parue en Roumanie en 1958.

\* \* \*

##### SCHWEIZERISCHES ARCHIV FÜR VOLKSKUNDE.

Revue trimestrielle éditée par la SCHWEIZERISCHE GE-



SELLSCHAFT FÜR VOLKS-  
KUNDE.

N° 1-2 — 1960.

Culte sépulturel islamique; Scythica Vergiliana; ancien art guerrier suisse; masques slovaques; la maison paysanne de la Suisse italienne; littérature populaire.

\* \* \*

SEVENTY-SEVENTH  
ANNUAL REPORT.

Années 1959 et 1960.

Publié par le Bureau of American Ethnology.

\* \* \*

BULLETIN FOLKLORIQUE  
DE L'ILE-DE-FRANCE.

Organe trimestriel de la Fédération folklorique de l'Île-de-France.

N° 12 — octobre-décembre  
1960.

Au pays des faiseurs d'instruments à souffle; congrès de Buenos-Aires; correspondance inédite de Patrice Coirault; notes sur les anciennes coutumes de la région de Chapelle-la-Rein (S. et M.); la flore populaire.

\* \* \*

DE MAASGOUW.

Organe du cercle limbourgeois d'études historiques et folkloriques.

N° 2 — 1960.

Les curés de la paroisse St-Lambert à Kerkrade; une statue de Napoléon à Maastricht; cession du domaine de Wylré ou le symbolisme du droit.

Le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant (nouvelle adresse : 4, rue Saint-Jean, Bruxelles) est à votre entière disposition.

Vous pourrez l'aider dans son action en renouvelant aussitôt votre abonnement du bulletin « Le Folklore Brabançon » et en nous procurant de nouveaux lecteurs.

## LU ET ENTENDU...

NOTES ET TROUVAILLES...

### UN MUSEE DE L'AUTOMOBILE EN PLEIN AIR

Les traditions sont sacrées à Bruxelles. Malgré leur grand nombre, les marchés de la capitale sont très prospères. La vie bruxelloise serait d'ailleurs impensable sans l'animation pittoresque et fort colorée de ces places. C'est ce genre de manifestation que M. Yvon Jarmart, conseiller communal, préconise pour réanimer les vieilles places publiques quelque peu délaissées et y attirer badauds et touristes.

Après avoir pris l'initiative de créer un marché hebdomadaire des antiquités à la Place du Grand Sablon, ancien « peerde-met », le conseiller bruxellois se propose de créer encore dans un très proche avenir un marché des vieux « racons ». Celui-ci se tiendra le dimanche matin le long des boulevards entre l'Institut des Arts et Métiers et la Porte de Ninove. Les clubs de collectionneurs de vieilles automobiles lui ont d'ores et déjà promis leur collaboration.

### LA CONSTRUCTION ROUTIERE A ELLE AUSSI SON HISTOIRE

Le bitume, dont les qualités multiples sont appréciées à leur juste valeur par les usagers de la route, est un des plus anciens matériaux de construction. La légende prétend même que l'arche de Noé était

calfatée au bitume. Mais ce qui est en tout cas certain, c'est que plus de trois mille ans avant notre ère, le bitume était déjà abondamment utilisé dans toutes les constructions de l'antiquité orientale. Les fouilles effectuées en Inde, Syrie, Mésopotamie et Palestine en font foi.

Dans la construction contemporaine, déjà en 1888, les roches asphaltiques naturelles étaient utilisées pour le revêtement des artères de plusieurs grandes villes. En Belgique, l'exécution de chaussées avec revêtement bitumeux remonte à 1922.

(M. Vanaudenhove, Ministre des travaux publics et de la reconstruction dans son message aux participants de la « Journée d'étude sur le bitume ».)

### LA « MAISON DE PIERRE BREUGHEL » VIENT D'ETRE CLASSEE

Dans « Les Monuments Civils » du Guide Illustré de Bruxelles, G. Des Marez, l'ancien archiviste de la Ville de Bruxelles, signale que la pittoresque et populeuse rue Haute suit un tracé presque rectiligne qui correspond à l'ancienne voie romaine, située à mi-côte de la colline qui s'étend à l'Est de la cité et dont une partie, sur laquelle on a construit le Palais de Justice, s'appelaient le « Galgen-



berg ». On y trouve des ruelles et impasses dont les unes montent vers la crête de la colline tandis que les autres descendent vers le bas de la ville. Au moyen âge on cultivait la vigne sur le penchant du coteau, tandis que la partie du côté de la Senne, c'est-à-dire le bas de la ville, était livrée à l'agriculture. Lorsque la population s'accrut, des habitations furent construites à la lisière des champs et les chemins d'exploitation rurale devinrent insensiblement des rues bâties. On continua cependant à cultiver l'intérieur des blocs de terre, mais à la longue, la population envahit les jardins potagers, les blanchisseries et les cours. C'est ainsi qu'on y aménagea une série d'impasses qui sont l'une des caractéristiques de Bruxelles et de la rue Haute en particulier. A l'angle de la rue de la Porte Rouge, on découvre un ravissant pignon à gradins du XVII<sup>e</sup> siècle avec une belle porte de style Louis XVI dont le cintre est décoré de guirlandes. La tradition affirme que ce fut dans cette maison, qui porte le n° 186, que vécut et mourut Pierre Breughel. Ce qui est certain c'est que, comme nous le renseigne un registre de l'église de Notre-Dame de la Chapelle, David Teniers, né à Anvers le 10 juillet 1638, avait hérité cette propriété de sa mère Anne Breughel, fille de Jean Breughel dit de Velours. Celui-ci la tenait vraisemblablement de son père Pierre Breughel l'Ancien, décédé en 1569.

La Commission des Monuments et des Sites vient de classer cette maison. Une plaque, apposée sur la façade à l'occasion des fêtes breugheliennes organisées dans le quartier en 1924, porte cette inscription : « A Pieter Breughel, hommage du peuple à son grand peintre ».

## ETUDE DU SOL BRUXELLOIS

Fouilles archéologiques et sondages du sol sont difficilement réalisables lorsqu'il s'agit de terrains privés. Les grands travaux urbanistiques exécutés ou envisagés tant par les pouvoirs publics que par le secteur privé facilitent cependant l'étude du sol bruxellois, puisque toute construction d'envergure nécessite maintenant ce genre d'examen avant l'élaboration des plans des fondations. C'est ainsi que des sondages ont été effectués en face de l'entrée de la Gare du Midi où l'Administration des Pensions va édifier un immeuble-tour de 147 m de hauteur. L'emplacement choisi, l'îlot compris entre l'avenue P.-H. Spaak, le boulevard de l'Europe et la rue d'Argonne, est situé en plein lit de la Senne comblée. Des sondages, allant jusqu'à 35 m de profondeur et plus ont permis d'établir que l'endroit convient parfaitement pour l'érection de ce petit gratte-ciel. En effet, une couche d'argile de sept mètres d'épaisseur y couvre un plateau de gravier très solide jusqu'à plus de 20 mètres de profondeur. Cette dernière couche est alors suivie d'une épaisse zone sablonneuse qui sera utilisée comme « tassement ».

(« La Lanterne ».)

### A LA RECHERCHE D'UNE STATUETTE DE LA VIERGE

La dynamique association des commerçants du quartier de Notre-Dame-des-Neiges, le quartier du Cirque Royal, s'est imposée de faire revivre les anciennes traditions de l'endroit. Ce quartier du haut de la ville était jadis le centre des dentellières bruxelloises qui était placé sous la protection de Notre-Dame-des-Neiges.

L'endroit, avant d'être transformé en centre administratif et commercial, possédait une chapelle consacrée au culte de la Vierge qui y avait sa statue. C'est précisément la copie de celle-ci que les habitants du quartier voudraient installer dès que possible dans une niche à l'un des carrefours du quartier. Malheureusement, les archives de la Ville sont totalement dépourvues de documents iconographiques se rapportant à la chapelle et à Notre-Dame-des-Neiges. M. Remont, président du comité, poursuit néanmoins ses recherches dans les archives des paroisses environnantes. Ne se trouverait-il pas quelque un parmi les lecteurs du « Folklore Brabançon » à même de donner quelques précisions au sujet de Notre-Dame-des-Neiges ?

### LA CHAPELLE DES BRIGITTINES DEVIENDRA-T-ELLE MUSEE ?

La Ville de Bruxelles vient d'obtenir l'approbation du Ministère des Travaux publics pour la restauration de la vieille chapelle des Brigittines. Le coût de ces travaux est estimé à 2 millions 500.000 F. Les uns y voudraient aménager un musée du folklore local, les autres proposent d'y installer un service d'archives avec salle de lecture. Chacun des deux projets prévoit cependant un local de réunion pour sociétés ou cercles folkloriques.

Dans l'urbanisation du quartier, que l'administration communale se propose d'exécuter, seule la chapelle sera sauvegardée. Elle constituera la pièce maîtresse d'une cité-jardin de trois buildings.

### CIMETIERES DE STATUES A LA COUR D'HONNEUR DE L'HOTEL DE VILLE

Un coin de la cour d'honneur de l'Hôtel de Ville de Bruxelles est devenu un cimetière de statues. Les sculptures qui y ont été déposées proviennent de la façade de

l'Hôtel de Ville que l'on est en train d'« ausculter », car certaines parties du prestigieux édifice et certains ornements sont fort vétustes et menaçaient ruine.

L'étude technique, à laquelle procèdent actuellement des ouvriers spécialisés, sous la direction de M. Rombaux, architecte en chef, a démontré la nécessité urgente de remplacer un grand nombre d'ornements.

La restauration envisagée pose toutefois de nombreux problèmes. Outre ceux relatifs à l'octroi de subsides de l'Etat, il y en a aussi d'ordre technique. M. Rombaux devra notamment choisir entre le procédé de restauration utilisé lors des derniers travaux de réfection à la fin du siècle précédent ou une restauration selon les règles de l'art, c'est-à-dire à l'aide de matériaux d'origine et selon la technique d'assemblage pratiquée à l'époque de la construction de l'édifice. Les derniers travaux de restauration furent effectués à l'aide de matériaux dits étrangers, ne présentant aucune similitude avec les matériaux d'origine et façonnés selon la technique contemporaine.

Cet aspect technique de la question est d'importance capitale, l'auscultation ayant révélé l'état surprenant de conservation des figurines placées du côté de la rue Charles Buls, dont la qualité des pierres est meilleure.

### RETROUVERA-T-ON LA CRYPTE DU COUVEN DES JESUITES ?

Le complexe de la Régie des Télégraphes et Téléphones va s'agrandir très prochainement et occupera la totalité de l'îlot compris entre les rues de la Paille, de Ruysbroek et Lebeau. La démolition d'un grand nombre d'immeubles datant de la fin du siècle dernier, situés à front de la rue Lebeau, permettra probablement de mettre à



jour certains vestiges d'un ancien couvent des Jésuites. En effet, des feuilles peuvent révéler quelques précieux renseignements au sujet de la crypte du vieux couvent qui se trouvait jadis sur l'emplacement de l'ancien Palais de Justice, démoli en 1890 au coin de la rue de Ruysbroek et de la rue Lebeau.

(J. d'Osta dans « Le Peuple ».)

#### AUBERGE HISTORIQUE DEVIENT MUSEE D'HISTOIRE ET DE FOLKLORE

« Spaansche Cafmeyer » ou « Cafmeyer Espagnol » tel est le nom que portait jadis la Maison Haute de Boitsfort qui, d'auberge et plus tard hôtel et café, est destinée à devenir dans un proche avenir, grâce à l'initiative de l'administration communale que dirige M. Jacques Wiener et du Service des recherches folkloriques et historiques du Brabant, un musée d'histoire et de folklore de l'endroit avec centre culturel.

Cette très belle maison fut construite en 1683 par Cafmeyer, un des fonctionnaires des chasses des ducs de Brabant.

Mais pourquoi « Cafmeyer Espagnol » ? Peut-être à cause d'un voyage en Espagne, entrepris par le veneur, avant la construction de la maison, voyage ayant comme but d'offrir au roi Charles II une meute de chiens brabançons. Quand Cafmeyer arriva à l'Escurial, il fut très surpris d'apprendre qu'il devait patienter plusieurs semaines avant d'être reçu par le Souverain. Peu disposé à attendre si longtemps, il se planta devant les fenêtres de l'appartement royal et se mit à sonner bruyamment du cor. Le Roi comprit et Cafmeyer fut reçu sur l'heure... avec ses chiens.

La nouvelle de cet exploit cynégétique peu banal arriva en Belgique plus rapidement que Cafmeyer qui fut désormais appelé l'« Espagnol ».

M. Smets, le dernier propriétaire de la Maison Haute, est un descendant de ce Cafmeyer.

(« Le Soir ».)

#### LOUIS QUIEVREUX REÇOIT LA MEDAILLE DE LA VILLE DE BRUXELLES

M. Louis Quiévreux, le journaliste et folkloriste méritant, qui a consacré le plus clair de son temps à l'histoire et la vie trépidante de sa bonne ville de Bruxelles, vient d'être reçu officiellement par les autorités communales.

Madame Y. van Leynseele, échevin des Beaux-Arts, lui a remis à cette occasion la plaquette d'honneur de la ville, pour l'œuvre bienfaisante que M. Quiévreux a accomplie en faveur d'une meilleure compréhension et d'une connaissance plus poussée de tout ce qui a trait aux us et coutumes de générations de Bruxellois, et au passé grandiose de Bruxelles, par la défense des monuments, vieilles pierres et ses cités historiques.

Louis Quiévreux a écrit des milliers d'articles dans les journaux et revues, articles qui, tous, vibraient d'un amour ardent pour tout ce qui est beau, tout ce qui valait la peine d'être conservé pour les générations futures.

Louis Quiévreux a, en outre, toujours eu une âme généreuse pour les plus faibles, les plus malheureux de nos compatriotes, qu'il a défendu avec bec et ongles dans tous ses écrits.

Ses livres sur Bruxelles, ses études, ses conférences, ses reportages ont fait connaître Bruxelles sous mille aspects.

Cher ami Louis Quiévreux, en vous recevant officiellement à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, les autorités ont voulu prouver, d'une façon tangible, combien les Bruxellois vous estiment et vous remercient pour tout ce que vous avez fait pour l'histoire et le folklore de Bruxelles.

#### LE LIVRE DES MOULINS BRABANÇONS EST SORTI DE PRESSE

Pour mettre le point d'orgue sur l'Opération Moulins, déclenchée en 1960 dans le but d'attirer l'attention de l'opinion publique sur l'immense détresse de nos moulins tout en provoquant au sein de la population un choc psychologique de nature à créer un gigantesque mouvement communautaire en faveur de ces témoins déshérités mais toujours éloquents d'une des plus belles pages de notre passé économique, le Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant agissant en association intime avec la Fédération touristique du Brabant a entrepris une étude approfondie axée sur les moulins à eau et à vent ayant vu le jour sous le ciel brabançon et examinés sous l'angle historique, anecdotique et touristique.

Ce travail titanesque, qui n'a pas la prétention d'être parfait, a nécessité de longs mois de patientes recherches et de laborieuses compilations complétées d'enquêtes faites sur le terrain même. Le fruit de ces investigations a été condensé dans un magnifique ouvrage, fort de quelque 330 pages richement et éclectiquement illustrées, d'un format de poche très commode, rehaussé d'une carte en couleurs du Brabant permettant de repérer aisément la position exacte de tous les moulins encore debout.

Ce volume exceptionnel, original et inédit dans sa conception comme dans sa teneur vient de sortir de presse. Il est mis en vente, en nos bureaux, 4, rue Saint-Jean, au prix dérisoire de 50,— F ramené à 40,— F à l'intention de nos abonnés. A l' amateur d'histoire locale, au promeneur des dimanches comme au collectionneur averti, nous en recommandons chaudement l'acquisition.